

NATHALIE
BIANCO



Ceux des quais

Roman



*La dernière pépite
de Nathalie Bianco : un roman
formidable et bouleversant,
empreint d'humanité.*

Sixième(s)

NATHALIE
BIANCO

Ceux des quais

Roman



*La dernière pépite
de Nathalie Bianco : un roman
formidable et bouleversant,
empreint d'humanité.*

Sixième(s)

Ceux des quais

Ouvrage coordonné par Caroline Bongrand

NATHALIE BIANCO

CEUX DES QUAIS

Sixième(s)

Partie 1

Malik

1 - Malik

Sa première pensée est pour sa dent.

Il sent un truc dans sa bouche. Du liquide chaud, du sang, mais aussi quelque chose de dur qui vient de se détacher. Il pense « Merde ! Il vient de me péter une dent, ce con ». Il porte la main à sa bouche, il recrache et aussitôt après, un des deux types lui envoie un terrible coup de poing dans le ventre. Sous la douleur, Malik se plie en deux. Et puis l'autre fils de pute lui balance un coup de pied juste derrière le genou, qui le fait tomber.

Balayette latérale. Jason Statham fait ça très bien dans *The Expendables*. Forcément, sur lui, Malik trouve ça moins sympa. D'habitude, il gère très bien ce genre de situation et, en temps normal, il serait sans doute capable de plier ces connards. Ou tout du moins de les faire fuir. C'est juste que là, ils l'ont pris par surprise ; il n'a rien vu venir. Il est à terre, les deux autres l'agonissent de coups de pied. Le gros tape un peu au hasard, les jambes, les côtes, le dos. L'autre, le petit, est plus vicieux et méthodique : il vise la tête. Malik a beau se recroqueviller en position fœtale, essayer de se protéger avec ses bras, ça fait mal. Il se dit « Merde ! Je vais crever ». Une douleur intense lui vrille la poitrine. Il a du mal à respirer. Il pense encore une fois « Putain, ma dent... »

Et puis, sans prévenir, une ombre gigantesque surgit, hurlante, gesticulante. Malik ne distingue pas très bien, il a un œil à moitié fermé et le soleil en pleine face, mais c'est un grand type, avec une sorte de cape, un chapeau

bizarre. Il hurle, il fait des moulinets avec sa canne. Il insulte les deux connards, il éructe. Il a une voix puissante et il gueule des mots qui ne veulent rien dire « Hardi camarade ! » et « Sus à l'ennemi ! » Sous l'effet de la surprise, les assaillants s'immobilisent. L'ombre en profite pour balancer sa canne juste dans la tronche du petit. Il a visé le nez. Ça fait un bruit sourd. Le sang jaillit immédiatement. Et puis, il fait un truc de dingue : il se plante devant le plus balèze et brandit sa canne, comme une sorte d'épée. Il la fait tourner. Décontenancé, le gros lard ne sait que faire. Son pote s'est éloigné, avec son nez qui pisse le sang. Il hésite, puis fait un pas en avant, menaçant. L'ombre lui plante sa canne, juste dans le gras du bide, et braille : « En garde maraud ! » L'autre, surpris, recule. Il faut se méfier avec les tarés. Il a peut-être un flingue caché. Ça peut mal tourner. Ensuite, sans prévenir, la canne frappe son genou. Le gros sent un truc qui lâche. La canne s'abat maintenant sur son épaule, juste là où ça doit faire mal, et en un éclair sur son tibia, juste là où ça doit faire *très* mal. Et puis aussi sur son poignet ; partout où ça fait mal. Il ne comprend pas comment l'ombre peut faire ça, comment les coups peuvent pleuvoir aussi vite, aussi fort, sur chaque partie de son corps. Il ne pourra pas tenir. Pas sur une jambe, avec ce fou furieux qui hurle et qui semble possédé. Alors il bat en retraite. Il se casse, en boitant, suivi par le petit qui se tient toujours le nez.

Malik les voit s'éloigner, poursuivis un instant par l'ombre qui continue à agiter sa canne en hurlant : « Revenez, fieffés coquins, vils marauds, je n'ai pas fini de vous rosser ». Il a envie de gerber et il a toujours sa dent qui se balade dans sa bouche.

Enfin, l'ombre revient, se baisse vers lui et lui tend la main pour l'aider à se relever. Malik n'y arrive pas, le moindre mouvement lui donne l'impression qu'il va tourner de l'œil. Il dévisage son sauveur. Il n'est pas si immense que ça, mais il dégage quelque chose d'impressionnant. Comme Jason Statham en beaucoup plus maigre. Et en plus vieux. Rien à voir en fait. Ce qu'il avait pris pour une cape est un large manteau noir, tout mité, avec un grand col. Le type fait une chose bizarre. Il enlève son chapeau, il le fait

tournoyer et Malik voit qu'il y a une sorte de plume sale qui pend sur le côté. L'homme fait encore faire une ou deux arabesques à son chapeau, il s'incline et puis il fait comme une révérence bizarre :

— Nono, pour vous servir.

Il fait un geste cérémonieux pour désigner un petit caniche qui, assis sur son train arrière, le dévisage avec curiosité, et poursuit :

— Et voici mon fidèle compagnon, mon confident : « Edmond ». Comme le grand Edmond Rostand. Vous connaissez, bien sûr ?

Malik se dit « Putain, un cinglé, c'est bien ma veine ».

Et puis, il perd connaissance.

Sa dernière pensée est pour sa dent.

2 - Malik

Un clodo.

C'est juste un putain de clodo.

Quand Malik ouvre les yeux, il voit au-dessus de sa tête un visage tout balafré, buriné par le temps. Un pif immense, tordu, avec une boule au bout. Comme une sorte de bec, long et busqué, qui se terminerait en groin. « Y a un truc qui va pas, pense-t-il. Aigle ou cochon, faut choisir. »

Le type sourit. Il ne lui reste plus beaucoup de dents, et celles qui sont encore présentes sont d'un jaune marron assez dégoûtant. C'est dommage, la bouche, encadrée d'une barbe sale, n'est pas mal, grande, charnue et sensuelle. Et puis, au milieu de tout ce grand n'importe quoi, deux petits yeux marrons, enfoncés, cernés de noir, vifs, qui pétillent d'intelligence.

Tout de suite, Malik doit se rendre à l'évidence : son sauveur schlingue. Pas la petite odeur qui vous donne envie de détourner la tête et qui vous fait froncer le nez. Pas le fumet désagréable qu'on peut éviter en se déplaçant de quelques centimètres. Un truc terrible, une odeur rance, aigre, forte, mélange de poussière, de crasse et de pisse.

Le type sourit encore une fois.

— Ça va aller mon jeune ami ? Vous pouvez vous relever ?

Malik fait une petite moue dubitative, en partie parce qu'il a mal partout et en partie parce qu'il a peur de vomir s'il ouvre la bouche. L'autre l'aide à se

remettre sur pied, doucement. Le garçon regarde autour de lui d'un air inquiet :

— On est où là ?

— On est à 300 mètres de l'endroit où ces deux manants vous ont rossé, mon jeune ami. Je vous ai porté le long du quai. Remarquez, ça n'a pas été si difficile, vous n'êtes pas bien épais. Ici, nous nous trouvons sous le pont de la Guillotière. C'est un peu bruyant, à cause des voitures, mais nous y sommes tranquilles. Nous voici donc dans mon humble propriété. Soyez le bienvenu, mon jeune ami.

Malik regarde autour de lui : il y a des cartons, un vieux matelas, un réchaud, un sac en plastique et une valise défoncée. Il grimace parce que son dos, ses jambes, son ventre, tout lui fait mal. Et puis, il sent son bout de dent qui se promène dans sa bouche et il crache le morceau dans sa main.

— Oh putain non !

L'autre éclate de rire.

— Ce n'est rien, mon jeune ami. Une dent cassée n'a jamais empêché un honnête homme de prononcer de belles paroles. Dites-moi plutôt après quoi ces manants en avaient ? Voulaient-ils vous détrousser ? Affaire d'honneur ?

Malik hausse les épaules. Il n'a aucune envie de s'appesantir sur ses ennuis avec un vieux clodo qui pue. Il bougonne : « Chais pas m'sieur », et l'autre n'insiste pas. Il dit juste :

— Je comprends. La pudeur et la discrétion sont des sentiments qui vous honorent. En attendant, je vais vous aider à vous redresser. Vous êtes tout avachi, tentez au moins de vous assoir. Cette position ne convient pas à un gentilhomme.

Malik le regarde sans comprendre. Il n'est pas certain de saisir le sens du mot « avachi », pas plus que celui de « gentille homme ».

Et puis il demande :

— Et mon vélo ? Y'me faut mon vélo, m'sieur, je peux pas le laisser. Je suis livreur, j'm'en sers pour bosser, alors si j'le perds, j'suis mort.

Il esquisse un geste pour se relever mais la douleur qui lui a vrillé le corps le convainc qu'il vaut mieux rester assis pour l'instant.

Le vieux clodo fait un geste de la main, comme pour faire signe à un domestique, et il appelle : « Jony... Géro ? » Et puis, comme il ne se passe rien, il se relève, gonfle la poitrine et hurle, d'une voix puissante : « Jonyyyy... Géronimooo ! »

Quelques minutes plus tard, deux types arrivent tranquillement le long du quai : un petit homme sec, vêtu d'un vieux blouson en faux cuir tout déchiré, avec une touffe de cheveux gras jaunes filasses, ramenée sur le haut du front en un semblant de banane instable, et une sorte de géant tout maigre, au teint mat et au visage en lame de couteau, dont les mèches noires striées de gris sont attachées dans une longue queue de cheval qui ballote sur une vieille veste crasseuse à franges. Ils sont accompagnés de leurs chiens, un gros animal débonnaire au pelage jaune, et un petit bâtard bondissant. Le blond à la banane dit :

— Whoooo, c'est bon Nono, gueule pas comme ça. On était peinards là-haut, sur les marches, à s'gratter les macarons au soleil, faut bien l'temps qu'on descende quand même !

Et puis il avise Malik, prostré contre la pile du pont :

— Qu'est-c'est donc qu'tu nous as ramené là ?

Le vieux clochard regarde le jeune homme avec un air de surprise ravie, comme s'il venait de le rencontrer lors d'une soirée mondaine :

— Ah mais c'est vrai que vous ne m'avez pas dit votre nom, mon jeune ami !

— Malik... J'm'appelle Malik m'sieur.

— Parfait. Donc, jeune Malik, je vous présente mes compagnons. Celui-ci, c'est Jony. Et la sympathique chienne qui se tient à ses côtés, c'est Sylvie. Malgré sa carrure impressionnante, Sylvie est une créature placide et conciliante, soyez sans crainte. Quant à son maître, ce vaurien se fait appeler ainsi car il pense sans doute qu'en s'appropriant le patronyme de l'idole de sa jeunesse, un peu de sa gloire et de son prestige rejailliront sur lui. Entreprise vaine, mais peut-on contrarier un cœur aimant ? Car, comme disait le grand Victor Hugo :

*De quoi puis-je avoir envie,
De quoi puis-je avoir effroi,
Que ferai-je de la vie
Si tu n'es plus près de moi ?*

Le faux Johnny Hallyday se marre et crache par terre. Il dit :

— Ton Victor Hugo, le jour où il aura tamponné autant d'belles gonzzesses que l'roi Johnny, y pourra ouvrir sa gueule. Pas avant.

Même s'il n'est pas très grand, il se dégage de l'homme une tranquille assurance, et bien que son teint couperosé trahisse une consommation excessive d'alcool et que son sourire soit gâté par de nombreuses dents manquantes, il ne manque pas de charme avec ses traits réguliers et ses yeux bleus.

Indifférent aux sarcasmes, Nono reprend les présentations :

— Quant à ce fier géant qui semble tout droit sorti d'un western de John Ford, c'est Geronimo. Mais vous pouvez l'appeler Géro. Ne vous fiez pas à sa haute stature et à sa mine sombre, il existe peu de cœurs aussi purs et aussi doux que le sien, même si l'acuité de son esprit a été quelque peu mise à mal par d'anciennes addictions. Ah ! Sachez-le, la drogue est, comme le disait Baudelaire, « *une vieille et terrible amie ; comme toutes les amies, hélas ! féconde en caresses et en trahisises* ». Et ce charmant petit animal qui l'accompagne, c'est Tom.

Malik observe le chien : une boule de poils gris ébouriffés, courte sur pattes, mélange indéterminé de plusieurs races, museau long, regard intelligent et mobile ne laissant aucun doute : dans le duo Géro/Tom, c'est du côté du petit chien qu'il faut chercher la vivacité.

— Maintenant que les mondanités d'usage sont effectuées, reprend Nono, messieurs, je serais votre obligé si vous vouliez bien remonter le quai un peu plus haut. Juste à la hauteur des premières péniches, vous trouverez, abandonnée au sol, la bicyclette de notre jeune ami.

Le Johnny Hallyday semble dubitatif :

— Et comment qu'on sait qu'c'est bien son vélo, à c'gars ? Qui m'dit qu'on va pas s'faire accuser d'piquer la bécane d'un d'ces bobos de mes couilles qui bouffent du quinoa et qui portent des chemises de bûcheron pour faire chic ?

— C'est un vélo marron, souffle Malik. Vous pouvez pas le manquer, y a une sacoche isotherme à l'arrière, avec marqué « Uber Eats ». Et y a un casque aussi, accroché au guidon.

— Ok gamin. Et y a d'quoi s'remplir un peu la panse et s'rincer l'gosier dans la sacoche ?

— Non, j'avais terminé mes livraisons. Désolé.

L'homme a l'air déçu, mais il part tout de même en direction des péniches. Son compagnon à tête d'indien lui emboîte le pas en silence.

En les voyant s'éloigner, le vieux clochard leur crie :

— Au passage, messieurs, si vous la croisez sur les bancs, envoyez-nous Vava. Je crois que notre ami a besoin de soins. Pas vrai, jeune homme ? En disant ça, il pose sa grosse main sur l'épaule de Malik et celui-ci arrête un instant de respirer : il a survécu à un tabassage en règle, mais pas sûr qu'il soit capable d'affronter cette odeur.

3 - Malik

Malik a juste eu le temps de se traîner un peu plus loin que le matelas, et il dégueule. Les coups dans le ventre, plus l'odeur insoutenable, c'est trop pour lui. Il a vomi ses tripes sur le sol avec le même affreux sentiment de honte que s'il avait été sur un tapis de salon.

Immédiatement après, il se tourne vers le vieux clochard :

— Pardon, m'sieur, j'suis désolé.

Le vieux fait un petit geste de la main, qui semble signifier « aucune importance » et puis, il s'esclaffe :

— Nono. Appelez-moi Nono, jeune homme, comme tout le monde.

— Comment j'peux nettoyer ça ?

— Les employés de maison arrivent tous les matins, je leur demanderai de lessiver.

Devant la mine perplexe et les sourcils froncés du garçon, Nono éclate de rire :

— Mon jeune ami, il va vous falloir apprendre à composer avec mes fariboles et mes calembredaines. Je vous taquine. Faisons fi de vos saletés, il se trouve que, en ce qui me concerne, j'ai un appendice nasal, certes protubérant, mais bien peu délicat. C'est un avantage dans mon... heu... style de vie.

Malik le regarde, interloqué. Tout le dérouté chez cet homme, à commencer par sa manière de parler. Il revient à la charge :

— *Comme même* c'est dégueu. J'peux nettoyer...

En un instant, le clochard bondit et saisit sa canne. Il fait à nouveau le geste de dégainer une épée, il dessine deux ou trois arabesques et puis il la pointe sur la poitrine de Malik.

— Ah là, mon jeune ami, il suffit. Sachez que les barbarismes jamais ne franchiront mon seuil et que, si j'ai le nez robuste, mes oreilles sont sensibles comme le cœur d'une pucelle. Je ne tolérerai pas qu'on les martyrise en ma présence. Vous allez devoir leur présenter des excuses.

Malik le fixe sans comprendre, il n'ose plus bouger. Sa tête et chacun de ses membres le font horriblement souffrir, et maintenant, ce dingue qui lui plante un bâton dans les côtes... ça fait beaucoup après une journée passée à pédaler. Le vieux enfonce un peu plus sa canne et insiste :

— Allez, mon jeune ami, allez. Présentez vos excuses à mes oreilles et nous en resterons là. Je ne vous cherche point querelle, mais, foi de Nono, il ne sera pas dit qu'elles et moi tolérerons pareille offense.

— Arrête ton cirque et laisse-le tranquille, Nono.

La voix féminine qui a prononcé ces mots est douce, mais ferme. Malik se retourne. Une toute petite femme, traînant une valise bleue à roulettes, les contemple. En la voyant, Malik pense à un bouchon de champagne. Tout est rond chez elle. La tête, le buste, les bras potelés. Même les pieds et les mollets semblent avoir été dessinés à partir de cercles. Elle porte un anorak vert et sa robe, d'un rose fané, est ornée çà et là d'empiècements de dentelle. À ses bras et à son cou pendent de nombreuses breloques. Ses longs cheveux gris sont retenus par des barrettes de petite fille.

Sans quitter Malik des yeux et sans cesser de braquer sa canne sur sa poitrine, le clochard répond :

— Ne te mêle pas de cela ma bonne Vava. C'est une affaire entre ce jeune homme et mes oreilles. Elles ne peuvent tolérer cet infâme affront. Ce « comme même » atroce qui les a souillées doit être retiré et des excuses doivent être présentées, foi de Gascon.

— T'es pas gascon, Nono. Tu es né à Mâcon, rétorque la femme sans se démonter.

— Et alors ? Qu'est-ce que cela change ? Je suis gascon de cœur et de verbe, c'est bien mieux.

La petite femme hausse les épaules et décide d'ignorer les simagrées du clochard. Elle s'approche de Malik en tirant derrière elle sa valise bleue et dévisage le jeune homme avec curiosité.

— Toi, mon garçon, tu t'es pris une bonne raclée, on dirait. Bon, je vais te soigner.

Elle hume l'air autour d'elle d'un air réprobateur :

— Vraiment Nono, ça pue trop ici. Tu devrais faire un peu de ménage ! Allez, viens, mon gars, dit-elle en souriant à Malik. Suis-moi, on va se mettre au bord du Rhône, pendant que Nono va balancer un peu d'eau par terre. Ce gros dégoûtant comptait sans doute attendre demain matin, que les gars de la voirie viennent passer le jet pour nettoyer cette flaque de vomis...

— Effectivement, à quoi sert d'avoir du petit personnel si celui-ci n'a rien à faire ? rétorque le vieux clochard avec hauteur.

— Discute pas, Nono, balance un seau d'eau par terre. C'est pas la flotte qui manque ici. On reviendra quand ce sera présentable. Bon, allons-y mon garçon. Tu peux marcher ?

Malik acquiesce ; courbé en deux et traînant la jambe, il suit la femme.

Ils s'assoient au bord du fleuve, à un endroit où le quai descend dans l'eau en pente douce. La petite femme extirpe de sa valise un morceau de tissu à

la propreté douteuse et elle s'approche avec prudence des vaguelettes qui lui lèchent les pieds, afin de tremper plusieurs fois son chiffon, qu'elle essore ensuite avec soin. Quand elle remonte et qu'elle veut nettoyer le sang sur le visage de Malik, celui-ci a un mouvement de recul instinctif.

— Heu... C'est une serpillière, non ?

— Je viens de la laver, rétorque-t-elle avec bon sens. Ne bouge pas. Je vais nettoyer le sang, et ensuite je vais te mettre du pschitt désinfectant. J'en ai dans ma valise. Il faut toujours avoir de quoi désinfecter quand on est dans la rue. Et puis des pansements aussi, c'est la base. Je vais te donner aussi de la vitamine C. Tu vas voir, c'est très bon pour tout, la vitamine C. Ça empêche d'attraper le scorbut, la grippe, les angines, les crises cardiaques... Tu laisses fondre sous la langue, comme un bonbon. Tu savais pas que c'était bon pour tout, la vitamine C ? À ton âge, il faut en prendre, c'est bon pour la croissance aussi. Tu as quel âge ?

— 18 ans. Bientôt 19.

— Très bien. Tu peux en prendre un par jour alors. Ça et la méditation, c'est très bien pour commencer la journée.

Tout en babillant gaiement, elle lui a lavé les plaies du visage qu'elle a copieusement arrosé de désinfectant.

— Mum... Celle-ci, faut la protéger, dit-elle d'un air expert, en contemplant une entaille au front un peu plus profonde que les autres. Le gars qui t'a fait ça, il y est pas allé doucement. Ah tiens, et celle-là, elle est ancienne non ? demande-t-elle en désignant une fine cicatrice qui part de la tempe et remonte dans le cuir chevelu.

— Oui.

— Tu sais, ça n'apporte rien de se bagarrer. La violence attire la violence. Il vaut mieux avoir des pensées positives pour obtenir ce que tu veux. Tu connais la loi d'attraction ?

— Non madame.

— Tu peux m'appeler Vava, comme tout le monde. Il faut que tu penses très fort à ce que tu souhaites, si tu veux que ça arrive. Ensuite, ça fait vibrer l'univers et ça se produit. C'est ça la loi d'attraction.

— Alors, ça a jamais marché avec moi, ça, rétorque Malik en esquissant une grimace.

— Parce que tu n'essaies pas assez. Il faut persévérer. Va voir sur Instagram, y a plein de gens très bien qui parlent de tout ça. Des Américains et aussi des Français. Ils expliquent que nos pensées créent notre réalité. C'est fou, non ?

— Aïe !

— Ah oui, désolée, ça pique, mais celle-là, elle est profonde. L'arcade sourcilière, c'est fragile. Pfff... Maintenant, les jeunes, vous vous cognez avec beaucoup de violence. Quand j'avais ton âge, y avait déjà des bagarres, bien entendu... Mais c'était pas pareil. Les garçons se prenaient des coups dans le ventre, ils avaient des côtes cassées... alors qu'aujourd'hui, ils se frappent à la tête, directement. C'est des vrais sauvages. Tu aurais pu y rester mon garçon. T'as de la chance que, à cette heure-ci, Nono ait été sobre. Quand il a pas picolé, il peut se montrer encore un solide gaillard et il faut reconnaître qu'il sait se servir de sa canne. Mais à une ou deux heures près, il aurait pas été bon à grand-chose, à part brailler. Bien, alors... Voyons voir, dit-elle tout en farfouillant dans sa valise. Où sont mes pansements ? Ah les voilà ! Il ne faut pas faire le difficile, parce qu'il ne me reste plus que des pansements spéciaux pour les ampoules aux pieds. Mais bon, ça protège quand même et c'est mieux que rien. Je vais t'en mettre un peu partout où c'est écorché. Ça va te faire une drôle de tête, mais bon, vu comme ils t'ont amoché, tu as déjà une drôle de tête mon garçon.

— Merci madame.

— Vava. Mon nom c'est Vava.

— D'accord madame Vava. Dites... le type tout à l'heure ? Pourquoi il s'est énervé tout d'un coup ? Il m'a sauvé, il m'a traîné là et ensuite, il m'a embrouillé... J'ai rien compris... et puis de toute façon, j'comprends pas la moitié de ce qu'il raconte.

— Nono ? Oh faut pas faire attention. Il devient fou quand on écorche la langue française. Tu as dit quoi ?

— Je sais pas... j'ai rien dit de mal.

— Tu n'as pas critiqué Cyrano par hasard ?

— C'est quoi ?

— Cyrano de Bergerac. Tu ne connais pas ? C'est une pièce de théâtre très célèbre. Et aussi un film avec Gérard Depardieu. Nono, c'est son livre de chevet.

— Ça m'dit quelque chose, mais j'suis pas sûr. Et puis, c'est pas trop mon kif, ces trucs de l'ancien temps, les meufs avec des grosses robes et les mecs à cheval... On comprend rien et c'est chiant.

— Bon, eh bien ne viens pas lui raconter ça, tu vas me l'énerver. Surtout quand il a picolé.

— Et il picole quand ?

Vava hausse les épaules.

— Un peu tout le temps. Il se pose en haut de la rue, et dès qu'il a récolté 2 ou 3 euros, il va s'acheter une bouteille.

Tout à coup, elle met sa main en visière, elle regarde au bout du quai et elle se met à agiter le bras.

— Youhouuuu, Jony, Géro, on est là !

Malik se retourne et il voit les deux silhouettes s'avancer dans la semi-pénombre. En tête, marchant d'un pas décidé, le petit blond et, un peu plus en retrait, légèrement voûté, le grand maigre à la queue de cheval qui pousse un vélo.

Malik se redresse sur ses pieds et ça lui arrache une grimace de douleur, mais son visage s'éclaire d'un sourire.

— Putain, mon vélo ! Trop cool, merci, merci messieurs.

Le plus petit des deux hommes part dans un grand rire et sa mèche jaunasse se met à trembloter sur son front. C'est un vrai rire, puissant et communicatif, qui dévoile sans complexe une dentition abîmée.

— Ah ah ah ! *Messieurs ! Messieurs !* Y a qu'les keufs qu'y nous appellent *Messieurs*, quand y nous contrôlent et qu'y veulent faire genre qu'y nous traitent pas comme des merdes. Tu peux m'appeler Jony, gamin, comme tout l'monde. Et l'aut', là, le grand échalas avec sa tronche toute rectangulaire comme du poisson pané, tu peux l'appeler Géro aussi... Y va pas t'manger. D'toute façon, l'est con comme une valise sans poignée. Pas vrai mon Géro ?

Géronimo se contente de hocher la tête d'un air indifférent avant de tendre le vélo à Malik.

Celui-ci l'empoigne avec précipitation.

— Tu montes pas d'ssus gamin ? Voir si l'est pas cassé ? demande Jony.

— J'ai pas trop la forme, là. Je vais rentrer doucement à pied. Je vous remercie encore, c'est cool de l'avoir retrouvé.

— Pas de souci. À l'occasion, tu repasses et tu nous payes de quoi nous humecter la glotte, ok ?

— ... ?

— Tu nous payes une bière ! Ou du pif, du rouge, du blanc, c'que tu veux, on n'est pas regardants sur le millésime, Géro et moi.

— Heu... oui, d'accord. Je repasse. Au revoir. Merci encore pour mon vélo. Au revoir madame Vava... merci pour les pansements et la vitamine C. Je me sens déjà mieux.

Tout en poussant son vélo, Malik remonte maintenant le long de la berge, en direction du pont sous lequel Nono a établi son quartier général. Malgré sa mauvaise volonté, le vieux clochard a obéi à Vava : un seau renversé témoigne que le vomi a été dilué dans de l'eau, et à la place du petit tas nauséabond, une grosse flaque humide s'étale. Tout autour du matelas, des cartons ont été dressés, comme des murailles. Au-dessus, en équilibre, une vieille couverture de l'armée sert de toit. Malik pense aux cabanes que ses frères se faisaient dans leur chambre quand ils étaient enfants. Il n'avait jamais le droit de rentrer à l'intérieur. « Dégage ! », lui disaient-ils. Là encore, il n'ose pas s'avancer. Par cette étrange installation, Nono lui signifie-t-il qu'il veut être tranquille ? Risque-t-il de s'énerver et de le menacer encore avec sa canne ?

Le garçon se racle la gorge, toussote et dit d'une voix forte :

— Bon, eh ben... bonsoir monsieur Nono. Je vais rentrer maintenant... ça va mieux. Je... heu... je voulais vous remercier de m'avoir défendu et emmené ici. Et aussi... heu... pour la faute de français de tout à l'heure... je... je m'excuse.

Il reste là quelques instants afin de voir si le clochard sort de sa tanière, et puis avec un soupir, il ramasse son vélo. Au moment de partir, il lui semble voir bouger la couverture militaire et une grosse voix, sortie de l'amoncellement de cartons, bougonne :

— On ne dit pas *je m'excuse*, mon jeune ami. On dit *je vous présente mes excuses*.

4 - Roxanne

Le pantalon noir. Le pull gris, chaud mais pas trop épais. L'autre, le gros bleu, qu'elle porte sur elle aujourd'hui. Les deux T-shirts à manches longues. Le sweat bordeaux ; celui avec le sigle d'une université américaine. Les trois T-shirts à manches courtes. Cinq culottes. Un soutien-gorge de rechange. Quatre paires de chaussettes. Une trousse de toilette avec une brosse à dents, un dentifrice au fluor. Du déodorant et un shampoing/gel douche senteur vanille exotique. Très pratique, le deux en un. Odeur délicieuse. Une boîte de tampons hygiéniques, flux normal.

Elle fronce les sourcils en posant sur les vêtements pliés une brosse à cheveux rose estampillée « Magie des Winx » : il est temps d'arrêter avec ces accessoires idiots. Et pourtant, le souvenir du jour où madame Reverdy lui avait ramené cette brosse du Monoprix, lui fait presque monter les larmes aux yeux. C'était le seul cadeau qu'on lui ait jamais fait et elle se souvient parfaitement de l'air malicieux de la femme quand elle l'avait appelée dans la cuisine pour l'aider à déballer les courses.

— Roxanne ? Tiens, prends, c'est pour toi, avait-elle dit. Tu sais quel jour on est ? Non ? Et bien... tu devrais. C'est ton anniversaire. Depuis le temps que tu me casses les pieds avec ton dessin animé des Winx et leur générique... Et puis, moi je sais que je te casse les pieds pour que tu t'attaches les cheveux. Alors comme ça, on est quitte.

À l'époque, il devait y avoir un flacon d'eau de toilette avec la brosse. C'était un coffret cadeau. Mais il lui semble que Théo, l'autre petit qui était placé en même temps qu'elle, avait cassé le parfum dans un moment de colère. Il était « difficile » selon les mots de monsieur et madame Reverdy. Il nécessitait un « accompagnement et un suivi plus stricts », selon les mots de l'éducateur qui venait tous les trois mois vérifier que les enfants confiés à la famille étaient correctement nourris et ne vivaient pas attachés au radiateur. « Un suivi plus strict », tu parles. À 60 et 62 ans, les Reverdy avaient autre chose à faire qu'à jouer les gendarmes avec des gamins placés chez eux pour des durées variables. Et puis, de toute façon, madame Reverdy prenait sa retraite dans quatre mois et Théo serait confié à une nouvelle famille d'accueil, à moins qu'il ne retourne en foyer. Tout comme Roxanne. Ça se passait toujours comme ça. Il ne fallait pas trop s'attacher. La brosse à cheveux, le sent-bon, c'était exceptionnel, parce qu'elle avait été sage, que les Reverdy étaient plutôt de braves gens et que le coffret était en promo à 9,90 euros.

Elle referme son sac à dos. Il est loin d'être plein et l'opération se déroule avec une telle facilité que l'espace d'un instant, elle se laisse gagner par la tristesse : devoir boucler ses bagages le jour de son anniversaire et se rendre compte que dix-huit années de vie prennent si peu de place, ce n'est pas brillant. Mais il est hors de question de se mettre à pleurer. Elle se retourne pour faire face à l'éducatrice d'une quarantaine d'années, aux yeux gris délavés et aux cheveux gris très courts, qui la dévisage depuis le seuil de la petite chambre.

— Voilà, j'ai fini.

— Tu es sûre, Roxanne ? Tu n'as rien oublié ? Tu... tu ne veux pas prendre ton petit déjeuner avec nous au moins ?

— Non, c'est bon merci.

L'éducatrice pousse un soupir las, le même que d'habitude. Roxanne ne l'a jamais vue contente ou en colère. Toujours fatiguée. Épuisée. S'occuper de

gamins placés en foyer, ça doit sûrement être difficile. Mais de son côté, la jeune fille aussi se sent lassée d'avoir l'air de déranger. Pardon de faire du bruit, pardon d'avoir fait pipi, pardon d'avoir envie de courir, de sauter, pardon de jouer, pardon de rire, pardon de poser des questions tout le temps, pardon d'avoir peur du noir, pardon d'être en manque de parents, pardon de pleurer, pardon d'être une toute petite fille, pardon de grandir trop vite, pardon d'être une adolescente...

— Tu sais, Roxanne, on en a déjà parlé cent fois, mais tu n'es pas obligée de partir ainsi. On ne peut pas te garder au-delà de 18 ans, c'est la loi, mais on n'est pas à une demi-journée près... Je suis désolée que ta demande de « contrat jeune majeur » n'ait pas été acceptée. Ça se passe comme ça maintenant, il faut vraiment un très bon dossier pour que la prise en charge soit poursuivie au-delà de la majorité et toi... comme tu as arrêté tes études et que tu n'as pas de projet professionnel, c'est compliqué. Mais je t'ai donné les coordonnées d'une association qui pourrait peut-être t'aider à trouver une place en foyer de jeunes travailleurs isolés dans quelques temps... avec un peu de chance, et si tu montres ta motivation. Tu les as contactés au moins ? Il faut que tu te prennes en charge maintenant.

— C'est bon. Je vais me débrouiller.

Elle croise les bras et observe l'éducatrice. Elle la connaît. Elle les connaît *tous*. Elle sait que celle-ci va passer de la lassitude à l'agacement dans 10 secondes. 7, 8, 9... Bingo, ça ne rate pas :

— Pas la peine de jouer à la maligne avec moi, reprend la femme plus sèchement. Je sais très bien quel est ton parcours. Ça fait trois ans que tu vis ici, avant tu étais au foyer Saint-Michel, et avant ça, en famille d'accueil chez les Reverdy, puis chez les Bourier, puis chez les Belkacem, énumère-t-elle, en comptant sur ses doigts. À part chez ta première famille d'accueil, ça ne s'est jamais bien passé nulle part, alors ne viens

pas me raconter qu'il y a des tonnes de gens qui t'attendent dehors et qui vont te faire une haie d'honneur pour t'acclamer et t'héberger. Pas à moi.

— Les Oisillons.

— Pardon ?

— Entre les Bourier et les Belkacem, j'ai aussi passé un an au foyer des Oisillons, à Écully. Je vais me débrouiller. Au revoir, Christelle.

— Emporte au moins de quoi manger, dit-elle en lui fourrant de force dans la main deux barres de céréales et une banane.

Roxanne les prend sans un mot, juste pour qu'on lui fiche la paix.

Elle soulève son sac à dos et descend les escaliers du foyer. Elle sent le regard de Christelle sur sa nuque. Au revoir, dit-elle.

Elle ne se retourne pas.

Elle s'engouffre dans la rue.

On est en septembre.

C'est la fin de l'été, le temps de la rentrée.

Sa vie commence.

5 - Roxanne

Elle a toujours aimé marcher. Il faut juste que ses baskets tiennent le choc. Et puis, elle a de longues jambes, qui lui donnent une foulée rapide et qui lui font toujours distancer les autres, même sans le vouloir. Toute son enfance et son adolescence, on lui a répété : « Ne marche donc pas si vite, tu es pressée ? » et à chaque fois, elle a dû ralentir le pas pour s'adapter aux autres.

Aujourd'hui, c'est elle qui choisit son rythme. Elle a l'impression que ses jambes avalent le bitume. Son sac ne pèse rien sur ses épaules. Grisée par tout cet espace et par sa liberté. Elle aura peur plus tard.

Dans la poche intérieure de son blouson, elle a glissé un petit porte-monnaie en cuir marron, qui s'ouvre et se ferme avec un claquement sec. C'est le porte-monnaie de monsieur Reverdy. Il lui avait donné un jour qu'il en avait reçu un nouveau, plus grand et plus beau, pour Noël. Elle sait exactement combien elle a à l'intérieur : 18,62 euros, en petites pièces. De l'argent de sa tirelire, du temps des Reverdy, trois pièces de 2 euros piquées chez ces saletés de Belkacem, juste avant de partir. Puisqu'ils l'avaient traitée de voleuse pendant tout le temps qu'elle était chez eux, autant leur donner raison. Et le reste, glané ici et là, parfois pris à d'autres gamins du foyer au hasard d'un pari perdu ou d'une bagarre. Elle doit faire attention. 18,62 euros, c'est bien peu pour commencer sa vie. Alors, pas question de les gâcher pour un ticket de bus.

Même en marchant vite, il lui faut près de deux heures pour atteindre Lyon. Lorsqu'elle arrive aux abords de l'avenue Garibaldi, elle sent que la faim commence à la tenailler. Pourtant, elle n'a aucune envie de manger ce que Christelle lui a confié. Elle a envie de chaud, de doux, de réconfortant. Elle entre dans une boulangerie et elle s'achète un croissant. Un vrai. 1,90 euro ; une dinguerie. Pas le genre de truc mou et spongieux, vendu par paquet de douze, du foyer le dimanche matin.

Elle se pose sur un banc, dans un petit square. Elle s'installe tranquillement et extirpe avec délicatesse son trésor du sac en papier. Elle le renifle. Elle a l'impression de n'avoir jamais rien senti de plus merveilleux que cette odeur de sucre et de beurre. Elle sniffe, aspire, elle ferme les yeux pour mieux s'imprégner de cette douceur. Elle essaie tout de même de rester discrète, elle n'a pas envie qu'on la prenne pour une folle. Ça, aussi, elle a déjà donné. Chez les Belkacem, on avait tenté de la faire passer pour délirante ou menteuse, lorsqu'elle avait raconté que le fils aîné la touchait le soir, à travers son pyjama. Au final, elle avait été obligée de dire que c'était faux, qu'elle avait tout inventé, sinon elle n'aurait même pas pu finir l'année chez eux alors qu'elle n'avait pas envie de quitter son école cette année-là. Tout ça pour qu'ils décident qu'ils ne voulaient plus la garder et qu'elle se retrouve malgré tout de retour en foyer.

Cette période est terminée.

Elle ne sait pas ce que va être sa vie, mais elle ne veut plus dépendre de personne.

Elle commence par le meilleur : les deux extrémités, croustillantes et dorées. « Avant », elle aurait plutôt été du genre à rompre le croissant en deux, elle aurait mangé le milieu, la partie molle et un peu fade, avant de croquer en dernier les deux petits bouts. Il y avait un éducateur gentil, aux Oisillons, qui disait toujours « Il faut garder le meilleur pour la fin ». Aujourd'hui, elle est bien décidée à profiter du meilleur quand il se

présente. Parce que, pour l'instant, elle a avalé pas mal de gros morceaux bourratifs et encore bien peu de petits bouts croustillants.

Elle est tirée de ses pensées par une bande de garçons en claquettes-chaussettes-casquettes qui s'approchent du banc et qui commencent à la draguer avec un peu d'insistance. À coup de « Hé ! mad'moiselle ! » de « T'es toute seule ? » et « On peut discuter un peu ? » Elle connaît ce genre de gars. Mineurs sûrement. Pas des méchants, juste des relous. Ils savent qu'ils vont se faire envoyer sur les roses, mais le râteau leur colle à la peau, comme un vieux chewing-gum à la semelle de leurs Nike. Alors, ils tentent quand même, avec le même acharnement désespéré qu'ils doivent mettre à essayer de rentrer en boîte le samedi soir. Elle sait qu'il ne faut ni les humilier, ni les snober, ni les encourager, sous peine de les rendre agressifs. Elle se lève, pas trop vite, pour ne pas qu'ils pensent qu'elle a la trouille, pas trop lentement pour ne pas donner l'impression d'hésiter. Elle fait sa tête de fille indifférente, de fille pas méchante mais un peu lassée et blasée. Sa tête de Christelle l'éducatrice. Elle plante son regard dans celui du premier qui l'a interpellée et qui paraît être le chef de la bande. Debout, elle est plus grande que lui et ça la rassure un peu. Elle esquisse un signe de tête poli, et répond d'une voix qu'elle espère sereine et mature :

— Merci, mais je dois y aller. Mon mari m'attend.

Et hop, elle charge son sac sur les épaules. Tranquille. Au revoir.

« *Mon mari* ». Dans son for intérieur, elle est morte de rire d'avoir employé cette expression. Qu'est-ce qui lui a pris ? Est-ce que, de nos jours, une fille de 18 ans a « un mari » ? Mais sur le coup, elle s'est dit qu'une femme mariée avait plus de chance de leur inspirer le respect. Elle s'éloigne, du pas ferme de la-jeune-épouse-qui-va-retrouver-son-conjoint-après-avoir-mangé-un-croissant-sur-un-banc et elle entend dans son dos quelques protestations. Un « Hé ! salope, reviens ! », prononcé sans trop de conviction, immédiatement suivi d'éclats de rire étouffés. Dans un an ou deux, ils

deviendront peut-être des prédateurs. Pour l'instant, ils ne sont que des bébés requins.

Et elle, de toute façon, elle a déjà filé.

Elle marche longtemps dans toute la ville. Elle flâne dans le très chic 6^e arrondissement où elle a l'impression que chaque passant la dévisage avec méfiance. Elle s'y sent encore moins à l'aise qu'avec les bébés requins de tout à l'heure. Elle traverse un pont pour rejoindre la Presqu'île, et ensuite, elle écume toutes les rues commerçantes, de la place Bellecour à la fontaine des Terreaux. Elle se dit que si on devait mettre une bande-son à son périple, ce serait la musique de « Pretty woman », sauf que bien sûr elle n'achète rien. C'est un vieux film, mais quand elle était petite, c'était un des seuls DVD du foyer qu'elle regardait en boucle. Ensuite, elle traverse la Saône et elle monte jusqu'à la basilique de Fourvière. Elle s'assied sur un muret, pour manger sa banane et ses barres de céréales tout en contemplant la ville qui s'étend à ses pieds. La vue est impressionnante et puis, ça l'aide à se repérer. Elle réalise que depuis ce matin, elle a déjà accompli un sacré périple. Le soleil se couche, elle profite du spectacle, mais cette vision la ramène aussi à la réalité. Elle n'a aucune idée de l'endroit où elle pourrait dormir et elle n'est pas sûre d'avoir l'énergie nécessaire pour redescendre. Sans compter que, au pied de la basilique, elle se sent vaguement en sécurité.

Elle a trouvé une sorte de petite fontaine, installée pour que les touristes puissent se rafraîchir en été, et elle boit. Un peu. Pas trop, parce qu'elle n'a pas envie de passer la nuit à faire pipi. Elle traîne encore un peu sur l'esplanade, jusqu'à ce que les gardiens viennent fermer les grilles. « Vous êtes perdue mademoiselle ? » lui demande l'un d'eux, en la voyant errer avec son sac à dos. Il doit la prendre pour une de ces jeunes scoutesses venues en groupe faire un pèlerinage. Elle lui sourit mais ne répond pas. Tant mieux s'il pense qu'elle ne parle pas français. De toute façon, que pourrait-elle lui dire ?

Pour être perdu, il faut savoir où l'on veut aller.

6 - Malik

Tout est long chez elle. La fille qui lui ouvre la porte a d'in vraisemblables cils, d'immenses ongles et des extensions qui lui arrivent jusqu'au milieu du dos. Une poupée de 18 ans à peine, une fille à papa, étudiante sûrement. L'appartement est situé en plein quartier d'Ainay. Chic et bohème. Une montée d'escaliers en pierre, une porte d'entrée en bois sculpté ; lorsqu'elle ouvre et qu'elle voit Malik, elle crie d'une voix aiguë « Les fiiiiilles, c'est les pizzas ». Il entend des gloussements, des cris de satisfaction. Il lui tend ses boîtes en carton estampillées « Napoli Délice ». La fille le regarde un bref instant, comme si elle était surprise qu'on lui demande de les prendre elle-même. Peut-être évolue-t-elle dans un monde où des domestiques se chargent de cette tâche ? Elle hausse les épaules : « Bon ben, venez ». Il la suit jusque dans un grand salon chaleureux, parquet en épis, plafonds à la française et gros canapés en velours dans lesquels sont affalées trois autres filles. Au fond de la pièce, une quatrième pianote sur son téléphone. Aucune d'elles ne lève les yeux vers Malik. On ne regarde pas les domestiques. Le jeune homme reste planté au milieu de la pièce, avec ses pizzas, attendant que l'une d'elles daigne le décharger de ses boîtes.

Elles veulent vérifier. Malik doit récapituler la commande : une Quatre saisons, deux Roma, une Mexicaine au chorizo, une « Jambon truffé » et une Méditerranéenne.

Une des filles assises sur le canapé déclare qu'elle a pris une « Légumes du soleil ». Malik rétorque qu'il n'y a pas de « Légumes du soleil » sur la carte,

mais qu'il y a une Méditerranéenne. Ça les fait glousser pendant trois minutes. Elles ont tout leur temps. Celle qui joue avec son téléphone ne se souvient plus de ce qu'elle a commandé. Les deux sur le canapé se chamaillent pour savoir qui a pris la Quatre saisons. Celle à la grosse bouche affirme qu'elle a demandé une Roma mais sans anchois. Malik ne sait pas s'il y a des anchois. Il a terminé sa journée, cette livraison lui rapporte 5,50 euros et, pour cette somme, il aimerait juste pouvoir en rester là et rentrer. Il fait des efforts louables pour garder son calme ; il dit d'un ton le plus professionnel possible la phrase qui est notée dans son guide des « best practices Uber Eats » :

— Voilà votre commande, mesdemoiselles. Si vous voulez bien la récupérer et noter sur l'application que la livraison a bien été effectuée dans les temps...

Elles gloussent, elles tergiversent, chacune récupère sa pizza. Finalement, elles décrètent qu'elles ne veulent pas de celle au chorizo. Malik se baisse pour poser tout de même la boîte sur la table, mais la fille à la grosse bouche esquisse un sourire et tend le bras pour l'arrêter.

— Non non, c'est bon, on n'en veut pas de celle-là.

— Mais de toute façon, elle est payée, mademoiselle. Sur l'application, vous avez déjà réglé votre commande !

La fille le regarde comme s'il était un extra-terrestre. Il n'y a rien d'agressif ou de frontalement méprisant chez elle. Elle doit avoir le même âge que Malik, mais ils ne vivent juste pas dans le même monde. Elle lève les sourcils en signe d'incompréhension :

— Qu'est-ce que ça peut nous faire qu'elle soit payée ! On n'en veut plus, c'est tout ; vous n'avez qu'à la manger si vous voulez.

— C'est gentil mais je mange pas de porc, mademoiselle.

Elle hausse les épaules :

— Eh bien, faites-en ce que vous voulez, donnez-la à un clodo ou mettez-la à la poubelle, mais nous, on n'en veut pas.

Malik n'insiste pas.

Il repart avec sa pizza au chorizo.

Il sait parfaitement ce qu'il va en faire.

7 - Malik

Assis sur son matelas, le vieux clochard a enlevé sa chaussure et sa chaussette droites et il est occupé à observer minutieusement ses ongles de pied. Quand il voit s'approcher Malik, il cesse un instant son inspection et son visage s'éclaire.

— Ah, mon jeune ami, quelle bonne surprise ! Je suis si heureux de vous revoir, car je devine sous votre mine d'enfant boudeur et votre consternant accoutrement à la mode des jeunes d'aujourd'hui que vous avez un esprit doux et aimable. Vous tombez à pic pour m'aider à répondre à une épineuse question : vous êtes-vous jamais demandé à quelle vitesse poussaient les ongles de pied ?

Devant l'air perplexe du garçon, l'homme poursuit avec bonne humeur :

— Voyez-vous, mon jeune ami, tel que vous me voyez, j'étais engagé dans une réflexion profonde. Notons au passage que, en théorie, seules les pensées philosophiques ou poétiques valent qu'on leur accorde notre attention, et je vous avouerai que, en temps normal, c'est une règle à laquelle je me conforme de bonne grâce. Mais l'homme de bien n'en est pas pour autant exempté de considérations logistiques et, tel que vous me voyez, gracieusement affalé sur ma couche, je me demandais si, dans la force de mon âge et dans la parfaite plénitude de ma destinée, il n'était pas temps d'investir dans un coupe-ongles ? Je vous dis cela parce que, force est de constater que mes chaussettes se trouent beaucoup plus vite et

que le poète, inlassable arpenteur de nos belles rues et de nos quais, n'en est pas moins sensible à son confort. Dieu sait que je peux cheminer avec des chaussures trouées, crottées et des habits rapiécés. Mais des chaussettes desquelles dépassent d'affreuses petites saucisses gonflées, ou d'horribles griffes de vautour, quelle abomination ! Je hais les pieds, et si ça ne tenait qu'à moi, je ferais rosser en public toute personne osant se montrer à mes yeux délicats avec ces horreurs qu'on appelle des tongs ou des sandalettes.

Après une journée de « Bonjour, voici votre livraison, merci, au revoir », Malik est étourdi par le flot incessant de mots qui coulent de la bouche du clochard. Alors, il montre sa boîte en carton :

— Heu... Je vous ai apporté une pizza. Elle est au chorizo. Il faut se dépêcher, elle est encore tiède. C'est pour vous. Pour vous remercier. Pour l'autre jour.

Nono gratifie son visiteur d'un large sourire édenté.

— Fichtre ! Mon jeune ami, que voici une attention civile et délicate. Vous êtes fort aimable, d'autant plus que mon dernier repas remonte à hier soir. Les temps sont durs pour les gentilshommes sans le sou. Montez donc, il y a de la place sur ma couche et nous serons confortablement installés pour déguster nos agapes.

Malik n'a aucune envie de se retrouver sur le matelas puant, et rien que le souvenir de l'odeur de pisse et de crasse lui soulève le cœur.

— Heu... j'me disais que ce serait plus cool, sur les berges. Si on s'installait sur un banc, on serait mieux.

La perspective d'une pizza rend le vieux clochard d'humeur accommodante ; il se relève et tente de remettre sa chaussure. L'opération s'avère périlleuse, et Malik le voit tanguer dangereusement avant de se rattraper in extremis à la paroi de béton. De toute évidence, s'il n'a rien mangé depuis hier soir, il n'en est pas de même pour la boisson. Avant de

descendre de sa petite plateforme, il enfle son manteau et tient à mettre son chapeau.

— Moi c'est moralement que j'ai mes élégances. Je ne m'attife pas comme un freluquet, et je suis plus noble si je suis moins coquet. Je ne fais une exception que pour mon couvre-chef, dont je n'aime guère me séparer !

Les deux hommes s'installent sur un des nombreux bancs posés sur la pelouse qui longe le quai. Edmond folâtre dans l'herbe, non loin de son maître. À cette heure-ci, la quiétude de l'endroit est seulement troublée par quelques joggeurs du soir que Nono considère d'un œil hostile.

— Ces gens sont une abomination. Ces crétins en survêtements, autocentrés sur leur minable petite performance sportive, uniquement préoccupés de leur imbécile foulée et de la régularité de leur stupide halètement de chiot asthmatique, viennent polluer, par leur seule présence vulgaire, la vue de mes chers quais du Rhône. Vous ne trouvez pas mon jeune ami ? Vous n'êtes pas un sportif au moins ? Vous en avez un peu la tenue il me semble ?

— Heu... non. Pas vraiment. J'aime bien le foot, c'est tout. Le bas de survêt et les baskets ben... chais pas... tout le monde s'habille comme ça, non ? Enfin, les jeunes j'veux dire...

— Vous n'êtes pas « tout le monde » mon jeune ami. Si je commence à concevoir une quelconque amitié pour vous, c'est que vous n'êtes pas « tout le monde ». Vous êtes un être rare, même si vous ne le savez pas. Je l'ai tout de suite senti. À la minute où j'ai posé les yeux sur vous.

Malik ne répond pas. Il se dit que ce type a l'air sympa mais sacrément barré.

— Savez-vous, mon jeune ami, que longtemps j'ai caressé l'idée de dresser ce brave Edmond à courir et à mordre les mollets de ces décérébrés ? Hélas, peine perdue, mon fidèle chien ne partage pas mon

hostilité envers les coureurs. Il est d'une si bonne composition qu'il se contente de galoper à leurs côtés en remuant la queue. Enfin... Toute vie a son lot de déception, pas vrai. En attendant, si nous dînions ?

Nono fait mine de vouloir partager la pizza en deux, mais Malik l'arrête d'un geste.

— Non, non, allez-y, c'est pour vous. J'ai déjà mangé moi.

Le vieux le considère avec curiosité et mord goulûment dans une tranche. Un peu d'huile coule sur sa barbe et il ne prend pas la peine de l'essuyer. Lorsqu'il a terminé, il enchaîne directement sur un deuxième morceau, et bientôt ce sont les deux tiers de la pizza qui y passent. Ensuite, il se lève, fait quelques pas mal assurés, et il s'approche tout près de la berge. Malik a un mouvement d'inquiétude, en pensant que le clochard va sauter dans l'eau, mais il se contente d'ouvrir sa braguette et de pisser au vent. Il se retourne, rote et puis, satisfait, revient s'asseoir sur le banc.

— Sapristi, quelle magnifique soirée. Ah tiens, voilà mon ami Six dix. Il me semblait bien que je ne l'avais pas vu encore aujourd'hui, mais avec lui, il est difficile de prédire l'heure à laquelle il va nous faire l'honneur de sa présence.

Malik découvre avec étonnement un jeune garçon auquel il est difficile de donner un âge. Quatorze ans ? Seize ans ? Il est tout en bras et en jambes et ses habits semblent trop petits pour lui d'une bonne vingtaine de centimètres. Sous une tignasse en bataille, le visage, juvénile et rieur, pourrait presque être harmonieux, s'il n'était traversé par un étrange sourire en biais. Ce n'est pas la seule chose qui paraît tordue chez le garçon d'ailleurs : tout son buste penche vers la droite. Nono fait les présentations d'une manière cérémonieuse :

— Mon jeune ami, voici Six dix, ainsi baptisé à cause de la curieuse inclinaison de sa silhouette. Si vous observez bien sa posture, ses jambes sont parfaitement verticales, mais son buste reste de manière inexplicable

toujours penché sur la droite. C'est Jony qui a fait l'analogie avec une pendule qui indiquerait 6 heures 10, alors nous avons gardé ce surnom. Selon ses dires, notre jeune ami n'avait pas de patronyme de toute façon. Ou bien il ne souhaitait pas s'en souvenir. C'est ainsi que nous avons adopté Six dix, le nom et le garçon ; nous en sommes fort aises car c'est un bon camarade. Six dix, je te présente Malik, un jeune homme bien aimable que j'ai eu l'honneur de tirer d'une fâcheuse posture il y a deux jours. Il a eu la bonté de m'apporter une pizza pour me remercier et je t'en ai gardé un morceau.

— Salut, dit simplement le garçon en s'emparant du morceau de pizza qu'il engloutit en quelques instants.

Lorsqu'il a terminé, il sourit à Malik.

— Six dix est content. Tu veux venir courir avec le chien ? Edmond aime bien courir vite et Six dix aussi.

— Heu... non. Merci, mais j'peux pas trop courir là. J'me suis fait mal dans une bagarre et je boite encore.

— Tant pis.

Il fait mine de s'éloigner, puis se retourne, un sourire timide sur les lèvres :

— Tu aimes bien Six dix ?

Interloqué, Malik le regarde sans comprendre. L'autre continue à le dévisager, avec cet étrange petit rictus en biais et son air candide. Il répète :

— Tu aimes bien Six dix ?

— Heu... ouais.

Le visage du gamin s'illumine :

— Six dix est content.

Et il repart en trotinant, Edmond sur ses talons.

— M'sieur Nono, j'peux vous poser une question ?

— Diantre, mon garçon, quelle sorte de malotru serais-je si je refusais à un aussi généreux bienfaiteur la faveur d'une question ?

— Il est bizarre Six dix, non ? J'veux dire, il est pas bien normal ?

— Mon jeune ami, nous sommes tous plus ou moins bizarres. Six dix est un garçon doté d'une grande sensibilité, une âme simple et un cœur pur. Il a débarqué un jour ici, on ne sait pas d'où il vient. Un de ces jeunes fugueurs comme on en rencontre de temps en temps. Il semblerait qu'il ait voyagé longtemps en stop, en marchant et même en train d'après ce qu'il a raconté à Vava. C'est un brave petit, qui n'a pas dû avoir une vie facile.

— Il est jeune. Faudrait pas... je sais pas moi... trouver ses parents ? Appeler des gens ?

— Ah, ce n'est pas si simple. Il ne veut pas être retrouvé. Il est sur la défensive. Il ne reste jamais au même endroit, ne pénètre jamais dans un lieu clos... C'est un fugitif dans l'âme. Un feu follet. Nous ne savons même pas où il passe ses nuits. Toute tentative pour le capturer serait irrémédiablement vouée à l'échec et conduirait à une totale disparition de sa part. Mais nous l'avons apprivoisé et il vient ici tous les jours. Et après quelques temps en notre compagnie, il prend la poudre d'escampette.

— C'est quoi ?

— Plaît-il ?

— La poudre machin, le truc qu'il prend, c'est quoi ?

— La poudre d'escampette ? C'est une expression qui signifie qu'il disparaît, qu'il se sauve. Il ne reste jamais en place.

Et tout à coup, sans prévenir, Nono se lève, grimpe sur le banc, ôte son chapeau et déclame, face au fleuve :

— « *Ainsi, toujours poussés vers de nouveaux rivages,
Dans la nuit éternelle emportés sans retour,
Ne pourrons-nous jamais sur l'océan des âges
Jeter l'ancre un seul jour ?* »

Lorsque le clochard a terminé, Malik l'aide à redescendre du banc et il lui ramasse son chapeau qui est tombé. Et puis, il se roule un joint et le propose à son nouvel ami qui accepte avec plaisir. Les deux hommes restent un moment à fumer en silence, tout en regardant au loin Six dix jouer avec Edmond. Au bout d'un moment, Malik reprend la parole.

— M'sieur Nono ? J'peux poser encore une question ?

— Allez-y, mon jeune ami.

— Pourquoi vous parlez toujours bizarrement ?

— Ma foi, je me vante d'user d'un français très correct pourtant.

— Oui, mais c'est pas ça que j'veux dire... Vous dites des trucs... compliqués... qu'on comprend pas, ou qui font comme dans l'ancien temps...

— Jeune homme, la langue française est la seule richesse inestimable dans laquelle nous pouvons puiser sans vergogne. C'est la seule ivresse qui vous enivre sans jamais vous rendre malade. Le pouvoir des mots est sans limite. Avec eux, nous pouvons faire rire, faire peur, rendre le laid désirable, semer le doute sur le beau, rendre confus l'esprit le plus cartésien et convaincre les âmes les plus récalcitrantes. Les mots, les vers, la poésie, jeune homme. Voilà où commencent et où finissent toutes choses. Connaissez-vous Victor Hugo ? Baudelaire ? Verlaine ? Rostand ? Molière ? Prévert ?

— Non. J'connais pas grand-chose, moi. J'ai pas été à l'école très longtemps.

— Hum... « Je ne suis pas allé à l'école » serait plus correct, mais passons. Et pourquoi donc, jeune homme, ce manque d'assiduité ? Étiez-vous un de ces paltoquets qui croient déjà tout savoir et qui pensent n'avoir plus besoin d'apprendre ?

— Je sais pas c'est quoi un paltoquet.

— CE QU'EST !!! CE QU'EST un paltoquet, rugit Nono. Faites attention, que diable, sinon mes oreilles vont encore s'échauffer.

— Pardon, répond le jeune homme en baissant la tête. J'ai pas été à l'école parce que j'étais nul, tout simplement. J'ai un grand frère qui a fait des études, lui. Il s'appelle Walid, il bosse dans l'informatique. Il vit en Angleterre maintenant. C'est une tronche. Il a toujours été premier de la classe. Moi, je retenais rien, et puis... chais pas... J'suis pas intelligent j'crois. J'suis bon qu'à la bagarre et aux conneries, elle dit ma mère. Mon autre frère aussi, Rayan, il est fort. Il est en BTS, c'est pour ça qu'il est encore à la maison. Il est très religieux en plus, il fait sa prière cinq fois par jour. Ma mère, elle est fière d'eux. C'est pas vraiment mes frères en fait. C'est mes demi-frères. Leur père il est mort. Moi, ma mère, elle m'a eu trois ans après, mais mon père à moi, il est pas resté. Il est reparti en Algérie. Ma mère dit qu'c'est sa plus grosse erreur, d'avoir rencontré mon père et d'm'avoir eu. C'est pour ça, moi, j'suis pas comme mes demi-frères.

Depuis leur banc, les deux hommes ont une vue imprenable sur les quais. Sur l'autre rive du Rhône, les bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu semblent comme illuminés par les phares des voitures. Au loin, après la Presqu'île, la basilique de Fourvière se devine, majestueuse et imposante.

— C'est beau, vu d'ici. Moi j'aime pas monter à la Croix Rousse ou à Fourvière parce que, à vélo, c'est l'enfer. Mais c'est vachement beau. Ça fait un peu comme dans un film.

— « Et je vis ce beau Lyon, Lyon que tant je prise », déclame le clochard avec emphase.

— Hein ?

— Joachim du Bellay, mon jeune ami. « Les regrets ». C'était juste pour faire écho à votre phrase. Ça aussi c'est beau non ?

— Bof.

— Plaît-il ? C'est tout ce que ça vous inspire ?

— Ben c'est pas terrible, je trouve. Pourquoi il répète deux fois Lyon ? On a compris. Il a qu'à dire... chais pas moi. Lyon c'est beau. Et voilà. C'est plus court et c'est plus simple.

Nono s'en étrangle presque de colère.

— Plus court et plus simple ? Parce que vous pensez que ça a un intérêt de faire court et simple ? Mais dans ce cas, jeune homme, pourquoi donc savourer une pizza ? Pourquoi donc avoir pris la peine de saupoudrer dessus ces petites feuilles de basilic ? Pourquoi avoir rajouté un peu d'huile pimentée ? Autant avaler directement des pilules et des poudres qui nous nourrissent. C'est plus court et plus simple. Pourquoi tomber amoureux ? Autant féconder la première femelle qui passe, c'est plus court et plus simple ! Pourquoi vivre tout simplement ? Pourquoi ne pas venir au monde et mourir dans la foulée ? Ça aussi c'est plus court et plus simple !

Malik sourit. Passé le premier stade de l'inquiétude, il commence à comprendre que l'indignation du clochard est un jeu, un spectacle auquel il convient d'accorder de l'intérêt sans l'interrompre.

— Voyez-vous, reprend Nono, la poésie, la musique, l'amour, l'art, toutes ces merveilles qui donnent son sens à la vie n'ont aucunement pour vocation d'être simples, rapides ou même utiles. Ainsi, la répétition du mot « Lyon » prend tout son sens, de par sa seule volonté de mettre la ville en

valeur. Et parce que ce n'est pas « utile », c'est indispensable. C'est cela que le poète a voulu mettre en valeur. Cette figure de style s'appelle une *anadiplose*. Comprenez-vous mon jeune ami la beauté de la chose ?

— Heu... mouais... c'est limpide.

— Ah ah, que voilà une superbe antiphrase !

— Une anti quoi ?

— Une antiphrase. Vous venez de faire une figure de style qui s'appelle une antiphrase, en disant « C'est limpide », alors que vous pensez tout le contraire.

— J'ai fait ça moi ? Cool. Je croyais que quand on disait un truc qu'on pense le contraire... heu... pardon... dont on pense le contraire, c'était de l'ironie.

— Ah ! mon jeune ami, vous avez bien des choses à apprendre ! Tenez, voici une autre figure de style fort utile : connaissez-vous le principe de la métonymie ? C'est lorsque, par exemple, on remplace une chose par son contenant. Par exemple, lorsque le poète, plein d'espoir s'exclame « Je boirais bien un verre ». Passionnant, n'est-ce pas ? Et l'hyperbole, vous connaissez ? C'est quand on fait appel à une évocation très exagérée, pour bien exprimer son idée. Illustration : le poète, inspiré mais exsangue, en est réduit à clamer « Je meurs de soif ! »

Malik fait un petit signe de tête :

— Le dernier je connais. Quand j'étais minot, je disais tout le temps « Ma mère va me tuer ».

— Voilà, exactement, mon jeune ami. Vous avez compris le principe de l'hyperbole.

Le vieux clochard a l'air content. Pour autant, il ne cesse de s'agiter sur son banc et de répéter « Métonymie : je boirais bien un verre. Je meurs de soif,

c'est une hyperbole. Je boirais bien un verre, métonymie. Je meurs de soif... » jusqu'à ce que Malik comprenne.

— Oh pardon, m'sieur Nono. Vous voulez que j'aille chercher à boire, c'est ça ?

Le regard de son compagnon s'éclaire :

— Mon jeune ami, je n'y pensais pas, mais puisque cela semble vous faire plaisir, je me plie volontiers à votre désir. Il y a le brave Anass de la petite épicerie qui reste ouvert jusqu'à une heure du matin. Je ne peux pas y aller car je... j'ai... disons que nous sommes en compte lui et moi et j'ai bien peur qu'il ne me fasse plus crédit pour aujourd'hui. Bref, vous le trouverez juste en remontant le cours Gambetta. Je vous attends. Nous sommes bien d'accord, c'est une soirée à boire du vin blanc, n'est-ce pas ? La douce fraîcheur de la nuit, la délicatesse de l'atmosphère empreinte de poésie et le charme de votre gracieuse compagnie ne sauraient convenir à la rudesse d'un vin rouge.

Quelques minutes plus tard, Malik revient avec une bouteille de Picpoul et une canette de Coca. Il s'installe et il demande :

— Et au fait, elle est pas là, la dame gentille de l'autre fois ?

— Vava ? Non, elle est déjà partie depuis longtemps. Elle dort en foyer. C'est une dame respectable, Vava. Elle ne traîne plus la nuit avec nous autres. En revanche, vous allez voir que les deux vauriens de l'autre fois ne vont pas tarder à arriver, alléchés par l'odeur du vin. Un peu de patience et ils seront là, je vous l'assure.

— Ils... ils habitent dans le coin comme vous ?

— Non. Ces deux loustics vivent dans un campement, plus loin, vers la Part-Dieu. Eh oui, en plein quartier des affaires, vers les voies ferrées, il reste des terrains vagues, dans lesquels la misère s'épanouit, au nez et à la barbe de tout le monde. C'est ainsi qu'ils ont posé leur tente, il y a un peu plus d'un an. Avant, ils vivaient dans un squat à Feyzin. C'était moins

pratique, Feyzin. Parce que, voyez-vous, nous avons nos petites habitudes. Nous aimons bien nous retrouver ici en fin de journée. L'être humain est un animal de socialisation et de rituels, mon jeune ami. Et pour peu qu'on sache les percevoir, la lumière et l'ambiance des quais ont un étrange pouvoir d'attraction. On est comme happé par la contemplation du courant, le flux des promeneurs qui fait écho à celui de l'eau, la lumière des voitures qui défilent de l'autre côté de la rive... Vu d'ici, c'est comme si on regardait la vie s'écouler, tout en étant à l'écart de ce flot. Vous allez voir... Vous aussi vous y viendrez, j'en suis persuadé.

Malik n'est pas certain de bien comprendre le sens de ces dernières paroles. Mais il se sent curieusement bien, à l'aise et détendu. Alors, il se cale un peu plus confortablement sur le banc et il se roule un autre joint.

8 - Malik

Le lendemain, Malik revient. Le surlendemain aussi. Sans qu'il comprenne bien pourquoi, il prend goût à ces rendez-vous informels. La plupart du temps, il retrouve ses nouveaux amis en fin de journée, pas loin du repaire de Nono, sur les quais. En fonction du temps et de leur humeur, ils s'installent sur un des bancs qui surplombent les berges, ou bien en contrebas, plus près du fleuve, à même le sol. Un peu plus en amont, les rives ont été aménagées, il y a de la pelouse, des pistes cyclables et, aux premiers beaux jours, des péniches amarrées et transformées en bars festifs accueillent tout ce que la ville compte de jeunesse dorée et de fêtards. Eux, ils s'installent ailleurs, en aval, si près et si loin de cette agitation insouciant, dans un endroit pas encore réhabilité, pas assez intéressant pour y attirer les foules.

En plus de Vava, de Nono, Jony, Géro et Six dix, Malik a fait la connaissance d'un petit homme trapu, aux bras tatoués et au visage couvert de cicatrices. Tout en lui est carré, parallélépipédique, des épaules à la mâchoire. Ses amis l'appellent « Le Russe » et c'est étonnant parce que Malik jurerait qu'il a un léger accent de la Loire. Saint-Étienne ? Ou Saint-Chamond plutôt. Enfin, rien de très slave. Il a expliqué à Malik qu'il vivait dans une camionnette. Il est là par intermittence, parfois il disparaît quelques jours puis il débarque ; il bosse sur les marchés, il fait de l'intérim, il se débrouille. Jamais assez pour se payer un appartement, mais suffisamment pour qu'il ne se considère pas comme SDF. Il a des yeux

sombres, enfoncés loin dans les orbites et une manière bien à lui de fixer les gens avec intensité, comme s'il avait le pouvoir de scruter le fond de leur âme et de leurs pensées. Il doit être difficile de mentir à un homme pareil.

— Ça marche bien, livreur à vélo, comme job ? demande-t-il un jour à Malik.

— Ouais... Si on veut. J'suis indépendant et libre de mes horaires. C'est l'avenir, il paraît. On est tous autoentrepreneurs. La « start-up nation » comme dit l'président.

— Comment ça se passe ?

— Ben, j'bosse 7 jours sur 7. En moyenne je pédale entre 20 et 30 bornes par jour, je touche entre 4 et 5 euros par course et, à la fin du mois, y m'reste moins de mille euros.

— Au moins t'es au grand air et tu fais du sport.

— C'est sûr. Mais en hiver, quand ça caille vraiment, c'est dur. Et puis des fois on attend des plombes une course, au moindre retard, on se fait engueuler par les restaurateurs, par les clients, si on est mal noté, y a un mouchard de la plateforme qui nous appelle pour nous demander des comptes... Sans compter que l'année dernière, j'ai eu un accident, je m'suis fait renverser par une camionnette. J'ai eu le poignet foulé et j'ai dû changer mon vélo. Ça m'a coûté une blinde. Tout pour ma pomme.

— Pourquoi tu le fais alors ?

— J'ai pas d'autre plan... répond le jeune homme avec un petit sourire désabusé. Mais depuis l'accident, j'ai levé le pied. J'bosse plus comme un fou, ça m'a calmé. Un jour, j'pense que je vais arrêter. Je vais sous-louer mon compte à un sans-papiers, y en a plein d'autres qui font ça... ça me f'ra moins de thunes, mais au moins je s'rai plus un esclave.

— Tu seras toujours un esclave, mais t'auras trouvé plus esclave que toi.

— Ouais... je sais. C'est un système pourri.

— Tu fais un peu de business à côté aussi, non ? Tu *deales* quoi ?

— Juste un peu de shit, comme ça. Pas grand-chose.

Le Russe secoue la tête d'un air contrarié.

— Tss. Tu sais, tu peux faire de la prison pour ça. Beaucoup de prison. Moi j'y ai été souvent, au zonzon, pour des affaires de baston, des embrouilles, des trucs comme ça. Mais la drogue, c'est plus grave. Tu risques gros.

Il se roule une cigarette, puis il demande :

— C'est tes potes dealers qui t'ont refait le portrait l'autre jour ?

— Oui, répond le jeune homme d'un air sombre. Une embrouille. À deux contre un et par derrière, j'avais aucune chance. Mais c'est parce qu'ils m'ont pris par surprise, ces fils de pute. J'ai rien vu venir. Sinon, j'les étalais. Tranquille même. J'suis pas du genre à me laisser faire.

— Si tu as besoin, un jour... J'ai une camionnette et des pelles à l'arrière.

— C'est gentil mais j'me débrouille.

— T'es un p'tit caïd toi, hein ? J'étais comme ça à ton âge... T'es jeune. Tu pourrais faire quelque chose de ta vie.

— Genre quoi ?

— Je sais pas. Trouver un vrai boulot. T'as une bonne tête, tu pourrais bosser sur les marchés, comme moi par exemple.

Malik soupire.

— Ça m'dit trop rien de m'lever tôt. Et pour arrêter le business, c'est pas si simple.

Le Russe ne répond pas, il se contente de le regarder et Malik a l'impression que son cerveau est passé au scanner. Alors, il se roule un joint et raconte :

— Dans mon quartier, j'avais 11 ans, quand j'ai commencé à faire « l'chouf ». J'étais guetteur. Mon boulot, c'était d'surveiller. Au début, j'le faisais juste pendant les vacances, après l'école. Et après, de plus en plus. L'école, j'étais nul, et de toute façon, j'y allais plus. Les « grands » nous donnaient 20 euros pour surveiller une des entrées de la Cité. Des fois, même, ils nous filaient des cadeaux, des Nike, des jeux pour la Playstation. On était contents. On avait rien à faire, on se posait juste là, sur un mur, et puis on surveillait. Quand on voyait arriver les keufs, tout c'qu'on avait à faire, c'était de pousser les gros bacs de poubelles au milieu de l'allée, pour les empêcher de rentrer en bagnole et pour les retarder. Et puis on s'cassait en courant, on gueulait « ça passe, attention, ça passe » et tout le monde savait qu'il fallait se planquer. Moi j'aimais bien ça... L'attente, toute la journée, c'était chiant, mais le moment où il fallait pousser les containers pour barrer la route aux keufs et donner l'alerte, j'kiffais trop... j'étais important. On comptait sur moi. J'me croyais genre comme un gangster ! L'adrénaline de ouf !

Le Russe fait quelques pas pour allumer sa cigarette à l'abri du vent. Quand il revient, sa mine est sombre, rendant son visage marqué encore plus impressionnant.

— 11 ans, c'est jeune quand même.

— C'est comme ça, d'où j viens... Sauf si vous avez des parents qui prennent soin de vous. Ma mère, elle a surveillé vachement mes demi-frères, ils avaient pas le droit de sortir après l'école, ils devaient faire leurs devoirs et tout ça... Ils ont jamais fait de conneries. Moi, à partir de 13 ans, j'ai commencé à dealer. Ma mère, quand elle avait besoin de faire les courses, elle me disait « Malik, va falloir que j'aille chez Lidl », et puis elle regardait son porte-monnaie en soupirant. Alors, moi, je savais c'que j'avais à faire... J'lui ramenaient 20, 30 euros. C'était comme qui dirait mon boulot. Ma mère, elle haussait les épaules et elle disait : « Au moins

t'es bon à quelque chose ». Moi du coup, j'étais content, au moins j'me sentais utile.

Le Russe secoue la tête d'un air contrarié. Il dévisage toujours le jeune homme avec curiosité. Sous le bonnet enfoncé profondément, le regard est vif et malicieux et on devine encore la rondeur des joues de l'enfance. Il aimerait bien lui dire qu'il n'est pas trop tard, qu'il faut s'accrocher et que rien n'est perdu. Mais Le Russe n'est pas du genre à raconter des balivernes auxquelles il ne croit pas. Alors, il se contente de souffler très loin la fumée de sa cigarette, en secouant la tête et en répétant « tss... »

9 - Steve

-

Il existe plusieurs manières de s'ennuyer.

Malik, qui a toujours été un garçon plutôt solitaire, découvre avec étonnement qu'on peut traîner, ne rien faire et s'embêter avec un certain plaisir, pour peu qu'on soit bien entouré. Il aime quand Nono l'accueille avec effusion, lui dit qu'il est son rayon de soleil et lui réserve une place à côté de lui, sur « son » banc, sans autre programme que celui de discuter et de regarder le Rhône s'écouler doucement ; il est touché quand Vava s'inquiète de savoir s'il s'est bien remis de son agression et insiste pour lui faire avaler une aspirine, « au cas où » ; il prend même goût aux blagues idiotes de Jony, aux fanfaronnades du Russe et il ne se lasse pas de voir Géro et Six dix jouer avec les chiens. Il y a quelque chose d'agréable et de rassurant dans cette routine.

C'est pourquoi il ne peut réprimer un vague sentiment d'inquiétude le jour où Jony pousse une exclamation joyeuse en désignant du doigt deux silhouettes qui approchent :

— Oh, ben, mes couillons, qui j'vois là qui s'pointe ? Ce s'rait-y pas les Ragondins qui sont de retour ?

Malik se retourne pour regarder dans la direction que Jony désigne du doigt. Avec une légère appréhension, il voit arriver une fille et un garçon, entourés de trois chiens qui gambadent gaiement. Chacun porte sur ses épaules un énorme sac à dos, surmonté d'un sac de couchage roulé serré. Le garçon

trimballe aussi un gros sac de sport. Les deux sont vêtus de la même manière : pantalons treillis, rangers, blousons kaki. Même empaquetée sous des couches de vêtements, la fille paraît maigre à faire peur. De longues mèches châtaines filasses pendouillent sur son épaule gauche, tandis que l'autre côté de son crâne est entièrement rasé. Son petit visage de musaraigne est couvert de piercings et de tatouages. Au milieu de ce paysage tourmenté, des yeux immenses, d'un bleu presque transparent, scintillent comme un lac de montagne.

À ses côtés, son compagnon, bien que très mince et un peu voûté, paraît presque athlétique. Lui aussi arbore de nombreux piercings et la peau de son visage est grêlée de cicatrices, sans doute d'anciennes traces d'acné. Il pose lourdement son fardeau au sol, ce qui fait osciller sa crête décolorée à l'eau oxygénée ; il se précipite ensuite pour décharger sa compagne. Il lui ôte son sac à dos avec délicatesse. Ses gestes sont empreints de douceur et de prévenance, comme un valet aiderait sa Reine à se dévêtir.

— Ah ! Ça fait plaisir de voir vos tronches, dit-il ensuite avec un grand sourire en direction du petit groupe.

— Ça fait un moment qu'on tourne, on vous trouvait plus, ajoute la fille avant de tomber dans les bras de Nono. Elle se recule vite : il faut un temps d'acclimatation olfactif avant de pouvoir étreindre le clochard.

Au milieu de ces embrassades et de cette effervescence, Malik se sent un peu exclu. Il retrouve ses réflexes de gamin-mis-à-l'écart et s'éloigne en faisant mine de regarder son portable pour se donner une contenance. Tout de suite, le garçon à la crête remarque son manège et l'interpelle avec gentillesse :

— Hé ! C'est pas nous qui te faisons fuir, j'espère ?

— Malik ! Viens là, gamin, que j'te présente, braille Jony de sa voix éraillée. Ces deux Ragondins tout mités qui surgissent de nulle part, c'est Laurie, et ça c'est Steve, c'est qui lui sert de mec. Quand tu vois la tronche de

suppositoire du gars, tu comprends que c'te gonzesse, elle a un vrai problème de goûts en ce qui concerne les hommes, mais bon... j'peux pas satisfaire tout l'monde de toute façon. Les z'amis, ça c'est Malik, un p'tit gars que Nono a comme qui dirait pris en amour et qui vient traîner ici. Il connaît pas les chansons de Johnny et y picole pas, mais il est sympa quand même.

Les appréhensions et les réserves de Malik s'envolent au moment même où la fille lui plaque deux bises sonores sur les joues, tandis que le garçon lui tend une poignée de main amicale, tout en lui désignant les chiens :

— Salut Malik, je te présente Sid, comme Sid Vicious, Joe, comme le chanteur des Ramones, et la petite chienne noire, là, c'est Siouxie.

Certes, ces « Ragondins » peuvent paraître, au premier abord, un peu effrayants, mais il suffit de plonger un instant dans les yeux bleu glacier de Laurie ou dans le regard malicieux de Steve pour saisir que ces deux-là, habitués à être regardés comme des bêtes curieuses, sont en réalité avides d'échanges et de chaleur humaine.

Plus tard dans la soirée, le jeune punk entraîne Malik à l'écart afin de faire connaissance. Il extirpe de sa poche un paquet de tabac et entreprend de se rouler une cigarette. Ses gestes sont précis et appliqués. Quand il a terminé, il la tend à Malik avec un sourire.

— Tiens, c'est pour toi.

— Heu... merci. Et toi ?

— Je vais m'en faire une aussi. Alors, raconte-moi, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Rien de spécial. Je traîne. J'aime bien passer du temps avec... eux. Ils sont gentils.

— Ah ça, c'est sûr que tu peux t'lever tôt pour trouver plus cool comme potes. Enfin... se lever tôt, c'est une façon de parler, parce qu'ils sont pas

très matinaux. Tu bosses, toi ?

— Ouais. Un peu. J'suis livreur à vélo. Et toi ? Avec ta copine, vous... vous faites quoi ?

— Laurie et moi, on fait la route. On se balade, on va où le vent nous mène. Quand on peut, on bosse dans des fermes, des exploitations agricoles. Le reste du temps, on se débrouille. On fait la manche. On a l'habitude, on n'est pas à plaindre. Du moment qu'on est ensemble et qu'on a de quoi nourrir nos chiens, ça nous va.

— Et... vous allez dormir où ?

— Pour ça non plus, on n'est pas difficiles. Généralement, on se pose de l'autre côté des quais, vers la Mulatière, ou avant le quartier Confluence. C'est un peu loin, mais on est pénards là-bas, avec les animaux. On a une petite tente, mais l'année dernière, on avait réussi à se monter une chouette cabane avec des palettes de récupération et une bâche de chantier. J'espère pouvoir bricoler ça encore cette fois-ci. Je veux pas que Laurie ait froid. Et toi ? T'habites où ?

— Vénissieux. Les Minguettes.

— C'est bien ?

— Bof. C'est pas très cool chez moi. Je m'entends pas avec ma mère et mes demi-frères ; et pis, au quartier, je passe mon temps à m'embrouiller avec des mecs.

— C'est pour ça que tu viens ici ?

— Ouais... peut-être. Et toi ?

— Pourquoi on revient ici ? On est comme des hirondelles, Laurie et moi. On finit toujours par se pointer sauf qu'on n'attend pas le printemps. Ici, c'est notre port d'attache. On vient toujours retrouver cette bande de déglingués. Je saurais pas te dire pourquoi. C'est comme ça. Quand on se dit « on rentre », c'est à ici qu'on pense.

Les deux jeunes gens continuent à discuter de tout et de rien. Et puis, comme Malik est un garçon poli, il finit par rouler un joint. Lorsqu'il a terminé, il sort son briquet afin d'enflammer l'extrémité de son cône. Malgré ses tentatives, aucune flamme ne sort. « Fais chier, mon briquet est mort, ronchonne-t-il. C'est de ma faute, je l'ai fait tomber dans une flaque tout à l'heure. »

— Attends, répond Steve en extirpant à son tour son briquet de son pantalon. Je vais te montrer un truc. Laisse ton doigt appuyé sur le bouton du tien, pour faire sortir le gaz.

Tout en disant ça, il rapproche son propre briquet de celui de Malik et lorsque les deux molettes se touchent, il actionne la sienne. Une étincelle se produit et une flamme jaillit des deux briquets.

— Et voilà ! Il suffit de faire repartir le truc... normalement, maintenant que le silex s'est rallumé une fois, ton briquet devrait remarcher.

— Pas mal ton truc, sourit Malik. Je connaissais pas.

— J'suis le roi du système D ! Obligé quand tu vis comme nous...

Tout en fumant, Steve contemple pensivement son briquet :

— Tu vois, j'crois que c'est pour ça que Laurie et moi, on revient toujours dans ce coin. Ici personne a jamais de briquets neufs. Mais y a toujours quelqu'un qui est prêt à se pencher sur toi pour te filer un peu d'son étincelle et t'aider à rallumer ta flamme.

Dans son dos, Jony se met à brailler :

« Il suffiraaaaaaa d'une étincelle !... Pour allumer le feuuuuuu ! » et le jeune punk se retourne, amusé :

— 'tain, je suis sérieux et toi tu viens tout gâcher avec ta voix de canard et tes chansons à la con.

Mais Jony s'est déjà éloigné, hilare, et son rire retentit longtemps après qu'il a tourné les talons. Steve hausse les épaules et sourit :

— Bon, de toute façon, c'était un peu con mon truc... Mais c'était pour essayer de t'faire comprendre.

— Non, c'est pas con, répond Malik.

Et tout en jouant avec la flamme de son briquet, il répète.

— C'est pas con du tout...

10 - Nono

Nono n'est pas du matin. C'est un fait avéré. Non qu'il soit paresseux, mais il a le sommeil lourd et il lui faut généralement le temps de se remettre de ses excès de la veille. Pourtant, deux fois par semaine, il se lève, époussette son grand manteau, redonne un semblant de forme à son chapeau. Parfois même, il change le scotch qui maintient la semelle de ses chaussures. Nono n'a jamais d'argent. Mais il a des amis. Alors, il fait un détour par la rue des Échevins. Il y a là un vieux bistrot de quartier, dont le propriétaire, Roger, un gros type congestionné au ventre rebondi, est presque aussi antique que l'établissement. Leurs retrouvailles constituent à chaque fois un numéro bien rodé :

— Bien l'bonjour, l'ami, clame Nono en ôtant son chapeau de manière cérémonieuse.

— Tiens, v'là l'faux Gascon, répond Roger... Je te préviens, Nono, si tu viens te rincer le gosier à l'œil, c'est pas la peine.

— Quelle idée saugrenue ! Quelle accusation outrancière ! M'accuserais-tu de vouloir profiter de ta légendaire bonté et de notre vieille amitié ?

— Elle a bon dos, notre vieille amitié ! Avec des clients comme toi, je peux mettre la clé sous la porte.

L'homme fait mine de bougonner, mais au milieu de sa face ronde constellée de couperose, les petits yeux clairs pétillent de malice. Pendant qu'il s'affaire derrière son comptoir, Nono poursuit :

— Allez, mon ami, ne fais pas ta bourrique et sers-moi juste un verre d'eau. Personne ne refuse un simple et modeste verre d'eau fraîche à un honnête voyageur. Maintenant, si la bonté légendaire qui est la tienne te pousse à accompagner ce désolant et insipide breuvage d'un café au lait, sache que je t'en vouerai une reconnaissance éternelle.

Roger fait mine de soupirer, et pose sur le zinc une tasse de café fumant, un pot de lait et une coupelle de sucre. Il lève les yeux au ciel en regardant Nono ajouter trois morceaux à son café.

— Tu sais que c'est pas bien bon, tout ce sucre ? Ça file du diabète et des machins comme ça, dit-il en se servant lui-même un expresso.

Le vieux clochard fixe en souriant la bedaine de son ami, dont les boutons de chemise semblent avoir le plus grand mal à accomplir leur mission.

— Mon bon Roger, j'ai toujours pensé que toi et moi appartenions à la race de ceux qui méprisent les injonctions imbéciles à la vie « saine » et raisonnable. Une vie ne doit pas être saine, elle doit être flamboyante !

L'autre rigole tout en plongeant ses lèvres dans son café.

— Tu veux un bout d'pain, pour tremper ? demande-t-il.

— Non, je te remercie, je préfère cultiver la frugalité, ça me permet de garder l'esprit vif et aiguisé. En revanche, si l'envie te prend de rajouter dans nos tasses quelques gouttes de cette délicieuse eau de vie de prune ou encore de cet Armagnac qui sont sur l'étagère derrière toi et qui, ainsi disposés et vus depuis l'angle qui est le mien, semblent encadrer avec bonheur ta belle face ronde et joviale, sache, mon bon Roger, que j'accepterai avec plaisir cette offrande, puisqu'elle viendra d'un des recoins les plus riches et les plus précieux de l'humanité : ton cœur.

— Fais pas chier Nono. Pas d'sous, pas d'picole, rétorque Roger, imperturbable.

— Ce n'est pas grave. Tout le monde ne peut pas saisir à tous les coups une occasion de faire une bonne action. Tu as l'humanité sélective et la générosité intermittente, mon ami, je ne t'en tiens pas rigueur. Et pendant que tu médites sur cela, je m'en vais, si tu veux bien, faire un brin de toilette dans tes commodités.

Quand il revient, Roger a posé un deuxième café au lait sucré sur le comptoir, que le vieux clochard avale presque cul sec.

— Passe tout à l'heure, après le service, bougonne le restaurateur. Je fais un gâteau de foies de volailles et des quenelles en plat du jour à midi. S'il en reste, j'ten filerai.

Nono repart, après avoir remercié avec effusion son ami. Il se dépêche, il ne veut pas être en retard.

Il n'est jamais en retard ces jours-là.

La faculté est un grand et beau bâtiment fin XIX^e, bâti sur le quai Claude Bernard. Même si l'appellation de « Palais » Hirsch, du nom de son constructeur, paraît pompeuse, il faut reconnaître que l'édifice a fière allure, avec sa cour d'honneur et son atrium. C'est sur le trottoir, non loin des marches qui mènent à l'entrée principale, que Nono s'installe, deux fois par semaine. Il se poste un peu en retrait de l'endroit où les étudiants s'agglutinent après les cours pour fumer et discuter. Il sait qu'il ne va pas tarder à être rejoint. C'est que l'homme est une attraction pour certains. Son ton de bateleur, son allure étrange et son goût de la joute verbale l'ont vite fait repérer au milieu des badauds et des passants.

Le vieux clochard a pris l'habitude de venir le mardi et le vendredi, à la sortie de la fac. Il retrouve toujours le même petit groupe, depuis qu'un jour, il a interpellé un jeune homme à boucle d'oreille qui pérorait à propos du meilleur moyen de combattre les préjugés et les stéréotypes. Nono a interrompu sa tirade d'une voix forte :

— Dans mes bras, jeunes gens ! Venez m'embrasser sans plus attendre !

Le petit groupe s'est retourné pour contempler cet étrange vieux bonhomme et le garçon l'a regardé d'un air interrogateur.

— Eh bien, venez ! Venez donc, qu'attendez-vous, bougres d'ânes ! Et si vous n'avez pas envie de venir m'étreindre fraternellement et de me donner l'accolade, au moins accepterez-vous de me serrer la main ? Non ? Personne ? a-t-il demandé en promenant sur l'assemblée son regard vif.

Le jeune homme a continué à le fixer sans comprendre.

— Pourquoi on devrait vous serrer la main au juste ?

— Eh bien, je viens, malgré moi, de prêter une oreille indiscrete à vos propos, j'ai entendu votre magnifique discours sur les préjugés, sur la nécessité de les combattre et de lutter contre les stéréotypes. C'est pourquoi, enthousiasmé par vos paroles, je ressens le besoin irrépressible de tous vous serrer contre mon cœur !

Un petit rire étouffé a parcouru l'assemblée.

— C'est gentil, mais... heu... non merci. On doit y aller là... a répondu une jolie fille métisse au crâne rasé.

— On a les cours qui reprennent, a enchaîné une autre, aux cheveux violets et à la curieuse coupe courte façon « chevalier Bayard ».

— Que diable êtes-vous en train de me dire, jeunes gens ? Que vous refusez de serrer la main d'un honnête homme qui souscrit à vos propos ? Vous aurais-je fait une proposition immorale et indécente ? Vous aurais-je manqué de respect ? Auriez-vous décelé dans ma demande la moindre trace de fiel ou d'agressivité ?

— Non, c'est pas ça, a répondu le premier garçon dont l'assurance semblait s'envoler de seconde en seconde... pas du tout...

— Non, m'sieur, a renchéri une petite blonde aux yeux noirs... vous... vous n'êtes pas agressif.

— Alors quoi ? Quel est le problème à me serrer la main ? Vous hésitez ? Vous ne savez pas quoi répondre ? Je vais vous le dire moi, jeunes gens, pourquoi vous vous êtes reculés instinctivement depuis que je vous ai adressé la parole. Je vais vous dire pourquoi vous échangez des regards gênés et pourquoi même certains regardent obstinément leurs pieds depuis quelques minutes plutôt que de poser leurs yeux sur moi.

Nono a marqué un temps d'arrêt, histoire de bien ménager ses effets. Il a dardé sur le petit groupe son regard pénétrant, il a souri et il a repris d'une voix claire et forte :

— C'est parce que vous avez peur. Pas une grande terreur, pas une grosse frayeur. Non, une petite peur insidieuse et vaguement honteuse. Mon dieu, quel est cet homme à l'allure étrange qui veut s'approcher de nous ! Ciel, son accoutrement indique que ça doit être un clochard. Et sa face étrange ! Et ce nez, mon dieu, ce nez ! Il ne faut pas le toucher. Il doit sentir mauvais. Qui sait s'il ne souffre pas d'étranges et horribles maladies ? Ou bien même est-il infesté de vermines ? Après tout, c'est bien ainsi que les virus se transmettent ! Qui nous dit qu'il n'est point atteint de folie ? Son ton et son regard ne me disent rien qui vaille... Et quand bien même ceci ne serait pas, c'est un miséreux, un pauvre hère, un vagabond. On peut parler, débattre, dissenter, deviser, argumenter, théoriser sur la misère. On peut la contempler de loin, pétitionner, s'indigner, manifester... Mais la regarder dans les yeux, lui sourire, lui parler, fraterniser avec elle et la toucher, il n'en est pas question.

Quand il a eu terminé, Nono a ôté son chapeau avant de s'incliner avec gravité et de s'immobiliser, les bras écartés, comme un acteur attendant de recueillir les applaudissements. Les jeunes gens ont échangé quelques regards embarrassés, la fille aux cheveux violets s'est raclé la gorge et la petite blonde aux yeux noirs a semblé vouloir dire quelque chose, avant de se raviser. Finalement, le garçon aux boucles d'oreilles s'est avancé et il a tendu la main à Nono :

— Je m'appelle Tristan.

— Nono, pour vous servir, a répondu le clochard en faisant tournoyer son chapeau d'un geste gracieux.

L'un après l'autre, ils se sont avancés et lui ont tendu la main.

Nono a gardé la main de la jeune fille blonde aux yeux noirs un peu plus longtemps que nécessaire dans la sienne.

— Je m'appelle Marina, a-t-elle dit.

Depuis ce jour, le vieux clochard est fidèle à ce rendez-vous.

Le rituel est toujours le même : les jeunes gens viennent saluer Nono. Quelquefois, ils lui offrent une cigarette. Le garçon lui a proposé plusieurs fois un sandwich, un paquet de gâteaux, que l'homme refuse toujours : il vient pour discuter. Il leur demande le thème de leurs études en cours, les interroge sur leurs goûts, leurs projets, leurs convictions. Mais son grand plaisir, c'est de les bousculer, de les contrarier. Il n'aime rien tant que de s'amuser à lancer des polémiques et à les écouter s'indigner et essayer de le convaincre. Intrigués et fascinés par ce personnage mi-tribun, mi-bouffon, les étudiants se prêtent de bonne grâce à ces joutes verbales auxquelles Nono n'a posé qu'une condition : les anglicismes et autres barbarismes modernes sont proscrits afin de préserver la sensibilité de ses oreilles. C'est ainsi qu'il oppose de vigoureux « Aïe ! Ouille ! » et de théâtraux « Ciel je souffre ! » ou « À moi, on m'assassine ! » à chaque tentative de placer du « mansplaning », du « racisé », du « male gaze », de la « non-blanchité » ou du « white washing » dans les échanges.

— Vous vous piquez d'inclure tout le monde et de lutter contre les discriminations et vous employez un charabia incompréhensible et prétentieux qui met à l'écart les gens normalement constitués dont je m'enorgueillis de faire partie. Avouez que cela ne manque pas de sel ! les apostrophe-t-il d'un ton outragé.

Un autre jour, alors que les jeunes gens discutent de la meilleure manière de faire annuler l'invitation à un colloque d'un intervenant jugé « problématique », Nono explose :

— Et depuis quand refuse-t-on un débat contradictoire ? Depuis quand une opinion différente de la nôtre devrait-elle être censurée ? Êtes-vous à ce point infaillibles pour décider ainsi de ce qui doit être entendu et de ce qui doit être tu ? Êtes-vous aussi peu certains de vos arguments pour refuser de les discuter ? Êtes-vous à ce point fragiles que des paroles contraires à vos pensées vous portent une telle offense ? La vérité, mes agneaux, c'est que vous raisonnez en petits tyrans, et n'avez de cesse de jeter des anathèmes, d'interdire et de museler quiconque ne pense pas comme vous le souhaitez. Diable, vous êtes les héritiers de Voltaire, de Diderot, d'Olympe de Gouges et de Condorcet, pas de Staline et de Mussolini que je sache !

Aussitôt après ce dernier trait, il le regrette. Il est allé trop loin. Non pas que sa diatribe lui paraisse fautive, mais il sent bien que la référence à Staline et à Mussolini vient de heurter la jeune fille blonde aux yeux noirs. Celle-ci ne dit rien, mais lui adresse un regard lourd de reproches.

Nono a beau être prêt à tous les affrontements et à toutes les pitreries possibles, il y a une chose à laquelle il ne se résout pas : c'est de décevoir Marina.

11 – Roxanne

Dans une des petites rues qui descendent derrière la basilique, elle trouve un petit square, bien aménagé, avec des bancs de bois, de la verdure, des jeux pour les enfants et un bac à sable. Il y a même une petite pelouse avec un joli massif de fleurs en son centre.

Un des bancs un peu en retrait lui semble un bon point de chute. Elle s'assoit et, très vite, elle regrette de ne pas avoir de téléphone portable afin de se donner une contenance. Alors elle s'installe, bien droite, comme si elle attendait quelqu'un. Quand elle en a assez de jouer à avoir un rendez-vous imaginaire, elle s'autorise à s'adosser et elle replie ses jambes sous ses fesses. Elle n'aime pas cette position, qui dit le début du renoncement, l'abandon. Mais elle est trop fatiguée, elle a mal au dos, aux jambes et elle ne peut pas rester toute la nuit à jouer la comédie. Elle fait le maximum pour empêcher son esprit de penser à la faim qui commence à se faire sentir. Elle se concentre sur autre chose. Mais le « autre chose » n'est pas vraiment plus rassurant. Elle n'a aucune idée de ce qu'elle va faire demain et les jours suivants. Durant la journée, à la lumière du jour, ça ne lui a pas semblé un sujet d'angoisse. Maintenant qu'il fait nuit, l'avenir commence à la préoccuper.

Toute sa vie, elle a attendu d'être majeure et libre, pour être enfin seule maîtresse de sa destinée. Maintenant qu'elle y est, il s'agit d'être à la hauteur. Même si, pour l'instant, pour être honnête, ça ne s'annonce pas

brillant. Elle se raisonne en se disant qu'elle a 18 ans, l'âge où tout est possible, et qu'il faut avoir foi en la vie.

La rue est déserte, ce n'est pas un quartier très fréquenté la nuit. Vers 23 heures, une vieille dame avec un chien a traversé la petite pelouse et, quelque temps après, une voiture s'est garée en contrebas du square. Une famille en est sortie, les enfants ont fait un peu de bruit, et depuis, plus rien. Calme plat. Elle s'étire et se lève, fait quelques pas, et après s'être assurée qu'il n'y avait personne aux alentours, elle s'étend sur le banc. Ce n'est pas terrible, mais en se mettant en chien de fusil et en se servant de son sac à dos comme oreiller, ça devrait aller. Elle ne pense pas réussir à dormir, mais rien que le fait d'être en position allongée lui procure une sensation de détente appréciable. Et puis il ne fait pas froid, l'air est doux. Alors, comme quand elle était petite, elle joue à s'imaginer une autre vie : elle est étudiante, elle habite dans l'immeuble d'à côté, un joli studio bien décoré, avec vue sur la basilique. Les loyers sont un peu chers mais elle a des parents aimants qui tiennent à ce qu'elle ait son « chez-soi » plutôt qu'une chambre en résidence. Elle a un amoureux, il est brillant, beau et gentil, il dort déjà profondément, il ronfle même un peu. Ce soir, elle n'avait pas sommeil, alors elle est juste sortie prendre l'air et s'asseoir sur ce banc... Lorsqu'elle en aura assez, elle remontera chez elle, en prenant bien soin de ne pas faire de bruit pour ne pas le réveiller. Il s'appelle Mathieu. Non, pas Mathieu. Victor. Voilà, son amoureux s'appelle Victor. Et puis elle se fera un chocolat chaud et des tartines. En pleine nuit ça peut paraître bizarre, mais elle est chez elle, c'est sa vie et elle fait ce qu'elle veut. Ensuite, elle ira rejoindre Mathieu... non, Victor, il ne ronflera plus et ils feront l'amour...

Elle ferme les yeux.

Elle les rouvre en sursautant. Combien de temps a-t-elle dormi ? Une minute ? Une heure ? Elle a l'impression qu'un animal est couché sur elle et l'écrase. Elle sent un poids, un souffle, et il lui semble percevoir un

grognement. L'espace d'une demi-seconde, elle pense à un sanglier. C'est idiot. Elle est en pleine ville. Pourquoi un sanglier ? L'instant d'après, elle devine quelque chose de froid et de dur contre son ventre. Puis contre son bas-ventre. C'est une main. Une grosse main râpeuse qui s'immisce entre son jean et sa peau. Affolée, elle essaie de repousser le sanglier mais il pèse de tout son poids sur elle. Il l'étouffe. Elle sent une haleine chaude et des halètements, juste près de son visage. Un sanglier ! Elle se dit qu'elle va mourir. Elle le sait. Elle ne peut plus respirer. Elle serre les jambes pendant que la main se fraye un passage dans sa culotte et progresse avec détermination entre ses cuisses. Elle sent des ongles au passage qui la griffent. En pleine panique, elle essaie de se dégager, mais pour faire ça, elle doit bouger les jambes. La main en profite pour tenter de s'immiscer en elle. Un doigt, deux doigts. Des ongles. Non, des griffes. Un sanglier. Elle pleure. Elle n'arrive pas à crier. Elle pleure simplement. Elle sent le souffle, toujours sur elle. Sur son visage. Elle tourne la tête. Il lui lèche la joue, l'oreille, le cou, ce qu'il trouve de peau. Elle pleure toujours. Elle sent la main, qui de plus en plus la fouille. Elle se cambre et elle réussit à le déséquilibrer un peu. Il glisse du banc, il l'entraîne dans sa chute. Elle retombe sur lui. Ils roulent l'un sur l'autre, sur le sol froid. Elle essaie de se dégager, et en se débattant, elle effleure un morceau de chair chaude, un truc dur à moitié sorti du pantalon. Elle crie. Le sanglier souffle « Héééé, salope, vas-y, prends-la ! » Elle est terrifiée, elle retire sa main juste au moment où il essaie de l'attraper. Elle est plus rapide que lui. Ou alors il est plus bourré. D'un coup de rein, elle réussit à se relever. Elle sent qu'il lui attrape le mollet : « Où tu vas ma jolie ? » La voix est vraiment pâteuse et rocailleuse. C'est idiot mais ça la rassure un peu. Elle est jeune. Elle est forte. Au foyer elle se bagarrait avec des garçons. Elle peut s'en sortir. Il est encore à terre, il ricane, toujours en lui tenant la cheville. « Reste, reste là ma jolie. » Elle ne voit presque pas son visage dans la nuit, elle distingue juste une tache un peu claire, à l'endroit de la bouche. Le sanglier doit sourire de toutes ses dents. Alors elle prend son élan et lui décoche un coup de pied approximativement à l'endroit où ça brille. Elle y va de toutes ses

forces. L'autre hurle et la lâche pour porter les mains à son visage. En plein dans les dents. Il gueule « falope !!! », et elle se met à courir.

Elle ne s'arrête pas.

Elle ne s'arrêtera plus jamais.

La rue descend. Elle a l'impression que l'homme sanglier, resté là-haut, va se mettre à tout moment à débarouler le long de la pente. Alors elle court.

Ce n'est qu'une fois en bas qu'elle se rend compte qu'elle a laissé son sac à dos sur le banc. Avec toutes ses affaires. Ses vêtements. Ses papiers. Elle n'a plus rien. Juste un peu de monnaie qu'elle avait gardée dans la poche de son pantalon après avoir acheté son croissant. Elle a envie de s'asseoir par terre et de pleurer toutes les larmes de son corps. Mais elle n'a pas le temps.

Même le désespoir, c'est un luxe qu'elle ne peut plus se permettre. Alors, elle repart.

12 - Roxanne

Elle a l'impression d'avoir traversé des dizaines de ponts. Elle connaît mal Lyon mais elle sait tout de même que la ville est traversée par deux fleuves ; elle ne compte plus les moments où elle a dû passer des rives gauches de la Saône ou du Rhône aux rives droites. Elle sait que c'est idiot, mais ça lui donne l'impression de brouiller les pistes et elle s'imagine que l'homme sanglier perdra sa trace ainsi. Depuis ce matin, elle marche. En fin d'après-midi, elle se rend compte qu'elle meurt de faim. Elle s'arrête dans une boulangerie, et avec les dernières pièces jaunes, oubliées dans la poche arrière de son jean, elle s'achète une demi-baguette. Devant la vendeuse, elle fait semblant d'hésiter, elle joue la cliente qui n'est pas très sûre d'avoir envie de quelque chose ; du pain complet ? Aux céréales ? Vous avez du pain sans gluten ? Non ? Tant pis, je vais prendre juste une demi-baguette alors... Et puis, à peine sortie, elle dévore son morceau, assise sous un Abribus. Quel contraste avec hier matin, quand elle savourait, insouciant et optimiste, le premier croissant de sa nouvelle vie dans un joli square ! Et aujourd'hui, elle n'a plus de papiers, plus un sou, plus rien, elle s'est fait agresser et elle sursaute dès qu'elle croise un regard un peu appuyé.

Un peu au hasard, elle traverse encore le Rhône et remonte le cours Lafayette, pour se retrouver à la Part-Dieu. Il lui semble que c'est une bonne idée, de se fondre dans un centre commercial. Mais un quart d'heure plus tard, elle se dit que décidément, elle n'est pas très inspirée pour les « bonnes idées » en ce moment, parce que cet endroit la met mal à l'aise. En

jean, blouson et sans sac à main, elle n'arrive pas à se défaire de la sensation désagréable qu'il y a écrit sur son front « pauvre fille perdue ». Elle a beau essayer de prendre des airs détachés, de se concentrer sur les vêtements en vitrine, les chaussures, le maquillage, elle a l'impression que les vendeuses et les vigiles la dévisagent avec suspicion. Elle s'obstine, elle traîne tout de même devant les magasins jusqu'à la fermeture, parce que ça lui donne une vague illusion de normalité. Mais maintenant que les lumières s'éteignent une à une, elle se retrouve à nouveau perdue. Elle commence à avoir mal aux pieds à force d'avoir marché ; elle monte dans un bus au hasard. À cette heure-ci, il est bondé, et entre les travailleurs fatigués qui rentrent de leur journée, les cadres moroses scotchés à leur téléphone portable et les étudiants qui rient et parlent tout bas, elle se sent en sécurité. Elle réussit même à trouver une place libre, alors, avec un soupir de soulagement, elle appuie son front contre la vitre et elle regarde défiler la ville.

Elle rouvre les yeux au terminus. Elle n'a pas du tout envie de descendre du bus. Quand elle était petite, elle se sentait souvent invisible, on « l'oubliait » parfois parce qu'elle parlait peu. Combien de fois a-t-elle entendu « Ah, mais oui, c'est vrai, il y a Roxanne ». Alors, pour une fois, elle aimerait bien que ça lui soit utile et qu'on l'oublie vraiment. Elle se tasse sur son siège.

Ça ne marche pas. Le chauffeur la repère dans son rétroviseur et dit d'une voix forte « Terminus, il faut descendre mademoiselle ». Elle essaie d'argumenter, elle raconte qu'elle s'est endormie, qu'elle a loupé son arrêt, elle demande si elle peut rester dans le bus en attendant qu'il fasse demi-tour. Elle fait de son mieux pour avoir l'air le plus convaincant possible. Elle est étudiante, elle a une famille, une maison, on l'attend, quelle étourdie elle fait ! Le chauffeur hausse les épaules, il n'est pas dupe. « Il faut descendre, c'est la règle. Maintenant, moi je repars dans 5 minutes... Si vous voulez remonter, ce sera possible ».

Elle fait comme ça. Elle descend. Quand elle remonte, elle essaie de ne pas avoir l'air perdue, ou coupable. Tout plutôt que de passer pour une paumée, ou une fille en détresse. Alors, elle regarde le chauffeur bien droit dans les yeux, avec une tranquille assurance, avant d'aller s'asseoir dans le fond.

Mine de rien, son petit manège dure jusqu'à tard dans la soirée. Pour se donner l'impression d'avoir un but, un itinéraire, elle change de bus, elle prend des correspondances, au hasard. Ça lui permet au moins de somnoler. À 23h50, elle se retrouve à la gare routière de Perrache. Le moment qu'elle redoutait est arrivé : elle a beau scruter les panneaux d'affichage, il n'y a plus de bus. Elle commence à paniquer à l'idée de devoir passer la nuit à marcher ; et puis, elle n'a presque rien mangé depuis hier, elle n'est pas certaine de pouvoir tenir. Elle reste longtemps, figée devant les zones de départ désertes, ne sachant que faire. Une voix derrière son épaule la fait sursauter :

— Le 3, c'est le bus de la nuit. Toute la nuit. Tu peux monter si tu veux. De toute la nuit.

Elle se retourne : un garçon étrange la dévisage en se dandinant d'un pied sur l'autre. Tout en lui semble de travers : le buste, bizarrement incliné, le sourire, qui ressemble à une grimace et qui dévoile des dents à l'alignement anarchique... Même les cheveux en bataille semblent avoir poussé n'importe comment. Elle n'arrive pas à décider si c'est un homme ou un enfant.

— Le 3. Tu peux prendre le 3 si tu veux. De toute la nuit, répète-t-il en souriant.

— Et pourquoi je devrais faire ça ?

— Pour dormir. Pour être tranquille. Le 3. De toute la nuit. Il passe de l'autre côté de la gare. Six dix t'emmène si tu veux.

Même si, jusqu'à présent, on ne peut pas dire qu'elle ait été très inspirée dans ses intuitions, quelque chose dans ce garçon singulier la rassure.

— Ok. Montre-moi. Passe devant.

Il marche bizarrement, avec une très légère claudication. Elle le suit dans la gare de Perrache. Ils empruntent un escalator et se retrouvent devant un stand de sandwiches. Le vendeur, un gros barbu à l'air fatigué, est en train de fermer. Quand il aperçoit le garçon, il lui fait un signe de dénégation.

— Commence pas, Six dix, hein... J'ai rien. Je t'ai déjà dit que je pouvais plus rien te donner. Le patron veut pas que j'file les invendus aux clodos, c'est comme ça.

Le garçon ne bouge pas et le fixe de son regard rieur.

— Juste un morceau ? Six dix dira rien. Promis. Un morceau. Pas gros.

Le barbu soupire, et après quelques instants d'hésitation, se baisse pour passer sous son rideau de fer. Quand il revient, il tient à la main ce qui a dû être un sandwich dans une autre vie.

— Tiens, faut pas faire le difficile, hein, je viens d'en balancer plein à la poubelle. Celui-là est un peu écrasé et y a un peu d'Coca qu'a touché le bout, mais il a pas trop morflé encore. Tu coupes juste l'extrémité et c'est bon.

Le garçon s'empare avec empressement du pain détrempe et remercie chaleureusement le barbu. Celui-ci bougonne en refermant son rideau.

— Maintenant tu dégages hein... Si on m'chope à te filer des trucs, j'me fais virer, moi. Alors tu files et je veux pas te revoir hein. Allez, ouste !

Ils arrivent à l'Abribus, cours Charlemagne, l'endroit est désert. Roxanne s'inquiète.

— T'es sûr qu'il y a un bus ?

Il lui montre du doigt un panneau sur lequel il y a marqué « Noctibus ».

— Oui, y a. Regarde. Six dix sait pas lire. Mais y a. Toute la nuit. Y a.

Sur le plan, le bus fait un long parcours qui relie Perrache aux Monts du Lyonnais. De quoi se reposer. Il y a un passage toutes les heures. Comme elle n'a pas de portable, elle n'a aucune idée de l'heure. Le garçon non plus, forcément. Il sourit et il dit :

— Tu vois. Y a.

Et puis il prend son sandwich et il le coupe en deux. Il lui tend le plus gros morceau. Au moins les deux tiers du pain. Elle hésite.

— Et toi ? Tu manges que ça ? Tu ne veux pas qu'on fasse moitié-moitié plutôt.

Le garçon rit, il dit qu'il n'a pas faim.

— Toi, mange. C'est bon les sandwiches. Avec mayonnaise. Toi mange.

Alors elle s'assoit sur le banc, afin de dévorer le pain détrempe et le jambon ramolli. Quand elle a terminé, elle a l'impression qu'elle pourrait en avaler encore une dizaine d'autres ; et boire aussi. Des litres. Comme s'il avait lu dans ses pensées, le garçon farfouille dans son sac et lui tend une petite bouteille d'eau remplie aux trois quarts. Il dit :

— Six dix a bu un peu dedans. Mais un peu. Pas beaucoup. Un peu. C'est les gens du camion blanc qui donnent. Tous les soirs. Et de la soupe aussi. Six dix a juste bu un peu.

Elle meurt de soif. Elle boit d'un trait, sans reprendre sa respiration. Et puis elle se rend compte qu'elle a besoin d'aller aux toilettes avant de reprendre le bus de nuit. Le garçon hésite, il fronce le nez pour réfléchir. Les toilettes de la gare côté sud sont fermées. Il faudrait retraverser et aller de l'autre côté, vers les départs de TGV. Si le bus arrive, c'est trop tard. Alors elle lui dit : « Bouge pas », et elle s'éloigne dans la nuit. Elle cherche un endroit pas trop éclairé... Ça ira. Elle essaie de ne pas penser à quoi elle doit ressembler, là, accroupie le cul à l'air entre deux voitures. Elle se demande aussi ce que ça ferait de se laisser tomber, de s'allonger là, sur l'asphalte, et de pleurer, tout simplement. Qu'est-ce qu'il arrive aux gens perdus ? Est-ce

qu'on vient les chercher ? Est-ce qu'on les met en prison ? Ou bien est-ce qu'ils restent simplement là et deviennent invisibles ? Peut-être qu'un jour il se met à pleuvoir et que l'eau finit par dissoudre leurs corps ? Peut-être qu'ils se retrouvent à ruisseler dans les égouts comme son urine est en train de le faire...

Elle est tirée de ses réflexions par des hurlements. Elle se relève et remet précipitamment son pantalon. Ses mains tremblent un peu. Qu'est-ce qui se passe encore ?

Devant l'arrêt, le bus est là. Le garçon s'est posté devant et fait de grands signes au chauffeur en criant :

— Attends... Tu attends. Elle arrive. Tu attends !

Le conducteur s'énerve et klaxonne. Le garçon n'en démord pas et reste planté là :

— Elle arrive. Tu attends !

Elle saute dans le bus et adresse son sourire le plus aimable à l'homme.

— Désolée, monsieur. Bonsoir.

Elle se retourne et regarde son compagnon, resté sur le trottoir.

— Et toi ? Tu montes pas ?

Il agite les mains en signe de dénégation :

— Ouh là non... Six dix aime pas le bus. Ils peuvent le retrouver. Ouh là non !

Le chauffeur s'impatiente, il ferme la porte du bus avant qu'elle ait le temps de lui répondre. Alors, pendant qu'il démarre, elle colle son visage contre la vitre et articule, le plus distinctement possible, le mot « merci ».

13 – Roxanne

Elle a fait des allers-retours toute la nuit. Elle avait chaud et ça lui a permis de dormir un peu, par petits moments volés. Le garçon n'a pas menti, le conducteur, sans doute blasé, ne lui a rien demandé. Alors elle a arrêté de jouer la comédie de la fille qui va quelque part. Mais le stress l'a réveillée sans cesse, et à chaque arrêt, elle a sursauté, en se demandant qui allait monter. Sur un trajet qui lui a semblé interminable, elle a partagé le bus avec quelques fêtards un peu avinés qui devaient sortir de boîte. Il y avait deux filles et trois garçons à peine plus âgés qu'elle. Elle s'est tassée sur son siège, en priant pour qu'ils ne la remarquent pas... À un moment, un des garçons s'est tourné vers le fond du bus, et a regardé dans sa direction ; il a hésité, comme s'il allait lui dire quelque chose. Elle a baissé la tête, ses cheveux ont recouvert presque entièrement son visage et elle s'est recroquevillée encore un peu plus sur la banquette. La peur a dû la rendre enfin transparente, à moins que ce ne soit l'alcool... Le regard vitreux du garçon s'est perdu quelque part entre les rangées de sièges. Il a titubé un peu. Une des filles a pleurniché qu'elle allait vomir. Quand ils sont descendus enfin, son cœur battait tellement fort qu'elle n'a pas réussi à se calmer avant une heure.

Au petit matin, elle se retrouve à son point de départ, à la gare routière. Juste sur le quai d'en face, elle repère un groupe de contrôleurs et elle préfère s'éloigner prudemment. Alors qu'elle s'apprête à s'engouffrer à l'intérieur du bâtiment, elle tombe nez à nez avec le type penché bizarre.

— Bonjour, dit-il avec son grand sourire asymétrique.

À la lumière du jour, elle le regarde plus attentivement. Ce n'est pas qu'il soit laid. C'est qu'il y a plein de choses qui ne vont pas. Comme un dessin fait à la va-vite, qu'on a envie d'effacer et de recommencer, en s'appliquant mieux ; ou comme une statuette en glaise dont on ne pourrait s'empêcher de remodeler le sourire, de rectifier l'alignement du buste et de redresser.

— Salut. Tu es toujours là ? Tu as passé la nuit ici ?

— Ici, un peu. Ailleurs aussi. Pas un problème. Six dix se balade. Pas un problème.

— Mais comment ça se fait que je tombe encore sur toi, à l'arrêt du même bus. Tu me guettais ?

— Oui. Six dix attendait, répond-il avec une sincérité désarmante.

— Qu'est-ce que tu me veux ?

— Viens. Il faut suivre Six dix.

— Pourquoi je viendrais avec toi d'abord ? Je te connais pas.

Mais le garçon est déjà en route, il se retourne et fait simplement un petit geste de la main pour lui indiquer de le suivre.

Elle est seule, perdue, et à part errer, elle n'a aucun projet. Alors elle décide de faire confiance à cet étrange garçon incliné, et sans un mot, elle lui emboîte le pas.

Elle a l'impression qu'ils marchent ainsi pendant des heures, mais comme la fatigue lui brouille les idées, elle a sûrement dû perdre ses repères. Ils traversent la ville et empruntent une montée. Elle se fige. Son cœur fait des bonds dans sa poitrine. Le sanglier.

— On va où là ? Pas à Fourvière ?

Mais le garçon se contente de hausser les épaules :

— Il faut se dépêcher. Pour pas la rater. Elle sort après le petit déjeuner. Dépêcher.

— Qui ça ? Dis-moi où on va ?

Il reprend sa marche. « Il faut suivre Six dix », dit-il simplement. Un rapide coup d'œil derrière elle la rassure : la basilique de Fourvière se dresse, de l'autre côté de la Saône. Ce n'est donc pas la même colline. Ça doit être la Croix-Rousse. Elle se maudit de ne pas mieux connaître Lyon. Elle a tellement rêvé du moment où elle partirait à l'assaut de la ville, où elle découvrirait les quartiers typiques, où elle s'attablerait dans un restaurant pour jouer les touristes. Elle se ressaisit : d'une part, elle n'a jamais été au restaurant de sa vie et ça ne lui paraît pas près de changer, et d'autre part, c'est une très mauvaise idée de penser à manger.

Ils arrivent peu avant 10 heures devant un grand bâtiment gris. Ils s'assoient sur les marches. Ça la met d'emblée mal à l'aise. Elle se dit qu'ils doivent vraiment avoir l'air de deux paumés. Elle demande, d'un ton un peu plus brusque qu'elle ne l'aurait voulu :

— Et là, on fait quoi maintenant ?

— On attend. Elle va sortir. Elle sort le matin. Attends.

— C'est qui « elle » ? On fait quoi ici ?

— On attend. Six dix sait qu'elle va sortir. Le matin. Attends.

Exaspérée, elle se lève. Qu'est-ce qu'elle fout ici, sans argent, sans papiers, dans une ville qu'elle connaît si mal, assise sur les marches d'un escalier en compagnie d'un semi-débile tout bancal ? Elle le dit. Elle le crie même. Elle a honte. Ce n'est pas juste, le garçon ne mérite pas ça, mais elle n'arrive pas à enrayer sa colère. C'est à elle qu'elle en veut et c'est lui qui prend.

— Six dix n'est pas un semi-débile. Il a juste une façon de communiquer un peu particulière, mais c'est un gentil garçon, au cœur d'or.

La voix qui raisonne derrière elle est calme et étonnamment apaisante. Elle se retourne. En haut des marches, une toute petite femme rondelette, vêtue de manière extravagante, la dévisage avec curiosité.

— Je m’apprêtais à partir, mais j’ai l’impression qu’on ferait mieux de rentrer finalement. Viens, ma petite, suis-moi.

Roxanne monte les marches de l’escalier pour la rejoindre. Elle jette un coup d’œil derrière elle, mais une fois de plus le garçon bizarre reste à l’extérieur et lui fait un petit signe rassurant de la main.

Elle répond à son signe, lui dit : « À tout à l’heure » et puis elle s’engouffre dans l’immeuble.

À l’intérieur, il fait tellement chaud que Roxanne a l’impression de suffoquer. Elle se tient à l’entrée d’une sorte de grand réfectoire. Comme dans les hôtels, une table est disposée contre un mur, avec des assiettes, des tasses, du pain et des Thermos. La petite femme lui dit : « Attends-moi là, il faut que je demande si tu peux prendre le petit déjeuner » et elle s’éclipse, la laissant sur le pas de la porte. Elle revient quelques instants plus tard, un large sourire aux lèvres :

— C’est bon, Sandra dit que tu peux manger. Ensuite, il faudra passer la voir si tu veux qu’on t’aide. Mais chaque chose en son temps. Allez, viens. Au fait, comment tu t’appelles ? Tu prends du café ou du thé ? Tu veux de la confiture ? Y a du pain de mie et aussi des pains au lait. Ça cale bien pour la journée, les pains au lait. Si tu es fatiguée, je peux te passer un comprimé de vitamine C, tu es toute pâlotte, ça va te donner un coup de fouet.

Un peu étourdie par ce babillage incessant, elle s’assoit à la table que lui désigne la petite femme. Elle ne cherche même pas à lui cacher qu’elle meurt de faim parce que son instinct lui dicte que ça serait peine perdue.

— Je m’appelle Roxanne. Je veux bien du café, oui, merci. Et de la confiture, oui, aussi. Et du pain. Merci madame.

— C'est joli comme prénom Roxanne. Comme dans la chanson de Police. Moi c'est Vava. C'est le diminutif de Valérie, mais ça tu t'en serais doutée. Tu veux du lait aussi, dans ton café ? Tiens, il y a du pain de mie, tu peux te faire des tartines. Regarde, pour les confitures, tu as le choix, y a plein de petites barquettes. Fraise, abricot, framboise. Moi, ma préférée, c'est framboise. Chaque jour, j'en glisse quelques-unes dans mon sac. C'est très pratique pour la suite de la journée. Comme ça, on n'a jamais d'hypoglycémie. Le cerveau a besoin de sucre pour travailler, tu le savais ça ? Je l'ai lu sur un blog qui s'appelle « Les pouvoirs illimités de notre cerveau ». Je te montrerai. Normalement on ne doit pas emporter de nourriture à l'extérieur, mais ici, les dames sont très gentilles et elles ne disent rien. Tu es de quel signe ?

— Comment ça ? Signe de quoi ?

— Ton signe astrologique ! Moi je suis Scorpion, comme Madonna. Tu sais, la chanteuse. On est nées le même jour de la même année, figure-toi. Je l'adore cette femme.

— Ah... Moi je crois que je suis Vierge.

— C'est très bien ça, les Vierges. Ce sont des personnes persévérantes et travailleuses. Un peu réservées au premier abord, mais très fidèles. Mais il faut voir l'ascendant aussi. Tu connais ton ascendant ?

— Heu... non.

— Bon, il faudra vérifier ça. C'est important, l'ascendant, tu sais. Et puis aussi ton ange gardien. C'est lui qui t'aide à élever ta fréquence vibratoire. Tu connais la fréquence vibratoire ? Un taux vibratoire élevé, c'est signe de paix, de joie, de bonheur... Géraldine dit qu'il faut élever sa conscience afin d'augmenter la fréquence de sa vibration. Tu connais Géraldine ? Non ? Tu as un compte Instagram ? Non ? Je te montrerai. Mais dis-moi, tu es sans rien ? Tu n'as pas de sacs ? D'où tu viens ? C'est quoi ton histoire ?

Roxanne ne veut pas être impolie, elle aimerait prendre le temps de détailler son parcours, mais elle a trop faim. Une fois qu'elle a commencé à mordre dans le pain spongieux et à goûter à la confiture industrielle, elle n'arrive plus à s'arrêter. Alors, par bribes, tout en avalant ses tartines, elle raconte l'enfance, les foyers, les placements, le départ de l'institution, le jour de ses 18 ans. Il y a trois jours. Et puis la marche, le sentiment de liberté, l'optimisme, le croissant sur le banc, Fourvière, encore un banc, la nuit, le sanglier, la peur, la course éperdue au hasard, la gare, la rencontre avec ce drôle de garçon, les bus de nuit, la trouille au ventre, l'impossibilité de dormir vraiment... Lorsqu'elle a terminé, Vava hoche la tête et émet un petit sifflement.

— Tss... Si c'est pas malheureux tout ça ! À peine 18 ans. Enfin, t'as quand même atterri à un bon endroit. Six dix a bien fait de t'emmener ici. S'il le pouvait, ce garçon prendrait sous son aile tout ce que la ville compte de créatures perdues. C'est lui qui a trouvé Edmond, et maintenant c'est Nono qui s'en occupe. Des fois, il me ramène des chats, et là, c'est plus compliqué. Une fois il m'a même apporté un pigeon blessé, tu imagines ? Ça a fait toute une histoire, parce que Le Russe prétendait qu'on pouvait le manger. Il voulait le faire griller à la broche. Bref. Si t'as fini de déjeuner, on va voir Sandra.

— On est où ici ? C'est qui Sandra ?

— Ici, on est à « la Halte des femmes ». C'est une association qui s'occupe de... de femmes comme nous. En difficulté. On peut se laver, dormir, se reposer, manger, et même s'occuper des papiers ou des choses administratives. Ils sont très gentils. Le seul problème, c'est qu'ils sont toujours complets, mais on va voir si Sandra peut faire quelque chose. Si tu as fini de manger, viens...

Elle a l'impression qu'elle n'aura jamais fini de manger, mais elle n'ose rien dire et elle suit sa nouvelle amie dans un petit bureau sommairement

meublé. Une grande femme brune, aux cheveux courts et au regard bienveillant, les accueille en souriant :

— Bonjour, je suis Sandra, la responsable de l'association. Vava m'a parlé rapidement de vous. J'espère que vous avez pu vous restaurer. Pour le reste... nous allons voir ce que nous pouvons faire, si vous voulez bien me raconter votre histoire. Vava, si vous avez des choses à faire, vous pouvez nous laisser...

Vava croise les bras avec détermination et répond qu'elle préfère rester. Roxanne lui adresse un regard plein de soulagement.

Une nouvelle fois, elle raconte son parcours, sous l'œil attentif de Sandra qui prend quelques notes. Lorsque le récit est terminé, celle-ci contemple pensivement son cahier avant de prendre la parole.

— Bon, Roxanne, en premier, il va falloir s'occuper de vos papiers, parce que sans ça, on est coincé. Ensuite, on verra ce qu'on peut faire pour un logement d'urgence, d'abord ici, si possible, et ailleurs dans un second temps ; l'idée, c'est de vous aider à bâtir un projet professionnel... Vous avez 18 ans, vous êtes jeune, ne vous inquiétez pas. Un faux départ, ça arrive, mais ça peut s'arranger. Revenez demain après-midi, je vous présenterai Virginie, l'assistante sociale, elle va vous aider pour les papiers. Disons, 15 heures. Elle n'aura pas le temps de vous recevoir longtemps, ça sera entre deux rendez-vous, mais au moins, ça vous donnera des perspectives. Ça vous va ?... Roxanne ? Ça vous va ?

La jeune fille est un peu perdue. Elle commence à avoir mal au ventre, parce qu'elle a mangé trop vite. Elle est incapable de dire si « ça lui va » ou pas. Elle regarde Vava qui lui adresse un grand sourire, dévoilant deux dents de devant cassées. Alors elle hoche la tête : « Oui, oui, ça ira très bien. Merci. Demain. 15 heures ».

Au moment où elle va se lever, la main de Vava la retient à sa chaise et sa voix calme s'élève :

— Heu... et pour ce soir, Sandra, comment on fait ? La petite ne peut pas passer une autre nuit dehors avec ce qui lui est arrivé !

Sandra secoue la tête : « Je suis désolée, Vava, vous connaissez la procédure, pas moyen de faire autrement. Pour ce soir, il faut passer par le 115 ».

— Mais ça ne répond jamais ! Ou alors quand on arrive à les joindre, ils disent qu'il n'y a plus de place ! Vous le savez bien, s'agace Vava.

— Je sais que c'est difficile, reprend Sandra en secouant la tête. Croyez-moi, je le regrette. Les services sociaux font ce qu'ils peuvent, mais il y a tant à faire, tant de besoins... Je suis désolée, mais pour un premier accueil de nuit, nous sommes obligés de passer par le 115. C'est la règle pour toutes les femmes que nous accueillons la première fois. Ensuite, une fois que votre amie nous aura été adressée par le 115, nous serons à même de prendre le relais et de gérer son dossier pour tous les autres soirs. Pour l'instant, je ne peux rien vous dire de plus. J'espère que vous comprenez.

— Nous comprenons. Nous allons nous débrouiller, répond Vava en se levant pour partir.

En entendant ce « nous », Roxanne a l'impression que son cœur se gonfle de joie. Comme une plante toute rabougrie et flétrie qui reprend vie.

Comme une somnambule, elle emboîte le pas à Vava et, dans sa tête, sa phrase résonne.

« Nous » allons nous débrouiller.

« Nous » allons nous débrouiller.

Nous.

14 - Vava

Ça fait maintenant un mois que Malik a pris l'habitude de revenir. Entre deux livraisons, dans la journée, le soir après son travail. Il n'a même plus besoin de prétexte pour venir saluer Nono qui, selon son état, l'accueille avec une politesse un peu cérémonieuse ou avec effusion.

Quand il fait beau, ils s'installent à même le sol, un peu plus haut, sur les pelouses qui longent les berges, en face des péniches. De là, ils parlent de tout et de rien. Nono récite des poèmes, Malik se roule un joint pendant que le vieux clochard contemple d'un œil réprobateur les joggeurs.

Lorsque les autres les rejoignent, les chiens s'ébattent sur l'herbe. Six dix est aux anges. En fonction de son degré d'alcoolisation, Jony peut être très drôle ou insupportable. La plupart du temps, l'un précède l'autre. Géro parle peu. Il reste souvent les yeux dans le vague, et après quelques instants, il lâche un « Héé oui... » résigné en guise de conclusion. Malik a remarqué que, parfois, les « Héé oui... » de Géro arrivaient en plein milieu d'une conversation, sans aucune logique, comme si celui-ci était en discussion avec un interlocuteur invisible. Au début, ça l'a décontenancé, mais Vava lui a expliqué que selon l'expression de Jony, le géant au look d'indien « fuit du ciboulot » par moment. « Il n'est pas fou, a-t-elle précisé, c'est juste qu'il vit un peu dans sa bulle et qu'il a des absences. Dans un monde normal, il serait peut-être diagnostiqué et soigné, mais ici, son médecin, son infirmier et son psy, c'est Jony. Et dans une moindre mesure, son petit chien Tom, qui l'aide à garder les pieds sur terre. »

Vava est la seule à avoir un téléphone portable avec un accès à internet. Elle passe beaucoup de temps les yeux rivés sur son écran. Grâce à Instagram, elle est incollable sur la vie des *people*, surtout celle de Madonna. Elle passe des heures à faire défiler sur son écran les photos retouchées de la star.

— Vous vous rendez compte ? Dire qu'elle et moi on est nées la même année, le même jour. Elle est drôlement bien conservée quand même, soupire-t-elle.

— « Être bien conservée », c'est un objectif pour les légumes en boîte, gronde Nono. Il n'y a plus rien de vivant, plus rien d'authentique chez elle. Une créature fictive, de pixels et de filtres, une poupée sans âge et sans âme. Pouah ! Quelle tristesse !

— N'empêche que j'étais pas mal dans ma jeunesse. Je copiais son look dans *Recherche Susan désespérément*, les cheveux, le foulard, les bijoux, et ça m'allait drôlement bien. Tout le monde me le disait. Quand je pense que, si je vivais en Californie, entourée d'une armée de coachs et de maquilleurs, moi aussi je pourrais encore lui ressembler, poursuit-elle d'un ton rêveur.

— Fariboles, ma bonne Vava ! Tu es bien mieux que cette femme ! Toi, tu es vivante, gaie, drôle, gentille, et la bonté de ton âme se lit sur ton visage. Crois-moi, ma douce amie, tu es belle, bien plus belle qu'elle ne le sera jamais.

Pour peu que Malik opine du chef, que Jony confirme en riant que « ce genre de gonze tout en cuir et en plastique, ça sent trop le SUV de cadre moyen pour être vraiment bandant » et que Géro lâche un « Héé oui » judicieusement placé, Vava, toute rosissante, émet un petit gloussement, avant de changer de sujet.

Elle se passionne aussi pour le développement personnel. Elle est abonnée au compte d'une « Life coach », experte en psychologie positive et en

neurosciences, Géraldine Levasseur. Tous les jours, elle leur lit avec application les leçons de vie que la femme poste en commentaires de ses photos :

— Tiens, aujourd’hui elle est dans sa maison du Perche. Regardez, dit-elle à ses compagnons en leur exhibant son écran sur lequel apparaissent les photos retouchées d’une quadragénaire assez quelconque qui saute en l’air dans un champ de coquelicots ou enserme de ses bras un vieux chêne d’un air extatique. Elle dit qu’il faut se reconnecter à la nature. Il suffit de marcher pieds nus, de serrer un arbre pour recharger son énergie. Ça a l’air bien.

— Si elle veut, j’lui recharge, moi, ses batteries, ironise Jony. J’té jure que ta copine, si elle a envie de me serrer l’baobab, d’la connexion, va y en avoir.

— Sois pas vulgaire Jony, gronde Vava. Tu sais que je déteste ça. Géraldine explique que, quand tu commences à faire les choses à ta façon, à changer ton niveau de vibration et d’énergie, tu ressens la liberté, la joie et l’exaltation.

— Mais c’est bien c’que j’dis... J’peux lui changer, moi, son niveau d’exaltation, et quand elle veut, j’lui fais vibrer le bulot, poursuit le rocker, hilare.

— T’es vraiment idiot, Jony... Je t’aime bien, mais t’es trop grossier, tu mériterais des claques pour t’apprendre à bien parler, tiens... Où j’en étais moi ? Ah oui... Géraldine dit aussi qu’il faut profiter de la rentrée pour changer son *mindset*, trouver une bonne raison de se lever le matin avec enthousiasme, prendre soin de soi et libérer son potentiel. Tu sais quoi ? Moi, je pense que ça te ferait le plus grand bien, de suivre un peu ses conseils.

— Écoute Vava, moi, si ta Géraldine veut prendre soin de moi, j’té promets que j’lui trouverai une raison de se coucher le soir avec

enthousiasme. La culotte humide comme une éponge à vaisselle, qu'elle aura avec le Jony. En revanche, le matin, j'peux t'garantir qu'elle aura plus trop d'énergie, tellement que j'l'aurai épuisée de bonheur !

— Mon dieu ce que t'es lourd ! Tu peux donc jamais parler d'autre chose ? T'as quoi dans le crâne ? Tu me fatigues !

Ils continuent à se chamailler. Plus Vava se montre choquée, plus Jony a l'air de s'amuser, comme un gamin en manque d'attention qui voudrait à tout prix se faire remarquer. Alors, elle proteste, elle s'offusque, elle en rajoute et le gronde comme une mère aimante et sévère. Le vieux rocker n'a jamais l'air aussi heureux que dans ces moments-là, et un large sourire s'épanouit sur son visage, dévoilant le fantôme de l'enfant malicieux qu'il a été.

15 - Roxanne

Une fois sur le trottoir, Vava se plante devant Roxanne et la toise :

— Bon, ce qu'il faut d'abord, c'est te trouver des trucs. Des fringues, un sac, des affaires de rechange, quoi... Tu peux pas rester comme ça. On va aller au « Relais ». C'est un endroit où ils collectent des vêtements que les gens ont donnés. On trouvera bien quelque chose pour toi.

Roxanne la suit avec docilité. En chemin, les deux femmes parlent. Enfin, c'est surtout Vava qui parle. Elle questionne la jeune fille sur ses projets de vie, ses rêves. Mais tout ce que voudrait Roxanne pour l'instant, c'est ne pas se retrouver à la rue, se dégoter un petit boulot, une chambre... Vava a l'air déçue de cette réponse, elle dit que ce n'est pas assez, qu'il faut rêver grand, qu'il faut être une femme puissante et croire en ses capacités illimitées à briller et à incarner la lumière.

En guise de lumière, pour l'instant, les deux femmes voient surtout celle des néons blafards qui éclairent le « Relais ». Ce n'est pas vraiment un magasin, mais plutôt une sorte de hangar. Partout, il y a des portiques de vêtements, classés par thème et par taille. Vava fourre d'office un panier en plastique dans la main de sa nouvelle amie, et elles commencent à arpenter les rayons.

— Voyons, ma petite, il te faut un pantalon de rechange au moins, un pull, un ou deux T-shirts, un blouson, et bien entendu des sous-vêtements. Et puis un bonnet et une écharpe en prévision du froid.

— Mais... c'est gratuit ?

— Normalement, c'est vendu à un prix très bas. Tu vois, les pantalons sont à 5 euros, les T-shirts à 2 euros. Ça permet de s'habiller tout en gardant un peu l'impression d'acheter ses vêtements. Mais on va aller expliquer ta situation aux bénévoles de l'association, elles sont gentilles, tu vas voir, et elles me connaissent. Quand on est en grosse galère, elles ne refusent jamais rien.

Roxanne essaie d'avoir l'air détachée, mais elle se sent encore plus misérable que ce matin. Elle n'arrive pas à se défaire de l'impression que, sur chaque portique, chaque cintre, chaque vêtement, il y a écrit : « Misère ». Si Vava n'était pas à côté d'elle, elle s'enfuirait. Alors, elle secoue la tête : non, merci, elle n'a pas besoin qu'on lui renouvelle sa garde-robe. Elle a son jean, un T-shirt et un blouson, ça lui suffit. Merci encore, mais ça ira. Ne vous dérangez pas. Vava insiste et, pour lui faire plaisir, elle accepte finalement deux culottes, une paire de chaussettes, un T-shirt et un vieux sac en cuir vernis. Elle baisse la tête, elle a l'air si malheureuse que la vieille dame aux cheveux gris qui se tient derrière la caisse lui dit avec un gentil sourire :

— Ne vous inquiétez pas, mademoiselle, c'est difficile au début d'accepter de l'aide. Maintenant que vous nous connaissez et que vous savez où nous sommes, vous pourrez revenir quand vous voulez. Nous sommes ouverts du lundi au samedi, à partir de 14 heures. Vous reviendrez... quand vous serez prête.

Roxanne sait qu'elle a raison. Elle reviendra. Elle n'a pas le choix. Mais là, c'est trop tôt. Il faut qu'elle s'habitue à cette idée. Qu'elle rentre progressivement dans la misère, comme lorsqu'on va se baigner dans une eau froide. Pour l'instant, elle se mouille la nuque.

Une fois dehors, Vava soupire :

— Pffff, ton blouson est léger et t'as même pas de pull... Les matins et les soirées commencent à être frais, j'ai peur que tu t'enrhumes. Tu aurais dû accepter ce qu'on te proposait.

— Non, non, ne vous inquiétez pas, je suis pas frileuse.

— Tu sais ma petite, quand on est à la rue, il y a trois choses qu'il faut jamais refuser : la première, c'est quelque chose qui se mange, bien entendu. Ce qui est pris n'est plus à prendre. On est comme les chameaux, nous autres. Quand on a à bouffer, on bouffe ; on se fait des réserves au cas où... Moi tu vois, dans ma valise, j'ai au moins une trentaine de petites barquettes de confitures. J'ai de quoi tenir un siège. La seconde chose qu'il ne faut jamais refuser, c'est quelque chose de chaud. Des gants, un pull, des chaussettes, une couverture, n'importe quoi... Parce que, faut pas croire, on se fait tout piquer. Tout le temps. Les couvertures, c'est la guerre, tu t'endors, et si tu fais pas gaffe, hop ! on te la vole. Pareil pour les fringues. Une nuit je me suis même fait chourer mes chaussures. Je les avais sur moi pourtant, hein... Mais rien à faire, je me suis réveillée, j'ai senti qu'on me tirait les pieds et j'ai vu que j'avais déjà plus ma chaussure droite. En chaussettes que j'étais. J'ai eu beau gueuler, tu parles... ils m'ont piqué ma basket et ils se sont barrés.

— C'est qui « ils » ?

— Ben... c'est tous les autres.

— Et vous avez fait quoi alors ?

— Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ? J'ai fait comme Cendrillon, j'ai attendu qu'un prince vienne me rendre ma pantoufle de vair, mais personne s'est présenté, répond Vava avec bonne humeur. Voilà pourquoi je dis que quand on te propose quelque chose, il faut pas faire la fine bouche.

— Et la troisième chose ?

— De quoi ?

— Vous avez dit qu'il y avait trois choses qu'il ne faut jamais refuser.

— Ah, oui c'est vrai... Alors l'autre truc dont tu auras toujours besoin, c'est des amis. Des vrais. Quand t'es une femme SDF, t'as deux options : disparaître, te fondre dans le paysage, devenir invisible et te dissoudre petit à petit dans le gris de la ville. Et même là, tu es encore en danger. Ou alors avoir des amis. N'être jamais seule. Parce qu'on est entouré de prédateurs quand on est à la rue. Mais les chiens méchants s'attaquent aux solitaires, aux autres chiens errants, pas à une meute.

Roxanne baisse les yeux et se mord les lèvres.

— Je ne suis pas SDF. Et des amis, j'en ai pas.

— Mais si, répond simplement Vava. Allez viens.

16 – Nono

Nono étouffe un soupir en contemplant ses compagnons. C'est un jour gris, un peu à l'image du temps. Depuis ce matin, il traîne son spleen et son ennui. Tout l'agace : les plaisanteries graveleuses de Jony, les rires de Steve et Laurie, les aboiements des chiens, occupés à se disputer un vieux ballon dégonflé que Six dix leur lance sans relâche. Edmond a même tenté d'aboyer contre un joggeur, afin de distraire son maître, mais même cette louable tentative n'a arraché à celui-ci qu'un petit sourire et un signe de tête approbateur. Ensuite, Nono est retombé dans son apathie.

Un peu plus tôt, une dispute a éclaté entre lui et Le Russe à propos d'une histoire de canette de bière. Depuis, les deux hommes se tournent le dos, l'un debout, face au fleuve, ses gros bras tatoués obstinément croisés sur sa poitrine. Et l'autre, à moitié avachi par terre, adossé à un banc, la mine sombre. Pour ne pas voir ses amis, il a rabattu son grand chapeau sur son nez et il fait semblant de somnoler. Impossible pourtant d'échapper au bavardage de Jony, dont la bonne humeur est parfaitement corrélée au nombre de bouteilles vides à ses pieds.

— Allez, Nono, fais pas c'te tête ! Qu'est-ce que t'as à faire la tronche comme ça depuis deux jours ? On t'entend pas, et quand tu l'ouvres, c'est pour gueuler. Qui c'est qui t'a mis les abeilles comme ça ?

Le vieux clochard ne prend même pas la peine de répondre. L'autre n'abandonne pas. Il raconte des blagues. Aucune n'est vraiment drôle, mais

Jony fait partie de ces gens dont le rire est tellement communicatif que cela suffit généralement à dissiper les nuages. Alors, il continue, il fait l'andouille, il brode, il exagère, il mime, il se bidonne tout seul et sa banane tressaute au rythme de son hilarité, comme un joyeux pied de nez à la morosité ambiante.

Son petit manège finit même par arracher un sourire au Russe qui se rapproche du groupe dont il s'était éloigné. C'est qu'aujourd'hui Jony a des choses à leur raconter.

Depuis une semaine, il s'est entiché d'une jeune bénévoles du camion de distribution de nourriture. Il n'a jamais été aussi enthousiaste à l'idée de manger de la soupe et il s'arrange toujours pour être le premier dans la file d'attente.

— Mais t'es sûr que tu lui plais ? objecte Steve.

Le rocker joue les offusqués :

— Pourquoi donc que j'lui plairais pas ? Quand l'Jony y fait du gringue à une fille, c'est qu'y voit bien qu'y a moyen d'opérer un rapprochement. Ça s'sent ces machins-là.

— Mais concrètement ? Qu'est-ce qui te fait dire que t'as un ticket avec elle ? insiste le jeune punk, sceptique.

— Ben, elle fait que d'me parler de renverser le système, de briser des barrières, d'abolir les frontières, d'inverser les positions des dominés et des dominants, et tout ce bordel. C'est un signe non ? C'est plein de sous-entendus vachement excitants, non ? Surtout ces histoires de positions. Comme qui dirait des « messages subliminaux ».

Le Russe éclate de rire :

— Mais t'es quand même le seul mec au monde à voir des « sous-entendus excitants » dans un putain de blabla antifa ! Ta meuf, juste ce qui l'intéresse, c'est de t'enrôler dans son délire.

— Heu... j'suis pas idiot, rétorque Jony, vexé. Je vois bien que c'est une sorte de militante. Elle porte des pantalons indiens qu'on dirait qu'elle a chié dedans.

— Des sarouels ?

— Voilà... Mais sur elle, chais pas pourquoi, j'trouve ça sexy. Et pis elle s'épile pas sous les bras, ça s'voit parce qu'elle porte des débardeurs. Au lit, elle doit avoir un côté sauvage... En plus, elle m'a filé des tracts pour que j'm'instruise.

— Et ça a marché ? T'es convaincu ? s'amuse Steve.

— J'peux pas vous dire. Le soir, sous la tente, Sylvie elle a bouffé tous les papiers. Ma chienne, elle est plutôt conservatrice sur les questions d'politique...

— De toute façon, tout ça c'est rien que des conneries. Il est pas arrivé le jour où un parti se souciera vraiment de notre gueule, crois-moi. Jamais vu un programme politique avec une seule ligne sur les gens comme nous ! Ils ont raison hein... on vote pas, on les intéresse pas, on n'existe pas... Faut juste pas qu'on soit trop voyants, conclut le Russe en haussant les épaules.

— P'têt ben... Mais moi, j'demande qu'à être convaincu, si j'me fais enrôler par une belle meuf et qu'ça donne des débats torrides au lit, j'suis pour « le grand soir ». Qu'est-ce t'en penses, mon Nono ?

Mais Nono se mure dans le silence. Rien. Ça ne lui inspire rien. Ce monde ne l'intéresse pas. Sylvie peut bien mâchouiller toutes les révolutions sociales du monde, il s'en fout. Et si on continue à lui chercher des noises, il se pourrait bien que les persifleurs tâtent de sa canne afin de leur apprendre à respecter le besoin de calme d'un honnête homme. Pour bien manifester que cette discussion l'ennuie, il entreprend de se lever. Comme il a déjà beaucoup éclusé, ça lui prend un temps infini, mais il parvient à se redresser

et, sans un mot, en prenant appui sur sa canne, il s'éloigne, dans un silence digne, laissant derrière lui son léger fumet de pisse et d'alcool.

Assise sur le banc, Laurie, qui jusque-là est restée silencieuse, s'interroge, perplexe :

— C'est vrai qu'il est bizarre quand même Nono en ce moment. Qu'est-ce qu'il a à votre avis ?

Mais Jony est d'humeur badine, il n'a aucune envie de revenir à une discussion sérieuse et il continue à faire le pitre :

— Chais pas... J'lui trouve une p'tite mine. P'têt bien qu'il a ses règles... ou alors non... je sais... il doit être en cloque ! L'est maigre comme un clou mais il a un petit bide. À mon avis, il doit être *enceint* d'une bouteille de 1664 !

Steve et Le Russe ne se font pas prier pour rentrer dans son jeu :

— Mouais... Je dirais une Chimay plutôt.

— Et pas une petite. Une 75 centilitres.

Encouragé, le rocker s'allonge sur le banc et se met à mimer avec enthousiasme un accouchement :

— Voilà, c'est ça ! Allez-y, poussez, poussez, ma p'tite dame. J'vois le bouchon. Ooooooh ! Passez-moi le décapsuleur... Allez, on pousse encore... très bien, je vois le col de la bouteille ! Allez encore un effort... Ouuuuuuu ! Félicitations, c'est une jolie petite blonde belge, à 8 degrés ! Elle a vos yeux !

Il fait semblant de s'extraire d'entre les jambes une bouteille, qu'il décapsule d'un geste expert, avant de boire au goulot et de roter. Ils restent là, à se bidonner et à faire des suppositions sur l'état de Nono, jusqu'à ce que la voix de Géro s'élève :

— Héé oui... C'est les vacances. Les facs sont fermées.

Le visage de Jony s'éclaire et il se frappe le front du plat de la main, ce qui a pour effet de faire trembloter sa banane.

— Mais t'as raison mon grand ! Ah ben, si c'est son histoire de gonzesse, alors je comprends mieux et même, j'vais t'dire, ça m'rassure. Ça va passer. Moi par exemple, y a *queque* temps, avant l'altermondialiste en sarouel, j'me suis tapé une instit. J'ai eu comme qui dirait un p'tit béguin. J'en ai pas parlé parce que, vous m'connaissez, j'suis un gars romantique et pudique. Mais quand même... J'ai eu comme qui dirait un chagrin d'amour. Et puis... le prestige de l'éducation nationale, c'est *queque* chose !

— Arrête tes mythos, Jony, s'amuse Laurie. Tu te tapes personne, tout le monde le sait. Encore moins une instit ! Une migrante qui crèche sous la voûte de Perrache, à la rigueur... Et encore, misère pour misère, je sais pas si elle préfèrerait pas retourner dans son pays en guerre que d'se faire un vieux machin comme toi.

— Dis donc, la Ragondine, commence pas à m'briser les noix. Si j'te dis qu'j'ai eu une p'tite affaire de cœur avec une mignonne enseignante, tu peux m'croire. L'Jony, y ment pas. Une p'tite rouquine, avec des lunettes et des seins comme des pastèques. Du genre qui parle aux mômes avec une toute petite voix pointue... Et ben figurez-vous que, quand on lui ramone le barbu, elle couine avec la même voix aiguë ! La même, j'vous jure, même qu'à un moment j'me s'rais cru rev'nu sur les bancs de l'école et qu'j'ai failli aller me foutre au coin, les mains sur la tête. Ça m'a vrillé les tympanes et que... Oh... oh ben...

D'un coup, Jony s'est figé, et les yeux écarquillés, il fixe un point en haut des escaliers. Pour une fois, l'étonnement le rend presque muet :

— Oh ben... oh ben ! Ben ça alors !

17 - Roxanne

Le petit groupe suit des yeux la direction indiquée par Jony. En haut de la pente qui descend jusqu'aux quais, Vava leur fait des grands signes. Comme à chaque fois, elle progresse lentement, en traînant dans son sillage sa valise bleue et son sac Carrefour. Mais ce qui retient l'attention du petit groupe, c'est la silhouette qui la suit. Au fur et à mesure que les deux femmes se rapprochent, ils distinguent de mieux en mieux son accompagnatrice. C'est une jeune fille. Mince et toute en jambes, de longs cheveux bruns, un regard sombre et farouche, des lèvres pleines et bien dessinées, un menton et un nez suffisamment forts pour ne pas paraître lisse et donner à son visage de la personnalité. Lorsqu'elle arrive à la hauteur du groupe, Vava dit simplement :

— Salut tout Le monde. Ça c'est Roxanne. C'est mon amie. Alors, à partir de maintenant, ça sera la vôtre aussi. Bon, les enfants, va falloir me faire de la place pour que je m'assoie parce que mes jambes me portent plus. Je suis claquée. Allez bouge un peu, ma jolie, dit-elle en direction de Laurie. Et mets pas tes pieds sur le banc, tu sais que j'aime pas ça. Ça s'fait pas.

— Ça s'fait pas chez les gens, proteste Laurie. Nous on est dehors. On mange, on boit, on dort, on vit sur les bancs. Même qu'on y meurt parfois. Alors si on veut, on peut bien mettre nos pieds dessus.

— Non, ma petite, je te dis que ça s’fait pas. Ce n’est pas parce qu’on est pauvre ou à la rue qu’on doit perdre nos bonnes manières. Au contraire, s’entête Vava.

— À propos d’bonnes manières, si tu nous présentais un peu mieux ta copine ? C’est qui c’tte gamine ? intervient Jony qui contemple toujours Roxanne d’un air ébahi.

— Ouais... C’est vrai. C’est qui celle-là ? renchérit Laurie en dardant sur la jeune fille un regard plein de curiosité.

— Je m’appelle Roxanne, répond la principale intéressée, visiblement mal à l’aise.

— Ça on le savait déjà, Vava vient de le dire, poursuit la jeune punk, impitoyable.

— Dis-nous un peu d’où qu’tu sors ma jolie... Toute fraîche, toute pimpante comme ça.

— C’est sûr qu’on n’en voit pas beaucoup des comme toi, nous autres... enchaîne Jony. T’es à la rue ?

— Non, souffle la jeune fille... Pas vraiment. Enfin, si, un peu...

Pourquoi ça lui est si difficile ? Pourquoi a-t-elle tant de mal à reconnaître qu’elle est perdue, paumée, effrayée, qu’elle ne sait pas où aller et que, depuis ce matin, sa seule lueur d’espoir a été de suivre un type bizarre qui marche tordu et une sexagénaire dodue vêtue comme une petite fille ?

Le « type bizarre et tordu » en question arrive en courant, les chiens sur ses talons, un large sourire déformant son visage grossier.

— Salut, dit-il, ça y est. Tu es là. Six dix est content. Ça c’est mes amis, dit-il en désignant à la fois le petit groupe et les chiens qui gambadent le long des quais. On s’amuse. On a une balle. Tu peux courir aussi si tu veux.

Roxanne décline l'invitation avec un petit geste d'excuse. Elle voit les regards braqués sur elle et elle sent bien qu'ils attendent un peu plus d'explications. Qu'est-ce qu'il faut dire ? Comment faut-il se présenter quand on a 18 ans et 3 jours, qu'on sort de son foyer de la DDASS, qu'on a manqué de se faire violer sur un banc, qu'on n'a plus ni affaires, ni papiers, ni téléphone, ni argent et qu'on a l'impression d'être une bête curieuse ? La jeune fille ouvre la bouche, mais aucun son n'en sort. Vava vient à son secours.

— C'est Six dix qui me l'a amenée ce matin au sortir de la Halte. Elle est à la rue depuis quelques jours, elle s'est fait piquer toutes ses affaires. Je tente de voir avec les assistantes sociales de l'association pour qu'elle ait une place, mais en attendant, il faut lui trouver une solution pour la nuit. Elle est toute jeune, elle peut pas rester dehors comme ça.

— Et comment on fait nous ? demande Laurie, amère. On y est bien à la rue. Steve et moi aussi, on est jeunes, au cas où vous l'auriez oublié.

— Steve et toi, vous êtes deux, répond Vava avec sévérité. Et puis... vous... vous avez fait... heu... certains choix... heu... et pis... c'est pas pareil.

— Et pourquoi c'est pas pareil ? Parce qu'on est camés, c'est ça ? Parce qu'on a des chiens ? Parce que j'ai des tatouages et des piercings sur la gueule alors que ta copine ressemble à une poupée ? Tu crois quoi Vava ? Que j'ai choisi de me foutre tous les jours ma dose dans les veines à 16 ans ? Que Steve a choisi de se faire virer de chez lui ? Qu'on est contents de dormir dehors ? Qu'on aime ça, de se choper la gale, de galérer avec les poux de corps ? Que ça nous plaît de nous priver de bouffe pour que nos chiens ne meurent pas de faim ? De se laver avec une bouteille d'eau ? De faire la manche et de voir toutes les manières que les gens font pour ne pas croiser ton regard ? Et pour ceux qui te dévisagent, de lire dans leurs yeux le mépris ? De devoir dire merci à des bourgeois qui nous

balacent 20 centimes ? 20 putain de centimes, Vava... putain, merde...
tu parles d'un choix !

Vava se tortille sur son banc. Elle a perdu une bonne occasion de se taire. Elle sait que Laurie est à fleur de peau quand elle est en période de sevrage, elle s'en veut et cherche comment faire oublier la maladresse de sa phrase. De manière inattendue, c'est Geronimo qui prend la parole.

— Héé oui... Faut faire quoi alors ?

— Pour commencer, il est presque 18 heures, on va tous prendre nos portables et on va tenter de joindre le 115. La petite a pas de téléphone, on s'y met pour elle.

— On a qu'un seul mobile pour deux et on a une carte prépayée, nous... On n'est pas en appels illimités, rétorque Laurie, boudeuse. Et de toute façon, le 115, c'est que des connards. Ils séparent les femmes de leurs mecs et on peut pas aller en foyer avec les chiens.

— Il ne s'agit pas de toi, Laurie, répond Vava avec un agacement qu'elle a du mal à dissimuler. Et de toute façon, il ne s'agit pas de passer 50 appels, il s'agit de réussir à les joindre. Le premier pour qui ça décroche fait signe aux autres et on voit si on peut obtenir une place pour la petite. Allez, on y va, dans une heure ce sera mort, tout sera complet...

— Et moi je fais quoi ? demande Roxanne.

— Ben rien pour l'instant. On n'a pas de téléphone à te passer et puis, tu saurais pas quoi dire. Nous on a l'habitude, même si ça fait un bail qu'on a laissé tomber le 115. Si tu veux, va faire un tour avec Six dix, ça lui fera plaisir. Revenez dans une heure, les enfants.

La jeune fille hésite, mais le garçon lui prend la main.

— Viens, lui dit-il gentiment. Six dix va te montrer, c'est beau. Viens.

Ils marchent pendant longtemps, le long des quais du Rhône. La nuit est tombée et les maisons s'illuminent. En face, Six dix lui montre les

bâtiments de l'ancien Hôtel-Dieu, somptueusement rénové en centre commercial, puis les anciennes demeures des familles de soyeux transformées en hôtels de luxe, les appartements cossus de la bourgeoisie lyonnaise. Ils s'arrêtent un moment en face du pont Morand. Les néons de la banque cantonale de Genève se reflètent dans l'eau. C'est un autre monde qui s'étend sous leurs yeux.

Six dix dit fièrement « Beau, hein ? », comme si la ville lui appartenait. Il n'y a aucune amertume, aucune aigreur et même aucune envie chez lui. Il est spectateur de la beauté et cette contemplation semble suffire à son bonheur.

Un instant, Roxanne aussi s'abandonne au plaisir simple d'admirer les quais illuminés sous leur meilleur angle, comme on contemple une star de cinéma qui apparaîtrait soudain à quelques pas de nous.

Un instant, elle ne pense à rien d'autre qu'à profiter du spectacle.

Et puis, un petit courant d'air froid l'effleure et vient la ramener à la réalité.

18 - Roxanne

Quand ils reviennent de leur promenade, Vava a la mine sombre. Elle dit à Roxanne qu'ils ont laissé sonner leurs téléphones longtemps, chacun dans l'espoir d'entendre enfin le « bip » indiquant qu'un opérateur décroche. C'est le type avec les tatouages, celui qu'ils appellent Le Russe, qui a enfin réussi à avoir quelqu'un. Il a expliqué la situation de la jeune fille, mais on lui a répondu que toutes les places en foyer étaient déjà prises pour ce soir. Vava dit pour la reconforter qu'ils réessaieront tous, demain.

Demain...

Ce simple mot déclenche en Roxanne une vague d'angoisse, qu'elle fait de son mieux pour dissimuler. Mais si elle a un instant pensé pouvoir donner le change, elle doit se rendre à l'évidence lorsqu'elle entend le son de sa voix, réduit à un souffle :

— Ce n'est pas grave. Je vais me débrouiller. Merci beaucoup pour tout. Vous êtes très gentils.

— Et comment tu vas te débrouiller gamine ? demande le type au blouson de cuir. Sans un sou, et sans papiers, tu comptes aller où ?

— Elle peut aller dans un parking. Nous on l'a fait plein de fois avec Steve, coupe la punkette. Il faut bien chercher, mais des places, ça se trouve. Faut aller dans les escaliers qui mènent aux différents niveaux et souvent, entre deux étages, on peut se poser. Plus tu descends, plus t'es tranquille. Le seul souci, c'est la lumière, mais nous, avec Steve, on

démontait les ampoules. Bon, bien sûr, faut pas craindre la musique, parce que la nuit, ils la foutent fort. C'est fait exprès pour ça... Mais quand t'es fatigué, tu peux te reposer quand même. Celui de la Fosse aux ours est pas mal, ou encore celui de la Croix Rousse.

— Pas question, intervient Vava d'un ton tranchant. La petite ira pas pioncer dans un parking. Toute seule, c'est de la folie, et tu le sais très bien, Laurie.

La jeune femme hausse les épaules, et pour se donner une contenance, se met à gratter son chien entre les oreilles. Malgré son attitude hostile, Roxanne n'arrive pas à se départir de l'impression que cette drôle de fille, avec ses piercings et ses tatouages, joue un rôle. Elle lui rappelle certains enfants du foyer qui se donnaient tant de mal pour paraître « durs » ou « méchants ».

— Bon écoute, gamine, reprend le petit à la grosse voix, Géro et moi, on crèche à la Part-Dieu, on y a une tente dans un terrain vague. P'têt ben qu'jour ce s'ra le siège d'une boîte de machins électroniques ou d'une start-up de mes couilles, mais en attendant, c'est not' chez-nous. La « Jony-Géro Companie » ça sonne bien hein ? C'est pas le grand luxe, mais on s'est branchés sur une ligne électrique. Alors on a comme qui dirait un partenariat avec l'EDF. On n'a pas encore le chauffage central en revanche, mais on a un p'tit machin de chantier et il fait pas froid en ce moment. Alors, si ça te dérange pas de passer la nuit sous une tente, t'es la bienvenue. Tu s'ras pas la première qui s'trouvera comme dans un palace après avoir été à l'hôtel du Jony, parce que figure-toi que...

— Laisse tomber, Jony... le coupe Vava. La petite ira pas dormir sous une tente dégueulasse avec des chiens, un vieux lubrique et un grand nigaud.

— Elle peut venir avec nous, propose le jeune punk, ignorant le regard de reproche de sa compagne.

Il désigne un point avec son doigt, de l'autre côté du Rhône :

— Tu vois, nous, on est là-bas, avant le quartier des Confluences. C'est un peu loin, mais on est pénards avec les chiens. On s'est bricolé une sorte de cabane, avec du bois de récupération et des bâches, on dort serrés avec les chiens pour se tenir chaud. Y a pas beaucoup de place dessous et on a que deux sacs de couchage, mais si t'arrives à te trouver une couverture, on peut te dépanner pour une nuit. En revanche, il faut vraiment quelque chose pour t'envelopper, parce qu'on est pas loin de l'eau et c'est humide comme coin... Le prix de la tranquillité quoi.

Vava l'interrompt en se levant brutalement du banc. Elle fait quelques pas et puis elle s'arrête, elle se campe devant eux, les mains sur les hanches, dans une posture qui traduit la colère :

— Non, non, ça ne va pas. Y a rien qui va... Pourquoi on arrive pas à trouver une place dans un foutu abri ? Pourquoi quand on voit quelqu'un sur le point de se noyer et qu'on appelle à l'aide, on n'arrive pas à faire bouger les choses ? Qu'est-ce qui ne va pas dans ce foutu pays pour qu'une jeune fille se retrouve à la rue du jour au lendemain et qu'on ne puisse rien faire ? On est où là ? Au tiers-monde ? À Bogota ? À Haïti ? On nous bassine avec leur « start-up nation », les premiers de cordée, qu'il y a qu'à traverser la rue pour trouver un boulot et toutes ces foutaises... Et on n'est pas foutu de protéger des gamins de la rue. Mais qu'est-ce qu'on peut faire ? On regarde les gosses tomber, on reste les bras croisés en attendant qu'ils deviennent comme nous ? Qu'est-ce qu'on peut faire ?

Elle dit tout ça en se tordant les mains et Roxanne a tellement peu l'habitude qu'on s'inquiète pour elle qu'elle ressent le besoin de la rassurer :

— C'est pas grave, madame, je vais me débrouiller. Je... je vais marcher. J'ai pas envie de dormir de toute façon. Je crois que je vais veiller. J'aime bien la nuit... et regarder les étoiles ça me plaît.

— Ah que voilà une belle résolution ! rugit une voix qui les fait tous sursauter.

La jeune fille se retourne et découvre un vieux type avec un grand manteau et un chapeau, qui se tient très droit, une main sur la hanche et l'autre appuyée sur une canne, et qui la dévisage avec curiosité. En le regardant plus attentivement, il lui paraît assez laid, mais d'une laideur qui ne fait ni peur, ni rire, ni pitié. Une laideur qui s'en fout d'être laide. Il lui sourit. Encore un qui a de sacrés problèmes de dentition ; il enlève son chapeau en s'inclinant un peu, comme les mousquetaires dans les films. Ça n'a pas l'air d'être une bonne idée, parce que, en faisant ça, il vacille légèrement et il se rattrape in extremis avec sa canne. Quand il reprend la parole, elle trouve qu'il a une voix impressionnante. Forte et vibrante.

Peut-être que tous les gens qui vivent dans la rue se mettent à parler ainsi ? À force de ne pas être entourés de murs, peut-être ne s'entendent-ils plus ? Même Laurie a un timbre grave qui résonne et qui contraste avec son corps tout frêle. Le type tatoué s'exprime d'une manière puissante et saccadée, comme s'il était en colère ; le petit avec l'espèce de banane sur la tête a la voix rocailleuse des lendemains de fête, et cette espèce de vieux mousquetaire déclame son texte à la manière des acteurs de théâtre :

— Parbleu, une étoile qui veut regarder les étoiles ! Voilà qui est peu banal. Et d'où nous vient, Mademoiselle, que vous nous fassiez l'honneur d'illuminer notre ciel ? Êtes-vous de ces comètes brillantes qui trouent l'obscurité l'espace d'un instant ? Allez-vous vous écraser sur notre colline de la Croix Rousse dans un vacarme incendiaire ? Restera-t-il de votre passage sur terre un indicible cratère ?

Devant ce déluge de mots, Roxanne reste interdite. Celui qu'ils appellent Jony pouffe de rire :

— Ah ah, prends pas peur, gamine, quand l'Nono se met à faire des vers, c'est qu'il est déjà bien torché, mais l'est pas méchant !

— Je ne suis pas torché, je suis inspiré ! Ce n'est pas tous les jours qu'un tel astre nous tombe du ciel.

— Bon, Nono, *assis-toi* sur le banc, tu me donnes la nausée à te balancer comme ça, intervient Vava. Je vais te mettre au parfum.

En quelques phrases, elle explique une nouvelle fois l'histoire de sa protégée. Lorsqu'elle a terminé, le vieux type semble presque avoir desoûlé.

— Ne t'inquiète pas, ma bonne amie. Je vais veiller sur cette enfant comme si c'était la mienne. Elle va rester avec moi et nous allons prendre soin d'elle cette nuit. Nous regarderons les étoiles ensemble gentiment, sur ce banc, et je lui dirai des poèmes. Et si la belle en vient à s'endormir, Edmond et moi, nous veillerons jalousement sur son sommeil, comme des cerbères des temps modernes.

— J'veux pas d'bêtises, hein Nono. Je compte sur toi. Sur les autres aussi, mais disons que j'ai pas d'autre choix que de vous la confier. Tu le sais, toi, que je peux pas rester avec vous... Sinon, je le ferai, je le jure. Mais il est plus de 21 heures...

— Je sais, ma bonne âme, je sais... Pars, va tranquille. Demain, tu nous trouveras là, à cette même place. Et ta protégée sera aussi fraîche que la rosée du matin, je te le promets.

Là-dessus, il tente de se lever et d'esquisser encore une fois ce qui ressemble à une révérence avant de basculer dangereusement vers l'avant. Le type qui ressemble à un indien et le jeune punk le rattrapent juste à temps.

— Doucement, le mousquetaire, doucement... Quand t'es à plus de 2 grammes, c'est pas le moment de faire la danseuse, ironise Steve.

— Jeune paltoquet, même à 6 grammes, je te provoque en duel et je rabats ton caquet en même temps que cette grotesque crête qui orne ton crâne, rétorque le vieux, impavide.

Laurie vole au secours de son amoureux :

— Personne peut survivre avec 6 grammes d'alcool dans le sang. C'est le coma éthylique assuré... Le corps, il tient pas.

— Ton corps à toi, il tient bien avec tout ce qu'tu fourres dans les veines, intervient le Rocker.

Vava fait signe à Roxanne de les laisser se chamailler et l'entraîne un peu à l'écart. Elle lui prend les mains et lui parle avec douceur, comme on parle à une enfant :

— Écoute ma petite, moi, je peux pas rester. Je suis désolée, vraiment, je voudrais mais... je peux pas. C'est impossible. Il faut pas m'en vouloir. Je t'expliquerai. En attendant, fais pas attention à mes amis, ils sont un peu foutraques comme ça, mais je te jure que ce sont des gentils. Tu peux compter sur eux. Nono, sous ses grands airs, c'est la bonté même. Bon, là, c'est pas la bonne heure, il a déjà bien picolé et tu le vois pas sous son meilleur jour, mais s'il a dit qu'il va s'occuper de toi, il va s'occuper de toi. Moi, je reviens demain matin. Je sais bien que tu dois nous trouver un peu flippants et fêlés, et t'as pas tort. D'une manière ou d'une autre, si on se retrouve toujours ici, sur les quais, c'est qu'on est tous plus ou moins tombés à l'eau un jour et qu'on peut plus remonter... ou alors, on n'est pas loin de se noyer. Certains d'entre nous se débattent, d'autres se laissent flotter et j'en connais qu'ont coulé à pic... On sait tous comment c'est difficile de regagner la rive, et encore plus d'y rester. Mais je peux te promettre un truc, ma petite, c'est que toi, on va pas te laisser couler. Ce serait trop injuste. Tu vas pas couler, t'as compris ? On te tient. Fais-moi confiance. Fais-nous confiance. On te tient. Compris ? Il faut que je file, c'est déjà tard. Je te confie à eux. À demain, ma petite, à demain.

Elle lui presse les mains une fois de plus, elle semble hésiter, et puis, elle ouvre sa valise, en sort une dizaine de petites barquettes de confiture et une plaquette de médicament qu'elle lui tend :

— Tiens, c'est pour ton dessert. Les autres vont t'emmener à la distribution de soupe tout à l'heure, il y a un camion qui passe toutes les nuits. C'est une association, tu verras, ils sont gentils ; parfois ils donnent autre chose en plus, du pain, du fromage, des gâteaux. Ça, c'est de la vitamine C. Tu en prendras demain matin, c'est très bon pour... pour tout. Ça te donnera de l'énergie, ça protège de... bref, tu en prends demain matin.

Et puis, prise d'un élan soudain, elle serre la jeune fille contre son cœur. À demain, chuchote-t-elle encore, avant de reprendre sa valise et son sac et de partir avec précipitation.

Roxanne reste interdite. Elle a l'impression d'être une petite fille abandonnée sur un quai de gare. Un sentiment familier de solitude et de crainte lui étreint le cœur. Elle a envie de crier et aussi de pleurer, mais elle sait d'expérience que cela ne sert à rien. Ce n'est pas ce qu'il faut faire.

Alors, elle respire lentement. Elle passe sa main dans ses cheveux. Elle se redresse. Comme à chaque fois. Elle respire.

Elle esquisse un sourire timide et elle s'avance lentement vers le groupe.

19 – Malik

Malik s'étire comme un chat. Son corps mince et jeune n'a pas trop souffert de la nuit passée dehors. Il verra bien plus tard, quand il sera sur son vélo, s'il a des courbatures. Pour l'instant, il contemple la jeune fille endormie, recroquevillée en chien de fusil sur le banc. Ses longues mèches brunes cachent presque entièrement son visage, qu'elle a enfoui sous son bras. Il se dit qu'elle dort comme un petit animal. Il distingue tout de même la nuque, longue et délicate. Il pense à un cou d'oiseau. S'il n'avait pas autant peur de la réveiller, il aimerait effleurer du doigt cette peau qu'il imagine douce et tiède. Se rapprocher d'elle. Sentir son odeur, passer la main dans ses cheveux soyeux. Les écarter doucement. Poser ses lèvres sur sa tempe, là où la peau est d'une finesse inouïe et où palpite doucement la vie. Un oiseau.

Il est arrivé hier soir très tard, les livraisons n'en finissaient plus. Il voulait juste dire bonsoir, fumer un joint et repartir ; il a été stupéfait de découvrir cette fille au milieu de la bande.

— On a été à la distribution au camion, lui a expliqué Laurie. Ce soir, en plus de la soupe, y avait des gâteaux, regarde, comme ceux qu'on avait pour le goûter quand on était même ; t'en veux ?

Elle parlait très vite, tout en passant sans cesse sa langue sur ses lèvres, et Malik s'est dit qu'elle avait sans doute pris « quelque chose ». Il a refusé la nourriture. Comme chaque soir, tout le monde était plus ou moins ivre. Le Russe parlait fort et racontait une improbable histoire de castagne à un

contre dix, tandis que Nono déclamaient des vers en faisant tournoyer sa canne. Il avait manqué dix fois d'assommer Steve qui avait fini par s'éloigner pour fumer tranquillement, tout en surveillant d'un œil les chiens, qui couraient et jouaient autour de Six dix. Heureux comme un enfant, celui-ci poussait par moments des petits cris, semblables à ceux d'une mouette. Perdu dans son monde, les yeux mi-clos, les mains dansant une énigmatique chorégraphie, Géro semblait diriger un orchestre imaginaire. Au milieu de cet étrange ballet nocturne, la fille, assise en tailleur par terre, dont le regard allait de l'un à l'autre, mi amusé, mi effrayé, lui a fait l'effet d'une princesse tombée de son carrosse. Paralysé par la timidité, Malik n'a même pas osé lui parler. Il s'est donné des airs de petit dur, il a salué tout le monde, il s'est adossé au banc et s'est roulé un joint de manière ostentatoire. Quand il a eu inspiré quelques taffes, il a dit très fort : « Allez, je fais tourner ». Steve et Laurie se sont rapprochés comme aimantés par l'odeur. Géro aussi a fumé, mais la fille a décliné d'un signe de tête. Elle a refusé ! Mince. Malik s'est dit qu'il n'avait pas de bol. Il a cherché désespérément un prétexte pour lui adresser la parole. Qu'est-ce qu'on peut dire à une fille pareille ? : « Salut, je m'appelle Malik, ça m'embête beaucoup que tu ne fumes pas parce que 1/ mon shit, c'est de la bombe, 2/ je sais pas quoi dire pour engager la conversation, 3/ je n'ai jamais rien vu de plus beau que toi ».

Autant se taire et passer pour un débile. Ça tombe bien, c'est ce qu'il a fait.

Vers deux heures du matin, Le Russe a annoncé qu'il allait se coucher parce qu'il avait un camion à décharger le lendemain. Jony et Géro sont repartis en titubant pour rejoindre leur tente ; Steve a sifflé les chiens et, avec une infinie douceur, il a aidé Laurie à se relever. Ils sont partis, enlacés, retrouver leur campement de fortune, de l'autre côté du fleuve. Malik s'est retrouvé seul avec Nono, Six dix et la fille, qui ne parlait toujours pas. Et puis une heure plus tard, Six dix a décrété qu'il était temps de quitter les lieux. Il a dit « Six dix peut pas rester. Sinon, ils vont le trouver ». Avant de partir, il a demandé à Malik si celui-ci l'aimait toujours bien, et comme la

réponse a semblé le satisfaire, il s'est éloigné, de son pas tordu et dansant. Nono a expliqué qu'il était en mission, qu'il fallait veiller sur la jeune fille et qu'il ne dormirait pas. « Roxanne, quel prénom merveilleux », a-t-il dit avec emphase. Il a encore récité quelques vers de Lamartine, il s'est embrouillé, et même Malik qui n'y connaît rien en poésie l'a remarqué. Prévenant, Nono a proposé à la jeune fille de s'allonger sur le banc, ce qu'elle a accepté aussitôt. Il a voulu aller lui chercher une de ses couvertures, mais elle a refusé. Aussitôt posée, il faut croire qu'elle devait être fatiguée parce qu'elle s'est roulée en chien de fusil et s'est endormie. À l'autre bout du banc, Malik n'a plus osé bouger. Il a jeté un regard interrogateur à Nono :

— On fait quoi ?

— On veille, mon jeune ami. On veille.

— Heu... toute la nuit ?

— Faites comme vous le voulez, jeune homme, mais en ce qui me concerne, j'ai promis de protéger le sommeil de cette jeune étoile tombée du ciel et je compte bien m'acquitter de ma tâche comme un gentilhomme. Et vous mon jeune ami, en êtes-vous un ?

— De quoi ?

— Un gentilhomme parbleu ! Êtes-vous un gentilhomme ?

— Heu... chais pas, c'est quoi un gentil *yomme*.

Nono a soupiré. Trop d'alcool ce soir pour se lancer dans une leçon de français. Il s'est allongé sur le sol, en se drapant dans son grand pardessus. Il a bredouillé : « Pas dormir. Veiller. Gentilhomme » et puis il a grogné avant de s'emmitoufler un peu plus dans son manteau et de se retourner. Il a marmonné ensuite : « Bien sûr que vous l'êtes. Bien sûr ».

Et puis il s'est endormi.

Maintenant, le jour s'est levé et Malik se retrouve assis sur l'extrémité du banc, à contempler Roxanne. Edmond repose aux pieds de Nono, qui ronfle, à même le sol. Son chapeau est tombé et la bouteille de vin qui a égayé sa soirée a roulé sous le banc. Sans faire de bruit, Malik se lève ; il ne sait pas pourquoi, mais il se sent responsable de la première image que la fille gardera de cette journée quand elle se réveillera, et il n'a pas envie qu'elle ouvre les yeux sur une scène de bazar. Alors il ramasse la bouteille et les canettes abandonnées par les fêtards de la veille et jette le tout dans une poubelle. Il tente aussi de récupérer les mégots éparpillés dans l'herbe, mais il y renonce devant le nombre. Quand il a terminé, le plus délicatement possible, il repositionne le chapeau sur la tête du vieux clochard qui ronfle toujours profondément. C'est alors qu'il se rend compte que la fille est éveillée et qu'elle le regarde. Quand elle s'aperçoit qu'il l'a vue, elle se redresse. Un instant, ils restent là tous les deux, à se fixer, aussi gênés l'un que l'autre. C'est Malik qui se décide à rompre le silence :

— Salut.

— Salut.

— Je t'ai réveillée ? Je voulais pas faire de bruit, désolé.

— Non, non, je crois que c'est le froid qui m'a réveillée. Tu faisais quoi ?

— Ben, je rangeais juste un peu. J'aime pas quand on laisse du bordel. Et m'sieur Nono, il serait pas content que son chapeau traîne par terre quand il va se réveiller.

La fille ne répond pas. Elle rajuste son blouson et s'étire à son tour.

— Tu veux quelque chose ? Je peux aller chercher un café ou un thé en face... ou même acheter des croissants si tu veux.

— C'est gentil mais non merci.

— T'es sûre ? Ça m'dérange pas, j'peux...

— Non, merci.

Il sent qu'au deuxième « non merci », elle se tend de manière imperceptible. Le ton est poli mais froid. Il pense encore à un oiseau rare et exotique, de ceux qui se laissent contempler, qui vous regardent sans agressivité, mais restent prêts à s'envoler au moindre mouvement trop brusque. Il a l'impression que, si elle s'envole, là, tout de suite, le monde n'aura plus jamais aucun intérêt. Alors, il reste planté, comme un idiot, à la regarder bêtement en se demandant comment on fait pour charmer les oiseaux. Il est tiré de ses réflexions par Vava, qui leur fait de grands signes en haut des quais. Comme elle tire sa valise, elle ne peut pas emprunter les escaliers de pierre, alors elle s'apprête à faire son habituel détour pour passer par la descente en pente douce. Malik court à sa rencontre pour l'aider, parce qu'il aime beaucoup Vava et aussi pour montrer à Roxanne qu'il est un « gentil homme » comme l'a suggéré Nono. Lorsqu'ils arrivent en bas, Vava plante un baiser sonore sur les joues de sa protégée.

— Tu vas bien ma petite ? Bon, c'est parfait, je suis soulagée. Je suis partie très tôt du centre, je voulais être sûre que tu allais bien. Tu as pris ta vitamine C ? Pas grave, tu la prendras tout à l'heure. Si tu es prête, je t'emmène, on va prendre le petit déjeuner à la Halte des femmes, Sandra est d'accord. Tu pourras faire un brin de toilette là-bas. Et puis, ensuite, on ira au commissariat. Il faut que tu declares le vol de tes papiers. Tu te souviens que tu vois l'assistante sociale à 15 heures ?

Roxanne a l'air un peu étourdie par l'énergie et le babillage de Vava, mais elle est aussi soulagée de savoir comment remplir sa journée. Elle se lève et enjambe avec précaution le corps de Nono qui dort toujours profondément. Avant de partir, elle marque un temps d'hésitation et se tourne vers Malik, qui se dandine toujours d'un pied sur l'autre :

— Tu diras merci à tout le monde pour moi s'il te plaît ?... et heu... merci à toi aussi.

Répondre. Réfléchir à toute vitesse. Trouver une idée. N'importe quoi. Être vif. Convaincant. Malin. Brillant. Malik a le cœur qui bat à cent à l'heure. Il

se lance.

— Heu... Si tu veux, j’peux amener à manger ce soir.

Et comme il sent que la jeune fille se raidit, il rajoute, d’un ton qu’il espère désinvolte : « Heu... pas que pour toi, hein... en fait, je travaille dans... heu... la restauration, j’suis livreur, alors, j’peux ramener des trucs. Plein de trucs, pour tout le monde. Ça coûte rien, t’en fais pas. C’est des trucs qui... que... qui sont pas vendus, tu vois ? Ce que tu veux en fait... ce... ce serait cool... si t’es là... »

— Oh, mais quelle bonne idée, mon petit Malik ! C’est vraiment gentil à toi. Bien sûr que tu peux amener à manger ! intervient Vava, ravie. Pas trop tard, c’est possible ? Parce que je dois repartir moi après, tu sais...

— Heu... ok... j’serai là en début de soirée alors.

Un ultime effort. Quelque chose pour retenir son attention. Qu’elle le regarde.

— Heu... au fait, Roxanne, tu aimes quoi ? Je peux tout ramener, des pizzas, des burgers, des sandwiches, des frites... ce que tu veux. Tout.

Il esquisse un grand geste pour montrer qu’il met le monde à ses pieds si elle veut. Il a dû voir ça dans une série. Elle a une petite moue dubitative :

— Des tacos ?

Le visage de Malik s’éclaire. Oui, oui, des tacos. Très bien. Tout ce qu’elle veut. Tout.

Roxanne lui sourit en retour, avant de suivre Vava.

Malik la regarde s’éloigner, le cœur serré.

Son fragile petit oiseau rare, qu’il espère voir revenir ce soir, appâté par quelques miettes de tacos.

20 – Malik

La sauce dégouline le long de la barbe de Nono et ça le fait rire.

Laurie et Steve donnent la moitié de leur viande aux chiens. Le Russe enfourne son taco presque entièrement dans sa bouche. Jony prend son temps, savoure chaque bouchée les yeux fermés.

Malik est heureux. La nuit est douce. Cette soirée est un succès. Même Roxanne a l'air contente. Elle croque dans sa tortilla garnie avec un bel appétit et dit : « C'est bon ». Rien que pour voir ce sourire timide s'épanouir sur le visage de la jeune fille, il ne regrette pas ses 48 euros. À un moment de la soirée, Le Russe l'entraîne à l'écart :

— Dis donc, ça vient d'où toute cette bouffe, Malik ? T'as pas acheté tout ça quand même ?!

Malik ment, avec beaucoup d'aplomb.

— Non non, m'sieur, vous inquiétez pas, c'est des clients qu'ont annulé... c'est des commandes pas livrées que je récupère. Ça arrive tout le temps. On... on a le droit de faire ça.

Le Russe le regarde d'un air incrédule, puis il hausse les épaules et retourne s'asseoir sur la pelouse pour se rouler une cigarette.

La soirée est belle. Tout à l'heure, ils ont encore essayé de trouver une place en hébergement d'urgence pour Roxanne. Chacun a passé du temps au

téléphone. Jony a cru décrocher quelque chose, mais la place était dans un foyer mixte et Vava a mis son veto :

— Je préfère encore savoir la petite sur un banc avec vous plutôt que dans un de ces horribles endroits. Nous, ce dont on a besoin, c'est qu'ils nous l'envoient à la Halte des femmes. Après, tout ira mieux. C'est juste une question de jours. Courage, ma petite, on va y arriver.

Six dix répète : « On va y arriver, on va y arriver » en chantonnant, et ça fait rire tout le monde. Roxanne se sent moins tendue et moins perdue. La journée a été fructueuse, le rendez-vous avec l'assistante sociale s'est bien passé et elle est pleine d'espoir. Vava l'a aussi emmenée aux bains municipaux et la jeune fille a savouré le bonheur de rester longtemps sous l'eau chaude de la douche. Quand elle est ressortie, le bout de ses doigts était tout fripé et elle sentait bon le savon. Vava lui a tendu un échantillon de crème hydratante :

— Tiens ma fille, mets ça sur ton visage. C'est très important, tu sais, de prendre soin de sa peau quand on est une femme. Quand on est à la rue, c'est la première chose qui s'abîme. La peau se tanne, devient sèche, les mains calleuses. Le froid te file de la couperose en hiver, le soleil te brûle en été. Tes pieds se craquellent à force de marcher. Et tu sais ce qui est le pire ? Tu t'en fous. À un moment, tu t'habitues à plus sentir la douceur en toi. Tu effleures des bouts de toi qui autrefois étaient doux et lisses, et tu t'habitues à les sentir maintenant rêches et hostiles. Et puis, ensuite, tu les effleures même plus. Tu te regardes plus. Tu t'intéresses plus. La seule chose qui t'importe, c'est de survivre... Alors, mets de la crème ma jolie. Ne perds pas le fil, garde le contact avec la douceur...

Roxanne a terminé son taco. Elle frotte ses mains l'une contre l'autre. Elles sont toujours douces. Malik lui tend une canette de Fanta. Ils sont les seuls à ne pas boire d'alcool. Il est content. Il trouve que ça les rapproche. Il montre l'étiquette.

— Il est bien celui-là, mais moi je préfère le fruit exotique. Tu connais ?

Non. Elle ne connaît pas. Malik soupire intérieurement. Belle entrée en matière. Sur une échelle d'évaluation de un à dix de la banalité d'une conversation, il serait à dix. Il cherche un autre sujet.

— Et sinon, heu... ça va ? T'as besoin de quelque chose ?

— Non, ça va, je te remercie.

— Pas trop dur de dormir dehors ?

— Ça va. Je vais m'habituer. Et Vava dit que c'est provisoire. Et puis tout à l'heure, le type tatoué m'a apporté un duvet.

— Le Russe ?

— Oui, c'est ça, Le Russe. C'est un duvet pour aller à la montagne, il paraît. Tout léger mais super chaud, et puis une fois plié, ça prend pas de place. Nono a dit qu'il pouvait me le garder la journée, mais Le Russe a pas voulu, il a dit qu'il allait tout lui saloper en pissant dessus. Nono s'est fâché et a récité un passage où Stendhal parle de la calomnie. Tu connais *Le Rouge et le Noir* ? C'est pas mal.

— Heu... non.

— Tu aimes lire ?

— Non... pas trop. Enfin, j'ai jamais bien essayé.

— Moi au foyer, j'aimais ça. Les belles histoires, les mots qui sonnent bien... Enfin, bref, c'était drôle de voir Nono en colère. Il est monté sur son banc pour réciter son truc. Et puis après, il s'est énervé parce qu'une joggeuse avait ralenti pour le regarder, et il lui a crié dessus.

Ils rient tous les deux en évoquant Nono. Malik est heureux de la moindre seconde de complicité. Il n'a aucune idée de qui peut bien être ce Stendhal et *Le rouge et noir*, mais il suppose que ça doit être bien. Il regardera sur Netflix si ça existe en film ou en série. En attendant, il cherche comment apprivoiser cette drôle de fille. Son oiseau de paradis. Il se creuse la tête.

— Et heu... sinon... heu... j'espère que tu vas trouver une place rapidement.

— Vava dit qu'il faut pas se décourager et réessayer, tous les soirs.

— Je vais rester encore cette nuit si tu veux.

— C'est gentil, mais te sens pas obligé. J'ai pas peur, si Nono et Edmond dorment à côté de moi.

— Ah, super... Donc t'as pas besoin de moi pour cette nuit alors ?

Elle le regarde, un peu surprise :

— Tu fais comme tu veux. J'imagine que tu as un chez-toi et que t'es pas obligé de dormir dehors ?

— Oui... enfin... bof. J'habite avec ma mère et mon frère. C'est compliqué chez nous, c'est petit... J'ai pas de chambre, j'dors sur un canapé. Bref. Dormir sur un banc ici à côté de toi et de Nono, c'est pas pire que dormir chez moi.

Il n'a pas le temps de se demander si cette dernière phrase ne serait pas directement à classer dans son top 5 des pires phrases à sortir à une fille qu'on veut séduire, que déjà Roxanne s'éloigne. Le Russe lui a fait signe. Il a un cadeau pour elle : c'est un petit couteau de poche. Il dit : « C'est pour te défendre » et il lui montre comment l'ouvrir et le fermer d'un geste. Roxanne n'y arrive pas. Elle recommence. Elle s'applique. Elle rit.

Malik soupire. Son oiseau s'est encore envolé.

Il s'éloigne un peu et entreprend de se rouler un joint. Même debout, même dans la nuit, même d'une main, son cône est impeccable. Peut-être que sa mère a raison, peut-être qu'il n'est bon qu'à ça ? Il est tiré de ses sombres pensées par la grosse voix de Nono.

— Alors, mon jeune ami ? On s'éloigne pour se livrer à la contemplation du fleuve ? Oh oh, votre mine sombre que je devine m'indique plutôt que

vous semblez sujet au spleen ! Me trompé-je ?

— Chais pas c'est quoi le spleen, répond le jeune garçon en haussant les épaules.

— Je NE SAIS PAS CE QU'EST le spleen ! Faites un effort mon jeune ami, bon sang ! Vous n'arriverez jamais à rien dans la vie si vous n'êtes pas capable de maîtriser la négation !

Malik se retient de répondre que Nono, qui maîtrise parfaitement toutes les subtilités de la langue française, n'est pas arrivé non plus à grand-chose dans la vie. Il allume son joint, aspire une bouffée et rétorque, fataliste :

— J'arrive déjà à rien, de toute façon.

— Allons, allons, mon bon ami. Cessez ce ton geignard et racontez-moi ce qui vous tracasse. Asseyons-nous là, par terre, nous serons plus confortables, et contez-moi vos soucis. Je ne connais nul tourment de l'esprit qui ne soit chassé par un échange avec un ami vrai et sincère, et souffrez que je me flatte d'être cela pour vous.

Malik sait que si le vieux clochard tient à s'asseoir par terre, c'est qu'il arrive à peine à tenir debout, mais il s'abstient de toute remarque. Et peut-être que parler lui enlèvera cette boule dans le ventre qu'il a depuis deux jours. Le vieux se cale dans l'herbe, à moitié allongé sur les coudes, comme s'il était à la plage.

— Je suis tout ouïe mon jeune ami.

— Heu... oui à quoi ?

— Je vous écoute.

— ...

— Allez-y, hardi petit !

— Heu... petit quoi ?

— Parlez, je vous l'ordonne.

Malik lâche un gros soupir, qui vient du fond du cœur.

— C'est bien ça le problème. Chais pas quoi dire. Chais pas quoi *lui* dire. J'suis nul, dit-il en désignant d'un coup de menton discret Roxanne, qui, maintenant, semble beaucoup s'amuser avec Six dix et les chiens.

Nono a beau avoir éclusé un litre de rouge et une bonne dizaine de bières, il est encore vif d'esprit. Son œil s'allume :

— Oh, mais je vois de quoi il s'agit, mon jeune ami ! Bien sûr ! Votre cœur est touché, votre émoi est palpable et ce transport amoureux vous désarçonne !

— Hein ?

— Vous êtes amoureux en d'autres termes !

— Heu... non. Enfin, j'sais pas. J'ai jamais été amoureux.

— Sondez votre cœur. Par exemple, vous languissez-vous ?

— Hein ?

— ON DIT PLAÎT-IL ! rugit le clochard : PLAÎT-IL ! PAS HEIN, PAS QUOI ! OU ALORS PARDON À LA RIGUEUR !

Et puis, aussi soudainement qu'elle est venue, sa colère retombe et il reprend, d'un ton affable : « Dites-moi, avec vos mots, ce que vous ressentez ».

Malik se concentre. Il fronce les sourcils.

— J'ai mal au ventre. Depuis deux jours, j'ai mal au ventre. Ça me fait comme une boule. Mais c'est agréable aussi. Quand je la vois, je suis tellement content que j'ai envie de rire et aussi de pleurer. Mais je veux pas qu'elle me prenne pour un bouffon, alors je me retiens. À l'intérieur de moi, c'est le bordel, mais ça s'voit pas. Quand elle s'en va, j'ai l'impression que le monde s'arrête. Comme si quelqu'un avait appuyé sur un bouton. Bien sûr, je vois bien que c'est faux et qu'en vrai, la vie, elle

continue, mais c'est comme si y avait plus de son, plus de lumière, plus d'odeur.

— Fichtre, c'est bien ce que je disais, mon jeune ami, vous êtes amoureux. Et de la plus belle manière qui soit. Il faut être un peu malheureux, en amour, sinon, ça n'a pas de valeur. Il faut éprouver la douce morsure de la souffrance, la tendre violence de la passion pour être vivant.

— La tendre violence... Oxymore... souffle Malik avec un petit sourire.

Sous l'effet conjugué de l'alcool et de l'émotion, les yeux du vieux clochard se mouillent de larmes. Ainsi, ses leçons n'ont pas été vaines et le jeune homme a retenu cette figure de style ! Il en bredouille de bonheur :

— Ah, mon jeune ami... si vous saviez le plaisir... le bonheur que vous me faites... Je... je... demandez-moi ce que vous voulez. Allez-y, je suis votre obligé. Vous avez certainement un sujet sur lequel je peux vous être d'une quelconque utilité.

— ... Comment on fait pour parler bien ?

— Plaît-il ?

— Ben... Je voudrais pouvoir faire des belles phrases, tout l'temps, comme vous. Quand je lui parle, j'ai l'impression d'être le dernier des crétins. Elle fait la fille polie, mais je vois bien qu'elle s'emmerde et que ça l'intéresse pas ce que j'raconte. Vous pourriez m'apprendre ?

— Aaah, mon jeune ami... C'est que c'est tout un art, de pratiquer l'amour courtois, de maîtriser les charmes de la poésie, les délices du madrigal, la subtilité des compliments... tout un art.

— Voilà. J'y arriverai jamais. Je sais pas parler compliqué, faire des grandes phrases et tout ça. J'ai des trucs dans la tête, mais j'sais pas c'est quoi qu'il faut faire pour les dire comme il faut.

Cette fois-ci Nono ne relève pas la faute car il sent le jeune homme sincèrement malheureux.

— Vous vous trompez, mon jeune ami. Ces choses que vous avez à dire ne sont pas dans votre tête, mais dans votre cœur. Mais comme, sur le sujet des choses de l'amour, je suis, sans fausse modestie, un maître, je veux bien vous donner quelques conseils qui, je l'espère, vous seront utiles, en échange d'une petite bière que vous irez me chercher, car j'ai la gorge trop sèche pour parler d'amour.

Malik s'exécute, il ramène un Coca pour lui et une bière pour Nono.

Tout le reste de la soirée, il le passe à fumer des joints et à discuter des choses de l'amour, assis par terre avec un vieux clochard qui pue.

Aussi bizarre que ça puisse paraître, il n'est pas loin de penser que c'est l'une des meilleures soirées de sa vie.

21 – Roxanne

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Aujourd'hui, le temps est gris, maussade et nuageux. Ce matin, Vava est arrivée tôt, mais elle n'a pas réussi à dérider Roxanne qui se sent gagnée par le découragement. Même enveloppée dans le duvet du Russe, cette nuit, elle a eu froid sur son banc. L'été touche à sa fin, bientôt l'automne, et pour la première fois, elle envisage avec angoisse que le reste de sa vie se passe désormais dans la rue.

— Je te promets que ça n'arrivera pas, lui a dit Vava, en lui tenant la main. Pour nous autres, c'est trop tard. La rue, ça nous marque et ça nous bousille, mais toi, ma petite, t'es toute neuve, et pas question que ça se passe comme ça. Ce serait trop... ce serait dégueulasse.

— Mais pour vous, c'est pas trop tard ? Vous vous en êtes bien sortie ?

— D'abord, moi, je m'en suis pas sortie. J'ai une place à la Halte des femmes, mais c'est tout. J'ai pas de travail, pas d'appart, pas de famille, pas de projets. J'espère avoir un appartement, mais pour l'instant, j'attends. Je suis pas guérie. Tu sais, la rue, c'est comme une maladie. Tu portes les séquelles à vie, et t'es jamais à l'abri d'une rechute. Pourquoi qu'tu crois que je participe pas à vos petites soirées ? Que je pars toujours à la nuit tombée, même si ça me fend le cœur de te laisser ?

Roxanne hausse les épaules.

— Je ne sais pas. J'imagine que c'est pour ne pas perdre votre place au foyer ? Il y a un couvre-feu peut-être ?

— Oui, il y a un peu de ça, mais pas seulement. La vraie raison, c'est que je ne PEUX pas rester dehors le soir avec vous. Si je reste, je vais voir les autres picoler et ça va me donner envie de boire. Et si je bois, je retombe. C'est comme ça. Deux ans et demi d'abstinence, mais je serai jamais guérie, tu comprends ? Y a des choses, tu sais... Mieux vaut pas tomber dedans. C'est trop difficile après... Oui, trop difficile.

— C'est pour ça que tout le monde s'occupe de moi ? Parce qu'après c'est trop tard ? demande Roxanne.

Vava se passe la main dans ses cheveux gris et joue machinalement avec sa barrette à fleurs.

— Je sais pas trop... Je crois qu'on a tous eu l'impression, le jour où Six dix t'a ramenée, que t'étais une sorte d'extra-terrestre. Quelque chose tombé par erreur parmi nous... Quelque chose d'un peu précieux, dont il faut prendre soin. Il paraît qu'on salope tout, nous les clodos... Ben tu vois, toi, on va te rendre en bon état, ajoute-t-elle avec bonne humeur. Bon... le temps est pourri et ça m'étonnerait qu'on voie les autres avant la fin de journée. Tu sais ce qu'on va faire ? On va aller à la Part-Dieu et on va faire les parfumeries...

— Je suis pas à l'aise là-bas. J'y ai passé une après-midi la fois où... pour mon premier jour. J'ai pas aimé. J'avais tout le temps l'impression que les gens me regardaient et savaient que je n'étais pas une vraie cliente.

— Écoute, moi, je connais pas de meilleur antidépresseur. On essaie des parfums, on se met des crèmes sur les mains. Avec un peu de chance, on arrive même à se maquiller en douce. Bien entendu, faut pas y aller avec une attitude louche, sinon les vigiles nous repèrent et nous lâchent plus. Mais avec toi, qui es belle et fraîche comme le jour, ça devrait passer. Tu te mets dans la peau d'une jeune étudiante gâtée boudeuse, et moi je fais ta parente pauvre et un peu excentrique.

Roxanne rit. Elle dit qu'elle ne saura pas faire ça. Vava rit aussi et lui assure qu'elle va apprendre. Elles ont tout le chemin pour répéter. Les deux femmes s'éloignent et un mince rayon de soleil transperce les nuages.

En fin de journée, ils se retrouvent tous sur les quais, pas loin de la planque de Nono, comme à chaque fois. Roxanne pense avec amusement à un documentaire qu'elle avait vu au foyer, sur les grands fauves qui se rejoignent au plan d'eau à la tombée du jour. Elle se sent bien et en sécurité auprès d'eux. Nono la couve d'un regard bienveillant et l'appelle « sa jeune amie » ou bien « sa petite protégée ». Géro lui a apporté une paire de gants à peine usés. Le Russe s'inquiète de savoir si elle s'est entraînée à se servir du petit couteau. Même Laurie semble moins hostile que les premiers jours. Roxanne aime beaucoup jouer avec Six dix et les chiens ; ils ont ce point commun de n'être jamais fatigués et toujours de bonne humeur. Parfois, pris d'une soudaine et fugace inquiétude, le jeune garçon s'approche d'elle ou d'un autre membre de la bande et il demande : « Tu aimes bien Six dix ? » Une fois qu'il a reçu une réponse affirmative, il repart courir, content et rassuré.

Roxanne n'a pas besoin de poser sans cesse cette question. Elle sait, elle « sent » au fond d'elle que, pour la première fois de sa vie, des gens l'aiment et l'ont adoptée, sans réserve et sans condition.

Elle en est encore tout émerveillée.

22 – Malik

Malik arrive vers 18 heures. Normalement c'est l'heure où il est censé travailler le plus, mais depuis quelques jours, il se déconnecte de son application Uber Eats pour ne pas être sollicité et pour pouvoir retrouver ses amis. Comme hier, le caisson isotherme de son vélo est plein de nourriture. Cette fois, il a rapporté des burgers, des frites et des nuggets. Tout le monde se précipite. Il dit : « Servez-vous, sinon ça part à la benne », en faisant un petit geste désinvolte de la main. Il fait semblant de s'en foutre, mais au fond de lui, il a attendu ce moment toute la journée. Pour la première fois de sa vie, il se sent utile, il rend des gens heureux, il voit leurs mines réjouies, leur avidité joyeuse, et ça le remplit de joie. Et puis ça lui permet de voir le sourire de Roxanne, qui choisit un paquet de frites et un double cheese. Pour elle aussi, la journée a été longue, elle n'a rien mangé depuis ce matin. Pendant un moment, plus personne ne parle et on n'entend que le bruit de mastication et le froissement des papiers d'emballage. Seule Vava se contente de picorer une frite par-ci par-là, parce qu'elle dînera plus tard, à la Halte, et qu'elle laisse sa part aux autres.

Ce soir encore, Le Russe prend Malik à part et darde sur lui son regard-scanner :

— Dis donc, Malik... Tu vas pas me dire que tout ça c'est des livraisons qui ont été annulées ? Dis-moi la vérité ? Tu achètes tout ça ? À quoi tu joues ?

Malik baisse les yeux, mal à l'aise.

— Et alors ? Ça f'rait quoi si ce s'rait vrai ? C'est mon problème.

— Mais où tu trouves l'argent mon gars ? T'es censé bosser à cette heure-ci au lieu de traîner avec nous !

— Vous faites pas de souci, m'sieur, j'me débrouille, répond crânement le jeune homme. S'il vous plaît, dites rien aux autres.

— Ça veut dire quoi tu t'débrouilles, Malik ? Y a quelque temps, on te retrouvait la tronche défoncée parce que tu t'étais embrouillé avec tes potes dealers. Alors me dis pas que tu t'débrouilles.

— Ça va, Msieur, vous inquiétez pas, je gère... J'peux y aller maintenant ? implore-t-il avec un air de petit garçon pris en faute.

Cette discussion l'ennuie. Il s'approche de Roxanne et de Six dix qui s'amuse à lancer un morceau de bois à Siouxie. La petite chienne fait à chaque fois des sauts de plus en plus hauts pour le rattraper. Plus vieux et plus calmes, Joe et Sid se contentent de ramasser le bâton quand il tombe à terre. Six dix bat des mains comme un enfant à chaque cabriole.

— Je peux te parler, Roxanne ? demande-t-il en faisant signe à la jeune fille de le rejoindre.

Ils font quelques pas un peu à l'écart. Malik sort de sa poche un téléphone qu'il lui tend avec un sourire :

— Voilà, c'est pour toi. Tu m'as dit que t'en avais pas, alors, j'te passe celui-ci. Tu peux l'utiliser, il est chargé et y a une carte prépayée à l'intérieur. Après, quand t'auras des sous, tu pourras prendre un forfait.

— Mais... il vient d'où ce téléphone ? Il a l'air presque neuf, il est à toi ?

Malik essaie de prendre l'air le plus dégagé possible dans une imitation qu'il espère assez convaincante d'un jeune cadre sup du quartier des affaires qui jonglerait avec plusieurs portables.

— Oh, tu sais, des téléphones, moi j'en ai des tas... pour mon boulot. Je m'en sers pas de celui-là de toute façon, alors autant qu'il soit utile.

Roxanne hésite. Ça lui paraît trop beau.

— T'es sûr ? souffle-t-elle.

Malik lui met le portable dans la main et lui dit :

— Attends, je t'appelle, comme ça tu auras mon numéro. Il s'éloigne et la sonnerie retentit.

— Allo ? Bonjour, est-ce que je pourrais parler à mademoiselle Roxanne s'il vous plaît ?

— Elle est en réunion, je vais voir si je peux la déranger. Qui la demande ? minauda la jeune fille avec une petite grimace comique.

— Dites-lui que c'est important. Dites-lui que c'est... son ami Malik.

— Dans ce cas, je pense qu'elle va vous rappeler au plus vite alors, monsieur.

— Merci mademoiselle.

Ils s'amuse encore quelques instants, puis Roxanne redevient sérieuse. Ses yeux brillent dans le noir.

— Merci beaucoup. C'est vraiment cool de m'aider.

— C'est rien. Des téléphones, j'en ai d'autres, j'men fous.

Il n'a pas le temps de s'interroger sur la pertinence de cette dernière affirmation que la jeune fille lui plante un baiser sur la joue avant de repartir jouer avec les chiens. Il soupire. Certains oiseaux sont décidément bien difficiles à charmer. Dans son dos, il entend le bruit mat de la canne de Nono qui martèle le sol.

— Alors, mon jeune ami, comment vont nos affaires ? demande-t-il d'un air affable.

Malik ne répond pas tout de suite, mais son soupir en dit long : « nos » affaires ne vont pas très bien. « Nos » affaires n'avancent pas vraiment. À ce rythme, il aura des cheveux blancs que la jeune fille en sera toujours à le considérer avec une gentille indifférence. Sans compter que, financièrement, le bilan de ces derniers jours est catastrophique : Malik dépense bien plus qu'il ne gagne. Le découragement le guette.

— Je l'intéresse pas. Elle me voit comme un pote. Un mec gentil. Ni plus ni moins. Je sais pas quoi lui raconter en plus. J'suis naze.

— Mais non, voyons, reprend le vieux clochard avec bonne humeur. Votre idée de téléphone portable est excellente. Vous allez pouvoir utiliser une des plus vieilles et des plus efficaces armes qui soit au service de l'amour !

— C'est quoi ? La 5 G ? persifle le garçon, amer.

— Ne soyez pas cynique, mon jeune ami, cela ne vous ressemble pas. Je vous parle de la lettre d'amour.

— Ça s'était fait au siècle dernier, les lettres d'amour, m'sieur Nono. C'est dans les films, ça. Aujourd'hui, on s'fait des vidéos, des snaps, des trucs comme ça...

— Que me contez-vous là mon garçon ? De tout temps l'amour se chante, se récite, mais avant tout, il s'écrit ! Nous allons lui envoyer des missives enflammées et je vous garantis que ça va toucher son cœur.

— Des missiles !?

— Plaît-il ?

— Vous avez dit qu'on allait lui envoyer des « missiles de flammes » chais pas quoi... ça veut dire quoi ?

— Eh bien, on va lui dire que vous pensez sans cesse à elle pardi ! Comme dans Cyrano :

*« Vous voyez la noirceur d'un long manteau qui traîne,
J'aperçois la blancheur d'une robe d'été,
Moi je ne suis qu'une ombre, et vous qu'une clarté ! »*

— Je peux pas lui dire ça. Elle va capter direct que c'est pas de moi.

— Tournons-le différemment. La poésie, ça peut s'aménager, si c'est pour une bonne cause. Je suis certain qu'en réfléchissant, nous pouvons lui composer quelque chose qui la touchera.

— Et si elle me prend pour un gros bouffon ?

Ils restent là, à discuter de la meilleure façon d'exprimer l'émoi. Quand tout le monde est parti, Roxanne s'enveloppe dans son sac de couchage et s'allonge sur le banc. Nono et le chien se posent juste à côté, dans l'herbe. Nono n'a pas sommeil, il reste à contempler les lumières de la nuit qui se reflètent dans le Rhône. Il dit : « Dormez, ma jeune amie, dormez, le vieux Nono et son fidèle compagnon veillent ».

Juste avant de fermer les yeux, Roxanne voit l'écran de son portable s'allumer. Elle lit le message :

*Tout à l'heure, c'était une belle soirée d'été,
Moi je n'étais qu'une ombre, et toi une clarté*

Elle sourit et elle s'endort.

23 - Roxanne

Le temps ne s'arrange pas, il pleut des cordes. Vava et Roxanne ont passé toute la journée à La Part-Dieu et dans le métro, à discuter. Pour échapper à la pluie, le soir venu, c'est sous le pont où Nono a installé ses quartiers que tout le monde se retrouve. Lui, il a l'air tout heureux, il adore ce temps parce qu'il dit que les joggeurs et les badauds restent chez eux. Il passe de l'un à l'autre et se pavane comme dans une réception mondaine.

— Venez, venez mes amis. Installez-vous là. On est très bien, vous allez voir. Si certains sont fatigués, je descends le matelas et on s'installe dessus. Regardez, ça nous fait comme une sorte de canapé. Et si je pose ce carton, là, comme ça, regardez, ça nous fait une petite table basse.

Sans se consulter, tout le monde trouve un prétexte pour éviter le matelas. Dans un coin, Jony murmure à Vava :

— Toi, au moins, t'as de la chance, Cendrillon... Tu te barres avant. Moi, tu vois, c'qui m'troue l'cul, c'est que, si ça s'trouve, dans deux ou trois heures, je serai tellement bourré que je me rendrai même pas compte que je s'rai vautré sur ce réservoir à pisse. Et j'peux pas compter sur l'autre grand con d'indien géant de mes couilles pour me ramener, vu qu'il picole encore plus que moi.

— Vous n'êtes pas obligés de vous mettre la tête à l'envers tous les soirs... Regarde, aujourd'hui, sur son compte Insta, Géraldine a posté ça :

« Là où il y a une volonté, il y a un chemin ». Ça te parle pas ? a répondu Vava.

Jony secoue la tête et crache par terre :

— T'as vu c'temps, ma Vava ? Il pleut des cordes, il commence à faire froid et on est à la rue. Comment on fait pour pas picoler ? Moi, si ta copine elle vient me voir sous ma tente, j'te garantis qu'on s'réchauffe toute la nuit. Mais en attendant qu'elle trouve le chemin de mon nid d'amour, j'ai pas d'autres moyens de nous faire oublier la merde et de s'réchauffer.

Pour toute réponse, Vava esquisse un petit sourire désolé et lui tapote le dos.

Roxanne s'est un peu éloignée du groupe. Adossée à un pilier, inlassablement, elle appelle le 115. Elle a déjà dû essayer cinquante fois. Chaque soir, c'est la même réponse : « Désolé, nous n'avons plus de place nulle part pour ce soir », mais tout à l'heure, elle a tellement insisté, qu'une opératrice a fini par accepter de noter son numéro.

Elle relève la tête : Jony et Géro se tiennent en face d'elle.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que la pluie ne leur réussit pas. L'eau a plaqué les longues mèches grises de Géro sur son crâne, qui apparaît bien plus dégarni que d'habitude, et sa queue de cheval est en piteux état. De grosses gouttes dégoulinent le long de son cou maigre et les franges de sa veste d'indien pendouillent lamentablement. Quant à Jony, trempé, il se dandine d'un pied sur l'autre. Lui, habituellement si sûr de lui, semble mal à l'aise.

— Heu... Ça va gamine ?

— Oui, merci, ça va.

— J'me disais... heu... on s'disait avec l'Géro que... heu... il pleut vachement ce soir, et nos chiens... heu... ils ont peur de l'orage.

La jeune fille regarde Sylvie et Tom, qui frétilent de la queue et semblent heureux de retrouver leurs copains.

— Ils ont pas l'air très stressés là.

— Oui, là, ça va, parce que y a du monde et qu'on est tous là. Mais après, y z'ont des sortes de terreurs nocturnes. Surtout Sylvie. Elle fait des crises d'angoisse.

— Je vois.

— Et heu... tu vois, gamine, demain matin, l'Géro et moi, on doit s'lever très tôt. Autant dire qu'on va quasi pas dormir. Y f'ra encore nuit, tu vois, quand on va partir... parce qu'on a...heu... un boulot qu'on doit faire avec Le Russe. Sur les marchés. Et on peut pas emmener les chiens. Alors on s'est dit que, comme t'as l'air de bien t'entendre avec eux et qu'ils t'apprécient aussi, c'qu'on pourrait faire, si t'es d'accord, c'est que cette nuit, l'Géro et moi, on te laisse notre tente. Mais attention, hein, on t'la laisse pour toi seule. Gentlemen qu'on est. Comme ça tu gardes les chiens, y z'ont pas la trouille et nous, on est rassurés... et pis, ben... tu s'ras au sec.

— Et vous, vous allez dormir où ?

— Nous, on va pioncer dans l'camion du Russe. Il est d'accord. Comme ça on s'ra tout prêts pour partir.

Elle secoue la tête.

— Je peux pas accepter. Je vais pas vous mettre dehors de votre tente parce qu'il pleut.

— Dis, t'as cru qu'on est l'Abbé Pierre et Mère Theresa ou quoi gamine ? Y a d'jà assez de Nono qui se prend pour Stéphane Bern ce soir et qu'on dirait qui nous fait visiter Versailles... Non, qu'les choses soient bien claires, on te fait pas la charité, on te demande un service. On a besoin de quelqu'un pour garder les chiens au sec cette nuit, rapport à c'que Sylvie

elle est émotive quand y flotte. C'est comme qui dirait un boulot quoi... ou un stage plutôt. Et y a le logement de fonction qui va avec, tu vois... juste pour ce soir hein... tu nous rends service.

Roxanne ne trouve rien à répondre. Elle n'est pas dupe, elle sait bien que cette histoire de marché ne tient pas debout. Elle a déjà entendu Jony dire qu'il était prêt à « se bouffer une couille » plutôt que de « rentrer à nouveau dans le système ». Quant à Géro, même s'il le voulait, il serait bien incapable de vendre quoi que ce soit ou même de décharger des camions. Elle regarde ces deux types tout gênés et dégoulinants, leurs visages prématurément vieillis, leur teint rougeaud, leurs dents abimées et leurs vêtements douteux. Elle n'a jamais vu de personnes aussi délicates et élégantes que ces deux-là.

Malik arrive, le caisson de son vélo plein de kebabs enveloppés dans du papier d'aluminium. Il se pavane, il fait le fier, il dit : « À taaable ! » Nono se réjouit : « Que la fête commence ! » lance-t-il du ton d'un aristocrate qui ouvrirait une soirée. Tout le monde se précipite.

Après la distribution, le jeune homme se dirige vers elle. Ce matin, il lui a envoyé un autre sms :

— *Es-tu brune ou blonde ?*

Sont-ils noirs ou bleus,

Tes yeux ?

Je n'en sais rien, mais j'aime leur clarté profonde,

Et j'adore le désordre de tes cheveux.

Elle a trouvé ça très joli, mais elle éprouve encore un peu de méfiance vis-à-vis du jeune homme. Les garçons comme lui, elle a l'impression de les connaître par cœur, ce sont eux qui harcèlent les filles dans la rue, qui parlent mal, et qui font les malins avec leurs potes. Même uniforme, même look et même façon de parler. Et même s'il n'est pas tout à fait comme ça, elle voit bien qu'il passe son temps à fumer des joints et elle sait qu'il se

bagarre souvent. Alors, elle reste polie et aimable mais elle garde ses distances.

Il s'approche et lui tend un kebab. Il faut admettre que c'est vraiment très gentil de sa part de leur mettre de côté les invendus de son boulot. Il lui sourit tout en baissant la tête. Encore une chose qui agace Roxanne : quand on sourit, on regarde les gens dans les yeux. Tout en fixant ses baskets, il dit :

— Heu... Sinon... heu... ça t'dirait qu'on aille se balader un soir ?

— Où ça ?

— Ben, chais pas. N'importe où. Où tu voudras, en fait.

— Bof... tu sais, en ce moment, je marche presque tout le temps avec Vava. Elle dit que c'est pas bon de faire du surplace et qu'on se laisse glisser trop facilement quand on traîne toute la journée au même endroit. Alors le soir, quand on vient ici, je suis un peu crevée.

— Ah... ok.

Il a l'air si malheureux qu'elle a des remords. Alors, elle tente de se rattraper :

— Mais bon, si tu as des coins sympas à me faire découvrir... Moi je connais pas bien la ville ; en foyer, on n'avait pas de sorties et en famille d'accueil, j'ai toujours été placée en banlieue, alors pourquoi pas ?

— Ah... heu... ouais.

— Toi par exemple, c'est quoi ton endroit préféré ?

Il la regarde, et puis ses yeux se perdent sous le pont jonché de détritrus, sur les quais détremvés qui luisent sous la pluie avant de revenir se poser sur elle.

— Ici. C'est ici, mon endroit préféré.

Ils sont interrompus par une bagarre de chiens. Joe et Sylvie sont en pleine confrontation. Le ton monte entre Steve et Jony qui défendent chacun leur animal. Le Russe prend parti pour le jeune punk, tandis que Géro soutient de manière inconditionnelle son ami. Nono, qui a l'air de s'amuser beaucoup, propose un « vrai duel », à l'ancienne, et Vava se fâche parce que tous ces cris stressent Six dix.

C'est souvent ainsi sur les quais... La précarité et la vie à la dure exacerbent les tensions, les esprits s'échauffent vite à cause de l'alcool ; simplement, ce soir, sous le pont, à cause de la pluie, les cris et les aboiements résonnent encore plus que d'habitude.

Soudain, l'écran de son téléphone s'allume, et la jeune fille baisse les yeux : elle est attendue ce soir à la Halte des Femmes, où une place lui est réservée. Le message dit aussi « après ce premier contact, vous aurez la possibilité de voir directement avec le centre pour prolonger votre hébergement ».

Elle s'adosse au mur. Ses jambes tremblent.

Et pour la première fois depuis dix jours, elle laisse couler ses larmes.

24 – Roxanne

Voilà maintenant un mois que Roxanne dort à la Halte des femmes. Petit à petit, elle reprend pied. Il est encore trop tôt pour se considérer sortie d'affaire, mais le fait de dormir au chaud et en sécurité tous les soirs lui fait envisager l'avenir plus sereinement. Une fois par semaine, elle a rendez-vous avec une assistante sociale, qui l'aide pour les papiers et pour élaborer un projet. Dans quelques semaines, si tout va bien, elle touchera le RSA. Elle a préparé un dossier pour faire une formation d'aide-soignante. L'idée de s'occuper des autres lui plaît.

En attendant, elle ne se résout pas à aller aux Restaurants du Cœur pour manger, comme le font parfois Jony et Géro en fin de mois, ni à faire la manche comme Laurie et Steve. Elle a aussi observé sans conviction Nono écumer de temps en temps les terrasses des nombreux restaurants et péniches qui longent le fleuve, engager la conversation avec des clients pour finir par picorer dans leurs restes de nourriture. Si la plupart des établissements font la chasse au vieux clochard, d'autres le laissent faire avec indifférence, du moment qu'il reste courtois.

Roxanne préfère suivre l'exemple de Vava : le matin, au foyer, elle mange comme un ogre et elle fourre dans ses poches quelques biscuits et barquettes de confiture qu'elle grignote dans la journée. (Vava appelle ça leur « morning routine » parce que c'est une expression qu'emploient souvent les coachs d'Instagram). Le soir, la plupart du temps, elle dîne avec ce que Malik rapporte pour tout le monde.

La jeune fille a refusé le rendez-vous avec la psychologue : elle n'a pas envie de s'étaler sur sa vie pour l'instant. Elle se dit qu'elle se posera plus tard ; pour l'instant, elle préfère regarder vers l'avenir. Elle avance avec le sentiment d'être passée tout près d'un précipice et d'avoir failli y sombrer. Elle éprouve juste le besoin de calmer les battements de son cœur. Elle se souvient des mots de Vava : on te laissera pas couler. On te tient. On te tient...

Comme une plante, Roxanne s'épanouit avec un peu de chaleur, d'attention et d'amour. Elle se tient plus droite, elle parle plus fort, elle sourit. Lorsqu'elle ne s'occupe pas de ses papiers au foyer, elle passe l'essentiel de son temps à se promener avec Vava et elle continue de retrouver chaque soir la petite bande des quais. Elle se surprend de plus en plus souvent à éclater de rire et elle rêve même d'avenir radieux.

Depuis quelques jours, Vava est malade. Elle a une bronchite. Comme le médecin lui a déconseillé formellement de traîner dehors, la petite femme passe toutes ses journées au chaud, dans les centres commerciaux, et en fin d'après-midi, elle retourne directement au foyer, sans passer voir ses amis. Seule Roxanne continue de faire un détour tous les soirs par les quais. Assise sur son banc et piochant dans le grand sac de nuggets apporté par Malik, la jeune fille dit :

— Dimanche prochain, c'est l'anniversaire de Vava. Je l'ai entendue en parler hier au foyer. Ce serait bien qu'on fasse quelque chose pour lui fêter ça, non ?

— Et il faut faire des cadeaux ! Oui des cadeaux ! dit Six dix en battant des mains.

— Ouais, on n'a qu'à réserver chez Bocuse ! Qu'est-ce t'en penses, tête d'ampoule ? ironise Jony en partant d'un grand rire.

— À moins qu'on se cotise et qu'on lui offre une croisière, enchaîne Le Russe rentrant dans le jeu. Ou une rivière de diamants, elle aime bien les

bijoux.

Mais Six dix est indifférent aux sarcasmes. Malgré l'hilarité, il secoue la tête avec obstination :

— Vava gentille. Avec tout le monde. Toujours. Il faut faire un cadeau. Pas une rivière. Un cadeau. Vava gentille.

Roxanne lui sourit avec indulgence.

— Le problème tu sais, c'est qu'on n'a pas d'argent...

— On n'a pas *beaucoup* d'argent, rectifie Malik. Mais on peut quand même faire un petit truc pour marquer le coup. Enfin moi, j'suis partant.

Bien entendu, comme à chaque fois, la discussion part dans tous les sens et chacun y va de sa proposition. Jony veut lui composer une chanson sur l'air de « Que je t'aime », Laurie suggère de lui rouler le « plus beau pétard de sa vie » et Six dix répète en boucle « Des diamants ! des diamants ! » Et puis soudain, Nono s'agite. On le croyait assoupi contre le muret, gentiment calé entre Edmond et sa bouteille de rouge, et voilà que sa voix de stentor couvre le brouhaha :

— Mes amis, je crois que Six dix a raison. Notre Vava mérite un anniversaire. Pas un mesquin petit cadeau à la sauvette, pas une bouteille de mauvaise vinasse éclusée sur un banc. Quelque chose de grandiose, quelque chose qui lui coupera le souffle, qui fera briller ses yeux et illuminera la nuit de sa splendeur. Quelque chose de sublime, qui la marquera pour toujours, qui la bouleversera et l'accompagnera dans tous les moments de son existence ; quelque chose dont elle se souviendra à jamais et qui, à l'aube de sa vie, dans les derniers instants, la fera encore frissonner de bonheur. Alors, lorsque viendra l'heure de quitter ce monde, elle reverra son cadeau derrière ses paupières closes et elle expirera dans un souffle serein, en disant : « J'ai eu des amis, j'ai été aimée ».

Cette tirade produit une vive impression sur l'assemblée. Vava est leur pilier, le lien entre eux, et chacun mesure à quel point, d'une manière ou

d'une autre, elle est importante pour le groupe. Laurie est la première à reprendre la parole :

— Et donc, Nono, tu proposes qu'on fasse quoi pour Vava ?

Le vieux, qui était avachi, se redresse lentement. C'est toute une affaire de déplier son torse maigre, de déployer ses longues jambes, de tendre ses bras pour secouer son grand manteau, de s'agripper au muret d'une main et de s'appuyer sur sa canne de l'autre. On dirait un étrange insecte chancelant et, pour le petit groupe qui l'observe, amusé, il est impossible de dire s'il s'agit d'un animal horrible ou sublime.

— Ce qu'on va faire ? dit-il en promenant son regard fiévreux sur l'assemblée... Eh bien, mes amis, on va réaliser ses rêves pardi !

Il n'y a que Six dix et Roxanne pour paraître satisfaits de cette réponse. Les autres se regardent, dubitatifs.

— C'est bien ce que j'disais. On va lui acheter un appartement avec vue sur le parc de la Tête d'Or. Et une Austin Mini, rigole Jony.

— Je ne parle pas de ce genre de rêve, fustige Nono avec mépris. Je ne parle pas de projets avec un échéancier de remboursement sur vingt ans et une assurance perte de mobilité... Je parle de rêve. Je parle de poésie, de... de beauté... de transcendance... de féérique... de merveilleux... Roxanne, ma chère enfant, vous qui êtes en quelque sorte la confidente de notre amie, qu'est-ce qui allumerait un feu dans ses yeux ?

L'expression « allumer le feu » provoque un vif intérêt chez Jony qui, aussitôt, fait le geste de brandir un micro imaginaire, mais d'un signe, Nono lui impose le silence.

— C'est difficile à dire, répond Roxanne. Elle... elle aime bien Madonna... Ah oui, et les trucs de développement personnel. Elle adore Géraldine Levasseur, par exemple, la fille qui donne des conseils pour bien vivre sa vie. Je sais que Vava lui a écrit plusieurs fois sur Instagram, mais elle n'a jamais eu de réponse.

Un long silence suit cette déclaration, au cours duquel chacun réfléchit au meilleur moyen de faire un cadeau à leur amie. C'est Malik qui reprend la parole, tout en faisant défiler sur son téléphone le compte Instagram de la « life coach ».

— Apparemment, la Géraldine machin, elle est à la Fnac Bellecour jeudi prochain... Elle fait une séance de signature pour son dernier bouquin... C'est marqué que c'est ouvert à tous... On n'a qu'à y aller, on achète le livre et on lui fait dédicacer. C'est super ça comme cadeau non ?

— Insuffisant ! tonne Nono. Visons plus haut. Ne lui offrons pas la prose indigeste de la péronnelle, offrons-lui directement la péronnelle. Mes amis, nous allons organiser une petite fête pour Vava, à laquelle nous allons convier cette Géraldine ! Je pense que sa Madonna aurait été plus spectaculaire, mais ça me paraît un peu trop ambitieux en si peu de temps. Je me charge de l'invitation, que j'irai transmettre en personne. Y a-t-il autre chose, ma chère enfant, qui plairait à notre grande amie ?

La jeune fille semble hésiter.

— Heu... Elle regarde aussi pas mal de comptes d'influenceuses de mode et de fringues, sur son téléphone. Mais je crois que ce qui lui plaît le plus, c'est les chaussures.

— Ça c'est possible, interrompt Le Russe. Moi j'peux avoir un plan pour des Nike. C'est un ami sur les marchés qui en récupère. C'est pas les derniers modèles et faut pas être sourcilleux sur la provenance, mais si on négocie bien, il peut nous faire un bon prix.

— Non non, pas ce genre de chaussures, répond Roxanne. Des chaussures de femmes. Des escarpins. Des trucs classe.

— Les Nike, c'est mixte et c'est classe, se renfrogne Le Russe.

— Les pompes à talons aiguilles, c'est d'un sexy... Ça m'fait bander moi, les femmes en escarpins, intervient Jony d'un ton rêveur.

Nono reprend la parole :

— Bon, que notre Vava souhaite rehausser sa féminité, c'est tout à son honneur. Et cela me paraît réalisable. Faisons une collecte et voyons si nous réunissons assez pour offrir à notre Cendrillon de quoi orner ses pieds.

— ... C'est simple, tu m'montres une gonzesse avec des pompes pareilles, je débände pas pendant une semaine ! poursuit Jony, de plus en plus enthousiaste.

— Oui c'est bon, nous avons compris que cette évocation te troublait, tranche Nono. Eh bien, je te propose une excellente occasion d'alimenter tes fantasmes. Je te nomme responsable du dossier « chaussures ». Roxanne, mon enfant, tâchez, sans éveiller son attention, de connaître la pointure de notre Vava. Chacun de nous va donner ce qu'il peut et Jony se mettra en quête de la paire d'escarpins idéale. Quant à moi, accompagné du jeune Malik et de notre sémillant Russe, nous allons nous charger de convier cette Géraldine Levasseur à notre petite fête. Une invitation, en bonne et due forme, remise en main propre par trois gentilshommes. Elle ne pourra pas refuser. Voilà. Tout est réglé.

Là-dessus, Nono se laisse doucement tomber au sol, comme un pantin qui se désarticule.

— Maintenant, j'ai besoin de dormir un peu. Laissez-moi en paix, et ne me réveillez pas, sauf si c'est pour m'apporter de quoi boire encore. Bien qu'on puisse m'objecter que j'ai déjà atteint une limite raisonnable, je ne serais pas contre une dernière gorgée, mais force est de constater que cette brave bouteille m'a donné jusqu'à la dernière goutte de son divin breuvage. Bref. Mes amis, je prends congé.

Et sans plus se soucier de ses congénères, Nono se retourne, se roule en boule à même le sol, et s'endort.

25 – Géraldine

Son rituel est bien en place : confortablement installée sur sa chaise à dossier haut (une de ses petites exigences sur lesquelles elle ne transige jamais, elle a le dos sensible), elle lève un regard machinal sur la personne (une femme, le plus souvent) qui se tient, intimidée, devant la petite table sur laquelle on a disposé des piles de ses livres. Elle plaque un sourire professionnel sur son visage lisse et dénué d'expression, et elle demande, d'un ton faussement enjoué : « Vous vous appelez comment ? » Ensuite, elle ouvre le livre qu'on lui tend et elle inscrit sur la page de garde : « Pour Karine. Amitiés, Géraldine Levasseur ». Elle dessine un petit soleil autour du point du i de son prénom, en écoutant d'une oreille distraite la prénommée Karine lui expliquer comment le tome 1 « Femme : Trouver sa lumière intérieure » a changé sa vie et à quel point elle a hâte de découvrir le tome 2 : « Osez briller ! : Révélez votre puissance lumineuse ».

Ensuite, normalement, la Karine extasiée laisse la place à une Sophie ravie ou à une Mélanie fébrile. Elle passe un peu plus de temps si la lectrice lui avoue être tentée par son programme de « coaching » « Empowerment au féminin. 6 semaines pour trouver son chemin de vie et pour rayonner ». Dans ce cas, elle lui donne un dépliant avec un coupon de réduction, valable en cas d'inscription dans les trois jours, tout en lui glissant à l'oreille : « N'hésitez pas, faites-vous ce cadeau, ça changera votre vie et vous le méritez teellement ».

La mécanique est bien rodée.

Pourtant, cette fois, il y a quelque chose qui cloche, pense-t-elle en dévisageant l'étrange trio qui se tient devant elle. Le premier qu'elle remarque, c'est une sorte de grand échalas, avec un long nez bizarrement busqué et aplati au bout et un manteau tout élimé, boutonné jusqu'au menton. Par cette chaleur, c'est stupide, se dit-elle. Son visage est parsemé de petites coupures, signe qu'il a dû se raser maladroitement. Il tient à la main une sorte de chapeau grotesque. Il se dégage quelque chose de théâtral de lui, sûrement un de ces comédiens qui cultivent le snobisme du look bohème. Son compagnon, à ses côtés, est moins spectaculaire, mais plus inquiétant, avec sa mâchoire carrée, ses tatouages et son crâne rasé. Il la dévisage avec une fixité qui la met mal à l'aise. Qui sont ces clowns déguisés ? Des Youtubeurs, certainement, qui préparent une sorte de caméra cachée ; en tout cas, elle n'apprécie pas du tout le concept. Il faudra qu'elle en parle à son éditeur : *PAS* de surprises, *PAS* d'improvisation. Le secret, c'est le contrôle. Toujours. Du CON-TRÔ-LE. Un peu en retrait, une petite racaille de banlieue à casquette contemple avec attention ses baskets, visiblement mal à l'aise. Mue par un réflexe inconscient, Géraldine Levasseur rapproche son sac à main de sa chaise. On n'est jamais trop prudent avec ce genre de personnage. Elle toise les trois hommes :

— Messieurs ? Que puis-je pour vous ? C'est pour une dédicace ?

Celui au chapeau et au grand nez se redresse et, ce faisant, une étrange odeur se répand autour de lui. Quelque chose qui évoque les désodorisants qu'on utilise dans les toilettes. Géraldine fronce le nez, pendant que le grand type prend la parole.

— Nullement ma chère, nullement. Encore que, si vous souhaitez nous offrir un de vos... heu... écrits... en ce qui me concerne, mes inclinations me portent plus vers la littérature classique, mais ce n'est sûrement pas à moi que s'adresse votre... vos... votre prose. Non, voyez-vous, moi j'aime la poésie, Hugo, Baudelaire, Apollinaire, Prévert, Desnos, Éluard, Musset, Aragon, Joachim du Bellay, Germain Nouveau... Vous

connaissez Germain Nouveau ? L'ami de Rimbaud et de Verlaine ? s'enquiert-il avec amabilité.

— En quoi puis-je vous aider, messieurs ? Le sourire est toujours plaqué sur le visage, mais la voix a pris une nuance plus impatiente et plus froide.

— Eh bien, nous sommes ici, en quelque sorte, en visite de courtoisie.

— Je vous demande pardon ?

— Je veux signifier par là que nous sommes missionnés pour vous inviter, de la manière la plus officielle qui soit, à l'anniversaire d'une amie très chère qui est une de vos plus ferventes admiratrices. Bien entendu, nous organiserons notre petite sauterie en fonction de vos disponibilités, l'important étant que notre amie ait la divine surprise de votre présence.

C'en est trop pour la reine du développement personnel au féminin. Elle pousse un soupir, excédée.

— Messieurs, je crains qu'il n'y ait un malentendu. On vous aura mal renseignés. Vous êtes ici à une séance de dédicace. Vous pouvez vous procurer mes livres et je vous les signerai volontiers pour votre amie. Je ne réponds pas aux invitations privées. Si vous représentez une association ou une société, je peux, bien entendu, vous mettre en relation avec mon agent qui vous indiquera les modalités et les tarifs de mes conférences intra-entreprises. Mais je crains que ce ne soit pas le cas, ajoute-t-elle en dévisageant les trois hommes.

— Madame... C'est important, vous savez, intervient Malik. Notre amie, elle vous adore. Elle passe son temps sur son téléphone à regarder vos vidéos, à suivre vos conseils. Elle serait folle de joie que vous veniez à son anniversaire. Ce s'rait quand vous voulez, on s'adaptera, madame. On voudrait vraiment lui faire plaisir. S'il vous plaît, madame.

Tout dans ce garçon déplâit à Géraldine Levasseur, tout : sa tenue, sa casquette, son phrasé typique des quartiers avec cette façon de prononcer « Maadame » en insistant sur le A de la première syllabe, sa façon de

sourire par en dessous. Elle en a vu des dizaines comme lui dans des reportages à la télévision : des jeunes qui vendent de la drogue, qui volent, brûlent des voitures. Quand ils ne violent pas les jeunes filles dans des caves. Rien qui ne favorise « l'empowerment » au féminin, au contraire. L'incarnation même d'un système ultra patriarcal qui soumet les femmes afin de mieux *invisibiliser* leur lumière intérieure. C'est donc d'un ton nettement moins chaleureux qu'elle reprend.

— Écoutez messieurs, je suis très flattée de votre intérêt, mais je ne sais pas ce qui vous a fait penser que je pouvais vous être utile d'une manière ou d'une autre. Il s'agit visiblement d'un malentendu. Maintenant, à moins que vous ne souhaitiez acheter un de mes livres, je vais vous demander de bien vouloir laisser la place aux lectrices qui attendent derrière vous.

Elle prononce cette dernière phrase d'un ton un peu plus fort, en tournant légèrement la tête en direction du vigile. Nono s'apprête à répondre vertement, mais Le Russe et Malik sont plus rapides que lui et le tirent en arrière. Malik esquisse un petit geste d'apaisement et murmure : « Désolé madame, on s'en va ».

Une fois dans la rue, Nono laisse éclater sa colère.

— Quelle péronnelle ! Quelle stupide pintade ! Et dire que je me suis laissé convaincre par vous de passer aux bains publics afin que cette misérable truie ne soit pas incommodée par mon fumet. Dire que j'ai entièrement rescotché mes chaussures, avec un ruban adhésif noir pour paraître plus élégant. Et dire que je me suis rasé et que j'ai même poussé l'ignominie jusqu'à me parfumer avec cette chose étrange que vous m'avez apportée, mon jeune ami.

— C'est un spray désodorisant pour l'intérieur, monsieur Nono. Je l'ai pris chez ma daronne. C'est pas pour se parfumer, c'était pour votre manteau.

— Ah bon... eh bien il n'empêche que je me suis endimanché pour rien. Et pire encore, à cause de vous deux, je suis blessé, je souffre épouvantablement. Aïe ! Aïïïïe !

Le Russe hausse les épaules :

— Faut pas charrier Nono, on t'a tiré tout doucement. J'voulais pas qu'la bonne femme, elle appelle la sécurité, j'veux pas d'ennuis avec les keufs moi, j'ai fait un mois de trou en avril, j'te rappelle. Mais viens pas raconter qu'on t'a blessé quand même ! C'te blague ! On t'a à peine touché.

Nono est furieux :

— Bougre d'imbécile, tu ne comprends rien. Rien à rien. Je ne suis pas blessé physiquement. Pour qui me prends-tu ? Je suis blessé moralement. Je souffre dans mon âme et dans ma dignité, parce que j'ai dû courber l'échine face à tout ce que je déteste le plus dans la vie : l'escroquerie dégoûtante d'une bonne femme qui fait miroiter à de pauvres crédules la promesse d'une vie meilleure en échange de ses conseils dégoulinants de lieux communs. La vulgarité triomphante d'une abominable maquerelle qui se fait de l'argent en vendant de faux espoirs de bonheur. La seule chose qui « brille » chez cette répugnante personne, c'est la lueur de cupidité dans ses yeux quand elle pressent une promesse de gain. Alors oui, je suis blessé. Mortellement blessé, même. Je souffre. J'ai mal. Aïïïïe ! Aïee à ma dignité ! Aïe à mon honneur !

Et là-dessus, il se met à faire de grands gestes et à hululer, en plein milieu de la rue de la République :

— Aaaaaïe j'ai mal, à moi, je souffre, aaaaaïe !...

Le Russe est furieux :

— Arrête tes conneries Nono, tu nous fous la honte là...

— Aïe je souffre... ma dignité... je souffre... AïïïïE !

— Nono, je t'ai dit de la fermer, putain ! Tout le monde nous regarde !

— J'ai mal... j'ai trop mal, rien à faire, je ne me tairai pas.

— C'est bon. T'as gagné, je vais acheter des bières au Monoprix.

Nono arrête de geindre :

— Des 1664 ?

— Ouais, si tu la fermes et qu'on rentre...

— Si tu me prends par les sentiments ! Je suis d'accord. Et prends en bouteilles, hein, pas en canettes. Ce n'est pas un jour à être mesquin, nous avons un affront à laver.

— Bon, ben, j'vais vous laisser moi... j'ai une livraison à aller récupérer, dit Malik qui vient de rallumer son portable. Je passe vous voir ce soir, bonsoir m'sieur Nono, bonsoir, m'sieur Le Russe.

Lorsqu'il s'éloigne, il a l'impression qu'il flotte encore dans l'air autour de lui comme une légère odeur de désodorisant ménager.

26 – Jony

Jony n'est pas du genre à avoir le triomphe modeste.

Surtout maintenant qu'il a appris l'échec de l'expédition pour inviter Géraldine Levasseur. Il sait que le succès de l'anniversaire de Vava repose sur ses épaules. Alors, debout devant ses amis appuyés contre leur muret habituel, face au Rhône, il bombe le torse. Sur le banc, à sa droite, il a posé un grand sac en plastique Leclerc. Assis de part et d'autre du sac, comme des gardes du corps zélés, Steve et Géro attendent que Jony ait terminé son discours :

— Alors, déjà j'peux vous dire qu'ça s'trouve pas comme ça, ce style de chaussures de putes riches. On a fait deux ou trois magasins, du genre dans nos prix, et que dalle. On n'a rien trouvé. La mode est plutôt aux pompes de sport, ou alors des grolles avec des semelles compensées, voyez l'genre. Comme les pouffes d'la télé réalité. Mais rien avec des talons hauts et tout fins, du genre qui vous font monter l'goupillon rien qu'à les r'garder. Après, on a été s'balader dans les beaux quartiers et là, on en a vu, mais pas dans nos prix. Faudrait y passer not'RSA et on est en fin de mois. Et pis, même à un moment, le Steve et moi on a essayé de pousser la porte d'un chouette magasin, rue Émile Zola, histoire de voir si y avait pas moyen d'négocier, et la p'tite mignonne et sa patronne, elles étaient à deux doigts d'appeler les flics, quand elles ont vu nos tronches. Pourtant, on avait pris soin de laisser l'Géro dehors, avec les chiens... Bref, on n'a pas le bon profil et pas les sous pour des escarpins de

bourges... Peu importe combien ça coûte, bougonne Nono. Un cadeau ne se chiffre pas. Laissons ça à cette pintade de Géraldine Levasseur, engluée dans sa vulgarité de parvenue. Nous, c'est notre amour que nous voulons offrir à Vava. Pas un investissement bancaire ou un placement financier. De l'amour. Alors, mes amis, venons-en au fait.

Mais Jony n'est pas décidé à abréger son show.

— Ouais, ben, vu la difficulté de la mission, tu permets que je prenne mon temps. Donc, comme j'le disais, on s'est rendu compte, avec le Steve, que ça allait pas être facile. C'est là que j'ai eu une idée de génie : des pompes d'occasion. Et pour ça, fallait aller voir des spécialistes. Les « experts en pompes de putes », si vous voyez c'que j'veux dire.

Nono commence à s'impatienter et frappe le sol avec sa canne.

— Alors, ces chaussures, tu les as ou pas, bougre d'âne ?

D'un signe de tête, le rocker fait signe à Géro qui lui tend le sac en plastique sur lequel il veillait jalousement. Il en extirpe une paire d'escarpins noirs vernis, dont le talon et l'extrémité légèrement éraflés témoignent d'une vie passée riche.

— Bon, bien sûr, c'est pas du tout neuf, hein, bougonne-t-il. Faut pas rêver. Mais la personne qui me les a filés m'a assuré que c'était de la bonne qualité et qu'elle en avait pris grand soin. Quinze euros. Une vraie affaire !

— Elles ne sont pas un peu grandes ? objecte Roxanne.

— Ah bah ça, gamine, c'est sûr que pour le prix, ça peut pas être pile la pointure. Mais avec un peu de journal au bout, ça ira parfaitement. Mieux vaut un peu grand que trop petit.

— Ok, mais tout de même là... il va falloir beaucoup de papier au bout. C'est du combien ?

— 41

— ...

— Mais ce modèle ça taille petit, il m'a dit. C'est pour ça qu'il les vend.

— Il ?

— Ben oui, c'est un travesti du quai Rambaud qui me les a cédés. Maxime. Sacré bout de fille. Ou de mec. Enfin, vachement bien gaulé quoi.

Devant la mine sceptique de ses camarades, Jony crache par terre avant de reprendre la parole :

— Ben quoi ? Vous pensiez qu'avec Steve et Géro, on allait aller frapper aux portes des bourgeoises du 6^e arrondissement pour leur dire : « Bonjour mesdames, est-ce que par hasard vous auriez une paire de chouettes chaussures à nous filer ? Du genre qui vous écrase les arpions et que vous voulez plus porter ? On a un budget de 20 euros maxi ? » Non, nous on n'est pas cons. Fauchés mais malins. C'est là qu'on a eu l'idée de remonter directement à la source de la chaussure de pute.

Il prend son temps pour apprécier l'effet de sa déclaration sur le petit groupe, avant de reprendre : « avec le Steve et le Géro, on a fait tout le quartier, de Perrache à la Sucrière, figurez-vous. Et j'peux vous dire qu'on n'a pas ménagé notre temps. Des heures qu'on y a passé. Faut reconnaître qu'on s'est pas mal fait jeter. Mais un jour, le Steve est tombé sur une fille avec qui il a été... en affaires... par rapport à la dope, y a *queque* temps. On lui a expliqué notre recherche, et elle nous a rencardés sur des copines, et c'est comme ça qu'on a fini par tomber sur Maxime, qu'a bien voulu nous vendre une de ses paires de chaussures ».

— Elles lui vont plus parce qu'à force d'être toujours debout, il a les pieds qui gonflent, précise Steve, tout fier. Mais elles sont comme neuves. Vous avez vu comme elles brillent ?

Six dix est perplexe, il se demande comment on fait pour courir avec ça aux pieds, mais comme les autres ont l'air contents, il tord aussi sa bouche dans

son drôle de sourire.

Tout le monde fait cercle autour des escarpins : Nono, avec ses chaussures entourées de scotch, Jony, avec ses vieilles santiags trouées, les Ragondins, avec leurs grosses Dr. Martens, Géro et ses mocassins dépareillés.

Ravis, ils contemplent leur trouvaille.

La lumière du réverbère se reflète dans le cuir vernis.

Un trésor.

Leur amour.

27 – Laurie

C'est au moins la vingtième tentative et, à chaque fois, le caillou retombe dans l'eau avec un petit « flocc » au lieu de rebondir avec légèreté sur la surface miroitante. Laurie éclate de rire :

— Laisse tomber, on n'est pas douées, je sais pas comment il faut s'y prendre pour que ça fasse des ricochets. Mon homme, il y arrive super bien pourtant.

Roxanne contemple avec perplexité les dizaines de petits cercles concentriques laissés par son dernier caillou qui vient de couler à pic.

Les deux filles sont assises au bord du quai, à l'endroit où, en laissant pendre leurs jambes, la Saône vient presque lécher leurs chaussures. Ce n'est pas leur « coin » habituel, mais elles sont en mission. Depuis le début de la semaine, elles passent une grande partie de leurs journées à traîner dans le quartier de Géraldine Levasseur afin de trouver le meilleur moment pour entrer en contact avec elle. Grâce aux nombreuses photos postées sur Instagram, elles ont repéré sans trop de peine la ruelle typique du vieux Lyon et le bel immeuble de pierre dans lequel la coach habite. Mais Laurie a été formelle : impossible de l'aborder quand elle rentre où sort de l'immeuble. « Ça va l'effrayer, et on ne pourra rien en tirer. Fais-moi confiance, j'en connais un rayon en matière de bourgeois flippés ». La rue pavée aux trottoirs étroits ne leur permet pas non plus d'établir un poste

d'observation durable : « Si on se pose là, on va se faire repérer direct », a poursuivi la punkette d'un ton expert.

Elles se sont donc rabattues sur les quais de Saône, à deux pas. Là, à l'ombre des platanes, elles se mêlent sans difficulté aux promeneurs et aux passants, tout en surveillant discrètement l'entrée du parking située juste sous les berges. Deux fois par semaine, la coach prend sa voiture pour se rendre au siège d'une station de radio locale, où elle co-anime une émission de développement personnel. Tout à l'heure, elles l'ont vue emprunter les escaliers qui mènent à l'entrée du parking.

— Laisse, c'est pas le moment... a dit Laurie en posant sa main sur l'épaule de Roxanne qui faisait mine de se lever. Elle a l'air trop pressée. Si on l'aborde, on va la mettre en rogne. On la choppera au retour. Faut juste être patientes.

Les deux jeunes filles se sont donc résolues à attendre. Roxanne s'apprête à faire une nouvelle tentative de ricochet lorsque l'écran de son portable clignote. Encore un message de Malik :

— *« Si tu veux, tu peux rire de moi,
Mais chaque soir, quand je te vois,
Mes doigts sont tremblants, rien qu'à frôler ton front,
Comme s'ils y touchaient l'aile de tes pensées »*

lit Laurie à haute voix par-dessus son épaule. Et ben dis donc, c'est joli ce qu'il t'écrit.

Roxanne ne se formalise pas de son sans-gêne, parce qu'elle sait que sa curiosité n'est ni malveillante ni ironique.

— Oui, il m'envoie régulièrement ce genre de message. Ce qui est marrant, c'est que quand on se voit le soir, il n'est pas le même. Il me parle presque pas, ou alors pour me dire des banalités.

— Il est juste timide, c'est pour ça... Mais tu sais, avant que tu ne débarques, il apportait pas tous ces trucs à manger de son boulot... C'est depuis que tu es là qu'il fait ça. Moi, je crois qu'il fait tout ça pour toi et qu'il te kiffe vraiment... En tout cas, je te jure qu'il a changé depuis toi.

Roxanne ne répond pas, elle se contente de sourire et elle tente sans succès un autre ricochet.

Laurie se roule une cigarette. Elle se bagarre quelques instants avec son briquet, puis aspire longuement la fumée. Elle garde les yeux mi-clos, comme pour mieux profiter de l'instant, quand soudain, elle sursaute et désigne un point :

— Rox, regarde, ça y est , c'est elle... Tu la vois ? Elle remonte l'escalier. À toi de jouer. On fait comme on a dit. Moi je me montre pas, je vais la faire flipper avec ma tronche. Allez, go !

Roxanne se lance, sans hésitation, à la rencontre de la coach. Elle croise les doigts pour que sa démarche paraisse naturelle et elle plaque sur son visage une expression qu'elle espère la plus avenante possible. Arrivée à la hauteur de la femme, elle s'arrête et lui décoche un grand sourire :

— Madame Levasseur ? Bonjour. Je m'appelle Roxanne. J'aurais une faveur à vous demander. Voilà, j'ai une amie très chère qui est une de vos plus ferventes admiratrices. Elle vous suit sur les réseaux sociaux, elle connaît par cœur vos textes, elle peut nous citer de mémoire toutes les phrases « inspirantes » que vous postez... Bientôt, c'est son anniversaire. Je sais que vous êtes très occupée, mais je me demandais si vous accepteriez de lui faire une petite vidéo ? Si je vous filme avec mon téléphone ? Juste pour lui souhaiter bon anniversaire ?

La coach a un mouvement de recul :

— Je suis désolée, mais... non. Je n'ai vraiment pas le temps.

— Mais je peux revenir. Demain ? Après-demain ? Quand vous voudrez, insiste Roxanne, pleine d'espoir.

— Non. Ce n'est pas uniquement une question de temps. Je ne fais pas ce genre de... vidéo privée. C'est tout.

— Oh, mon amie serait tellement heureuse. Elle vous adore tellement...

— N'insistez pas mademoiselle, c'est non. Vous devez bien comprendre que si je me mets à faire des vidéos comme ça, dans la rue, pour n'importe qui, je ne m'en sortirai plus !

— Notre amie n'est PAS n'importe qui.

La voix grave de Laurie fait se retourner Géraldine Levasseur, qui sursaute. Pendant l'échange, la jeune fille s'est approchée sans bruit. La coach a un mouvement de recul instinctif en découvrant cette vilaine punk à chien malingre, couverte de piercings, qui plante son regard bleu glacier dans le sien. Laurie lève les bras en signe d'apaisement :

— Désolée, je ne voulais pas vous effrayer, madame. Je veux juste vous dire que la personne dont on vous parle n'est pas n'importe qui. C'est une femme extraordinaire, qui vit comme nous dans une situation de précarité. Je ne l'ai jamais entendue se plaindre, ni même évoquer ses galères. En revanche, c'est le genre de femme à remuer ciel et terre pour nous aider à remplir nos papiers et nos demandes d'aides sociales, ou pour nous trouver des rendez-vous en accueil d'urgence ou en centre de désintox ; c'est le genre de femme à se priver de son bol de soupe pour le donner à un retardataire qui a raté la distribution, le genre à passer la nuit à l'arrière d'un camion, pour veiller l'un de nous, malade, et qui refuse d'aller chez le médecin. Chaque début de mois, quand elle a touché son RSA, elle file à la pharmacie. Elle fait le plein d'aspirine, de compresses, de pansements et de vitamine C. Pour nous, ses amis. Elle achète aussi des bonbons pour notre copain Six Dix, parce qu'elle dit qu'il faut bien qu'il ait quelque chose de l'enfance dans sa vie. On est une petite bande, et si jamais vous croisez l'un de nous avec une écharpe, des gants ou un bonnet, sachez que c'est Elle qui nous les aura dégotés. Et c'est Elle encore qui nous houspillera si on ne les porte pas. Vous avez sûrement eu une maman, une

grand-mère, peut-être une grande sœur et des amies ? Eh bien nous, on a Vava. Alors, figurez-vous que cette femme si gentille vous kiffe comme personne. Mieux encore, il paraît que vous l'inspirez. Vos histoires de « briller, de rayonner, d'envoyer de l'énergie positive », je ne sais pas ce que ça signifie pour vous, mais je vous assure qu'il existe quelqu'un qui le fait, vraiment. Tous les jours. Sans rien demander ; juste parce qu'elle est comme ça et qu'elle ne sait pas faire autrement que de s'occuper des gens et de les aimer. On est une bande de sacrés paumés et je comprends tout à fait que vous ne vouliez rien avoir à faire avec nous. Moi-même, si j'étais... comme vous... j'hésiterais avant d'adresser la parole à des marginaux. Mais je vous jure que même si vous nous trouvez effrayants et repoussants, nous, on est un tout petit peu moins paumés, parce que Vava, à un moment ou à un autre de notre vie, elle a fait pour nous ce que vous prônez : elle nous a éclairés. Vraiment. Et rien que pour cela, elle mérite que vous lui accordiez cinq minutes de votre temps. S'il vous plaît.

Roxanne reste muette devant l'éloquence soudaine de son amie. Elle retient son souffle. Elle a l'impression que, quelque part, au fond des pupilles de la coach, quelque chose a vacillé de manière fugace. Une lueur d'humanité. Un éclair de bonté. Peut-être se souvient-elle qu'un jour, elle aussi, elle a aimé les gens et qu'elle a été animée à ses débuts du désir sincère de les aider. Peut-être que, avant de devenir une femme d'affaires, elle a été une femme de cœur ? Peut-être que, comme le vélo ou la natation, les réflexes de gentillesse peuvent revenir ? Elle semble hésiter, et puis son visage se fend d'un rapide sourire contraint. Elle hoche la tête :

— Ok. Mais rapidement alors. Et je ne veux pas que la vidéo soit diffusée sur les réseaux sociaux. Je vous préviens, je vous attaque en justice si vous faites ça.

— Ne vous inquiétez pas madame, c'est strictement privé, je la montrerai à notre amie le soir de sa fête d'anniversaire, c'est tout. Vous pouvez compter sur moi, répond Roxanne en dégainant son téléphone.

— Comment s'appelle votre amie ?

— Vava.

— Vava ? ... Valérie ? Vanessa ?

— Non, juste Vava.

La Levasseur lève les yeux au ciel. Elle bougonne :

— Laissez-moi le temps de me recoiffer. Et je veux valider chaque plan.
C'est bien compris ?

Les deux filles acquiescent avec docilité, avant d'échanger un sourire discret : comme le vélo et la natation, les vieux réflexes peuvent revenir, mais certains sont plus rouillés que d'autres.

28 – Laurie

Après l’avoir remerciée avec effusion, les deux filles la regardent s’éloigner avec un soupir de soulagement. Puis, elles se tapent dans les mains. « Yes ! On l’a fait, on l’a fait ! » hurle Roxanne, euphorique.

— Tu es géniale ! Bravo ! Sans toi et ton discours enflammé, je n’aurais pas réussi à la convaincre. Je ne savais pas que tu pouvais être aussi persuasive et que tu parlais aussi bien !

Laurie se dégage en riant des bras de son amie qui lui a sauté au cou :

— Eh oh, on se calme... Tu sais pas tout sur moi. J’ai fait un an de fac de droit. Je voulais être avocate. Défendre la veuve, l’orphelin, tous ces trucs-là...

— Et bien, question plaidoirie, tu assures ! J’espère que Vava va être contente.

— Y a intérêt, vu comme on s’est donné du mal !

Les deux filles visionnent encore une fois la vidéo : ça leur a pris un temps infini. La Levasseur a tenu à se recoiffer et à retoucher son maquillage. Ensuite il a fallu trouver le bon angle pour la filmer : les feuilles des platanes dessinaient des ombres disgracieuses sur son visage ; en plein soleil, la lumière était trop crue ; les reflets de la Saône l’éblouissaient ; il y avait trop de bruits de voitures en fond sonore... Finalement, elle s’est décidée pour une vue de trois quarts gauche, sous son meilleur profil, avec

en arrière-plan l'enfilade des vieux immeubles ocre des quais. Quand elle a eu terminé, elle a adressé aux filles un petit sourire satisfait et elle a déclaré la séance terminée, non sans les avoir menacées des foudres de son avocat si la vidéo était diffusée dans un cadre autre que privé. Avant de partir, elle a planté son regard tour à tour dans les yeux translucides de Laurie et dans les pupilles sombres de Roxanne, et elle a murmuré :

— Bonne chance, mesdemoiselles.

Laurie s'accorde une pause avant de repartir faire la manche. Elle savoure sa cigarette et, amusée, elle observe son amie du coin de l'œil : tout à son bonheur d'avoir réussi leur « mission », Roxanne jubile, elle ne tient pas en place et ne cesse de regarder son téléphone. Plus le temps passe, plus elle commence à ressembler à la jeune fille « normale », joyeuse et insouciant qu'elle aurait toujours dû être. Laurie, qui n'a jamais été cette jeune fille-là, se sent soudain, malgré leur peu de différence d'âge, bien plus vieille, plus mûre et plus « abîmée ». Loin de l'attrister ou de la rendre amère, cette constatation l'attendrit et lui donne envie de se livrer un peu.

— Tu sais, Rox, au début, je t'aimais pas.

— Oui, j'ai vu. Je sais pas pourquoi, moi je te trouvais cool, mais j'ai bien vu que tu avais l'air de ne pas me supporter.

— C'est à cause de Steve.

— C'est Steve qui ne pouvait pas me supporter ?

— Non. C'est moi. J'avais la trouille que tu me le prennes. C'est un beau mec et j'avais trop peur que tu aies des vues sur lui.

Roxanne pense au jeune homme, à sa silhouette maigre et déjà voûtée, à son visage grêlé, ses dents abîmées, son étrange crête mitée... Elle sourit intérieurement en revoyant l'écriteau accroché dans la salle à manger du foyer des Oisillons : « La beauté est dans l'œil de celui qui regarde ». Steve aussi regarde sa chérie comme la huitième merveille du monde. Laurie continue à fixer le fleuve et poursuit :

— Maintenant que je vois que ça a l'air d'aller avec Malik, je suis rassurée.

Et puis soudain, elle se tourne vers son amie, les yeux brillants, et elle lui prend la main :

— Tu sais, Rox, il y a une chose qu'il faut comprendre : c'est que Steve et moi, c'est une vraie histoire d'amour. D'amour, tu comprends ? Pas quelque chose de pratique, pas l'association de deux paumés pour survivre. Je sais que c'est souvent comme ça, chez nous. La solitude est mortelle, alors on a tendance à se mettre à la colle avec n'importe qui, juste pour ne pas sombrer. Mais mon Homme, c'est pas ma planche de salut. C'est pas ça... c'est... autre chose... tu sais, il aurait eu une chemise à manches courtes rose saumon et aurait bossé dans les assurances, je crois que je l'aurais aimé. Il aurait été star de ciné, je l'aurais aimé. Il aurait pu d'ailleurs, j'en suis sûre, s'il avait voulu, ce con, avec son charisme et son physique... poursuit-elle avec un petit rire.

— C'est beau comme t'en parles.

— Te fiche pas de moi Rox... Steve, je l'aime. Tu peux pas savoir à quel point. Je m'en fous qu'on vive comme des rats, qu'on traîne toute la journée. Je m'en fous de manger des conserves périmées parce qu'on donne la priorité aux chiens, je m'en fous de jamais aller chez le médecin, de pas avoir dormi dans un vrai lit depuis quatre ans, de me laver à l'eau froide, de jamais mettre de crème qui sent bon, d'avoir les cheveux qui me grattent. Tout ça, je m'en fous. Peut-être que si j'étais restée chez ma mère, j'aurais tout ça aujourd'hui. Un métier, un appart, une bagnole. Peut-être même que je partirais en vacances, dans les îles, et que je jouerais du ukulélé pieds nus sur une plage, vêtue d'un paréo et puant le monoï à 15 mètres. On sait pas, hein, ajoute-t-elle en partant d'un grand éclat de rire qui se transforme immédiatement en quinte de toux qui la plie en deux.

Quand elle reprend son souffle, elle voit la tête inquiète de son amie, alors elle lui sourit.

— Fais pas cette tête, Rox, ça va. C'est Vava qui a dû me refiler sa crève... Les nuits sont humides en ce moment. Je vais dire à Steve de nous trouver une bâche plus étanche. Mais tu vois, même ça, je m'en fous. Moi, quand je m'endors, je me roule en boule au creux de mon amoureux. Il râle, il dit que je suis comme une moule accrochée à son rocher, mais au fond, je sais qu'il aime bien quand je le colle. J'ai besoin de le sentir tout contre moi, même quand je pionce. Avec lui et nos chiens sur les couvertures, on est tous serrés, on se réchauffe et, à ce moment-là, je sens au fond de moi que je suis en sécurité. Que rien ne pourra m'arriver. Alors je ferme les yeux et je m'endors, entourée d'amour, un sourire à la con sur ma putain de face. Je fais jamais de mauvais rêves, je dors toujours paisiblement, parce que je sais qu'on veille sur moi. Y a combien de gens sur terre qui peuvent dire ça, hein Rox ?

C'est une bonne question. Roxanne ne sait pas. Elle n'a jamais bien dormi. Dans les dortoirs des foyers, il y avait toujours un moment où lorsque qu'elle commençait à sombrer dans le sommeil, quelqu'un faisait un cauchemar, criait en dormant et un autre lui gueulait de se taire ; ou alors c'était un petit qui se mettait à pleurer et, là aussi, c'était toute une histoire pour retrouver le calme. En famille d'accueil, elle ne s'est jamais sentie à sa place non plus et elle n'a jamais passé des nuits sereines. Depuis toujours, elle connaît ce sentiment bizarre de dormir dans un lit qui n'est pas le sien, de sentir son corps épouser les formes d'un matelas creusé et usé par d'autres corps. Ici, la personne avant elle devait s'allonger sur le bord droit du lit car les ressorts du sommier sont légèrement plus usés de ce côté. Là, c'est l'usure de la tête de lit qui raconte un corps qui a grandi peut-être trop vite et qui devait se cogner en se retournant.

Elle est tirée de ses pensées par Laurie qui se redresse d'un bond et s'étire.

— Viens Rox, on se casse, j'ai besoin de bouger sinon je vais m'endormir. Ça fait trois jours qu'on se lève aux aurores pour suivre cette gourdasse, ça m'a crevée. Je râle, mais en fait, ça m'a plu... Quand j'étais gamine, à la télé, je regardais « Cat's eye », « Totally spies », et tous ces dessins animés où les filles étaient des espionnes. D'une certaine manière, je suis en train de réaliser un rêve de gosse !

Elle s'interrompt, à nouveau pliée en deux par une quinte de toux.

— Bon, c'est sûr que dans mes rêves, je dormais pas dans la rue et je crachais pas mes poumons comme ça... Heureusement qu'on voit pas notre avenir quand on est gamin... Sinon, on arrêterait de rêver direct.

— Et aujourd'hui ?

— Quoi aujourd'hui ?

— Tu rêves toujours ?

— Ben oui, carrément... Nous ce qu'on veut, avec Steve, c'est se faire assez de thunes pour s'acheter notre camion ; on vivra dedans, avec les chiens, et on parcourra le pays. On fera les vendanges, la cueillette des fruits... Peut-être qu'un jour on se fixera dans une exploitation agricole. Un truc bio en éco-gestion... tous ces trucs tu vois... Mais il faudrait qu'on arrête la dope déjà.

Roxanne se fige. Elle sait que Laurie et Steve ne parlent jamais de ce sujet et, dans le groupe, de manière tacite, à part Jony qui fait quelquefois des blagues et des allusions, leur toxicomanie n'est pas évoquée. Qu'est-ce qu'on pourrait en dire ? Leur donner des conseils ? Leur faire la morale ? Les juger ? Tout le monde est plus ou moins fracassé dans la bande, chacun fait comme il le peut pour survivre. Elle tente un timide :

— Et... c'est en bonne voie ? Pour arrêter ?

Laurie hausse les épaules.

— C'est par période. On touche plus à l'héro depuis un moment. On prend de la méthadone. Et du Sken, quand on a un peu de sous et qu'on craque.

— C'est quoi ?

— Une drogue de synthèse. De la morphine en gélule si tu veux. Quatre fois moins chère que l'héro. C'est pas génial, mais ça nous aide... J'aime pas parler de ça. J'aime pas qu'on nous voie comme des junkies. On n'est pas que ça. Je veux dire... ça fait partie de nous, bien sûr, mais on est autre chose. Moi, je suis une vraie personne, avec des défauts, des qualités, des envies et un amoureux. Et toi ?

— Quoi moi ?

— Je sais pas... t'es qui ? Tu rêves à quoi ?

— Je sais pas trop encore qui je suis. J'ai l'impression de venir de naître. Je sais qui j'ai failli être, à quoi j'ai échappé. Pour le reste... J'ai juste envie de m'en sortir.

— C'est pas un rêve ça.

— J'y peux rien. J'en n'ai pas.

— Ça viendra. Tu connais la pyramide de Maslow ?

— Non.

— C'est un truc que j'ai appris en lisant des bouquins de psycho. Ça dit que l'être humain a des besoins, mais qu'ils sont hiérarchisés dans sa tête. Comme une pyramide. Le premier étage, c'est les besoins primaires, bouffer, dormir, être en sécurité. Ensuite, on a besoin d'interaction. D'avoir des potes, des gens à qui parler, de faire partie d'une bande, bon, on est en plein là-dedans, nous tous. Et puis ensuite, il y a les besoins de reconnaissance. Qu'on te fasse sentir que tu sers à quelque chose, que t'es pas une merde même si tu travailles pas... Qu'on te regarde dans les yeux

et qu'on te fasse un sourire quand tu fais la manche, par exemple, ajoute-t-elle en écrasant sa cigarette sous sa Dr. Martens d'un geste rageur.

— Et le dernier ?

— Quoi le dernier ?

— Ton dernier étage de pyramide, c'est quoi ?

— Comment tu sais qu'il y en a un autre ?

— Je ne sais pas. Je devine. Ça ne peut pas s'arrêter comme ça. Il y a forcément autre chose.

Laurie sourit et hoche la tête en la dévisageant :

— T'es une petite maligne toi... Alors... le dernier étage, c'est le besoin d'accomplissement. La spiritualité. Donner un sens à sa vie. Tous ces trucs...

— T'as trouvé, toi ?

Les yeux de Laurie se perdent dans le vague. L'espace d'un instant, Roxanne a l'impression que son menton tremble et qu'elle va se mettre à pleurer. Mais elle se ressaisit bien vite et retrouve son petit sourire en coin habituel :

— Tu crois vraiment que j'ai le temps de penser à ces conneries ? Un jour, peut-être... J'ai ma petite idée, mon dernier étage de pyramide je l'ai en tête, mais c'est pas pour aujourd'hui. En attendant, demande à la Géraldine. C'est son business, ça, de « Trouver son chemin de vie » et ce genre de conneries. Si tu veux mon avis, vu le train de vie de la nana, j'ai l'impression que son chemin de vie à elle, il mène surtout à sa banque.

Elle se redresse :

— Moi, là, je vais rejoindre Steve et les chiens rue de la République. Sans moi, ça marche moins bien, pour faire la manche. Un couple, c'est rassurant. Et la manche, jusqu'à preuve du contraire, c'est notre seule façon

d'assurer notre premier étage de pyramide. Je te propose pas de venir, je sais que tu veux même pas essayer. Dommage... avec ta tête de fille-comme-il-faut-timide, ça marcherait d'enfer. On se rejoint ce soir comme d'habitude ?

Elle n'attend pas la réponse, elle s'éloigne, toute frêle dans ses grosses chaussures à coques et son blouson militaire XXL. Roxanne la suit du regard, avant de baisser les yeux sur son téléphone.

Sur l'écran, s'affiche :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère

Un amour éternel en un moment conçu

Le mal est sans espoir, aussi j'ai dû le taire

Et celle qui l'a fait n'en a jamais rien su.

Sauf...

Sauf si tu me lis...

29 – Jony

Allongé dans l'herbe, Jony ferme les yeux de bonheur. Il laisse la fumée lui emplir les poumons avant de se décider à la recracher. Puis il regarde Malik entre ses yeux mi-clos et il dit :

— Putain, y a pas à dire, question shit, tu t'y connais, gamin. J'ai la tête qui tourne comme quand on m'a fait ma première pipe. Et j'parle pas d'celle qu'on fume, hein, rajoute-t-il avec un petit rire égrillard.

Il observe le garçon furtivement. Celui-ci ne bronche pas et attend son tour pour récupérer le joint. Nullement découragé par cette absence de réaction, le rocker poursuit :

— Une sacrée chaudasse. J'devais avoir 13/14 ans. Tu veux que j'te raconte ?

Malik hausse les épaules.

— Mouais... Si vous voulez.

— Ben dis donc, t'es pas du genre contrariant, toi, gamin. Mais bon, j'vois bien qu'ça t'intéresse pas plus que ça, et l'Jony, figure-toi, y raconte pas ses histoires de cul à des gens qui sont pas capables d'apprécier la beauté d'la chose... Bon, alors, dis-moi gamin, de quoi qu'tu veux qu'on cause ?

— Chais pas... De trucs de la vie. Comment vous êtes arrivé là par exemple ?

Il y a un silence. La journée est douce, ils sont installés sur une des pelouses qui bordent les berges. Nono est parti voir les étudiants, Géro et Six dix ont descendu les quais en direction du sud, vers le quartier de Gerland, là où il y a des coins moins fréquentés, afin de faire courir les chiens, et Jony a décrété qu'il avait trop bu pour les suivre.

— Putain, gamin, t'as le chic pour casser l'ambiance, tiens... J'suis à deux doigts d'te raconter comment que j'me suis fait sucer par Françoise Tabouri en 1985 dans les chiottes du collège, et toi, tu veux qu'j'te sorte mon CV...

— Non, mais y a pas d'obligation m'sieur Jony. Ça... ça m'intéresse c'est tout. Je me demandais...

Il y a encore un silence, durant lequel on n'entend que le brouhaha de la ville. Et puis la voix de Jony s'élève, soudain calme et sérieuse.

— Qu'est-ce tu crois gamin... J'ai pas toujours été comme ça. J'ai pas toujours créché dans une vieille tente dans un terrain vague avec un semi-gogol. J'ai été beau gosse, figure-toi. Un vrai de vrai. Un tombeur. D'la candeur et du sex-appeal. Comme le roi Johnny. La beauté du diable qu'on avait lui et moi. Sauf que lui, en plus de ça il chantait comme un dieu et moi j'ai toujours eu la voix d'un canard neurasthénique. Bref. Après l'armée, j'ai bossé dans les autoroutes. J'étais patrouilleur. Le plus beau métier du monde. Ça me plaisait. Je voulais gagner de la thune, m'acheter une moto, faire la route 66, aller à Vegas, au Nouveau-Mexique, Los Angeles... En attendant, j'étais tout seul au volant de ma bagnole de surveillance, j'avais mon secteur, je faisais mes tours, je mettais Johnny à fond dans mon autoradio et personne me faisait chier. Un vrai bonheur. Sans compter que, quand tu tombes sur une caisse en panne en pleine nuit sur la bande d'arrêt d'urgence, pour peu que ça soit une bourgeoise un peu craintive terrorisée à l'intérieur de sa Golf V, j'peux t'assurer qu't'es accueilli comme le Messie. Avant qu'la dépanneuse arrive, t'as le temps d'lui faire la révision des 5000

kilomètres, à la bourgeoise. Tu lui décrasses les injecteurs, tu fais la vidange et les niveaux et elle ronronne de bonheur. Crois-moi, gamin, sur le siège arrière, j'en ai connu plus d'une qui d'un coup bénissait les dieux du filtre à air encrassé et les anges de la panne d'essence.

— Et alors ? demande Malik, qui n'a pas envie d'écouter le détail des aventures sexuelles de Jony.

— Alors... Ben, un jour, j'ai été appelé sur un accident. Au kilomètre 478, juste après le péage de Villefranche. Un sale truc. Un camion qui s'était renversé, trois voitures impliquées. Le chauffeur du camion mort sur le coup. Un mec complètement encastré à l'intérieur de sa BMW. Une Fiat Panda qui ressemblait à une sculpture des trucs du cinéma. Pas la statue de la fille en or bien roulée. L'autre.

— Les Césars ?

— Voila. C'est ça... Quand je suis arrivé, les pompiers venaient d'extirper une bonne femme de l'amas de ferraille qui constituait la deuxième voiture. La gonzesse était en sang sur son brancard, elle avait la cage thoracique à moitié enfoncée, mais elle beuglait quand même : « Lucaaaaaas ». J'ai compris plus tard que Lucas c'était son p'tit. Elle voulait qu'on cherche son bébé. Tu parles... On a eu beau ratisser ce qu'il restait de l'habitacle et aux alentours, pas de trace du même. Les pompiers et moi, on a dû la ceinturer pour l'empêcher de se relever et de traverser la quatre voies à la recherche de son même. Comme folle qu'elle était... Vas-y, gamin, repasse-moi le pétard.

Il prend son temps pour fumer. Il tire fort sur le filtre. Dans la nuit, ses doigts tremblent un peu, comme toujours. Un peu plus que d'habitude. Et puis il reprend, d'une voix plus basse.

— C'est moi qui l'ai trouvé finalement, son p'tit Lucas. Enfin... qui l'ai trouvé. Façon d'parler hein... Nous les patrouilleurs, une de nos missions, c'est d'ramasser et d'balayer les débris quand y a un accident. Alors

j'étais là, bien en amont de l'accident, pendant qu'les dépanneuses évacuaient ce qui restait des véhicules. Les macchabées et les blessés avaient déjà été évacués par les pompiers et les ambulances. C'est là qu'j'ai vu un truc. Juste devant le balisage. Y avait une petite jambe, toute seule. Une petite jambe de bébé, avec une putain de petite chaussure. Toute potelée, qu'elle était. Coupée net. Y avait presque pas de sang. Juste en haut de la cuisse, mais quand tu la voyais sous un certain angle, on aurait dit un bout de poupée. Avec une jolie petite chaussette jaune avec des papillons dessinés dessus. Ouais, j'ai eu le temps de voir qu'y avait des putains de papillons dessinés sur la chaussette. T'imagines, gamin ? Des papillons ? ...

— Et t'as fait quoi ?

— Qu'est-ce tu crois. J'ai fait mon boulot. J'ai ramassé. J'ai cherché les autres bouts du gosse. Ah oui, j'ai gerbé aussi je crois.

— Et ensuite ?

— Ben rien du tout. J'chais même pas si on a retrouvé tous les autres morceaux du bébé. Ensuite, dans mon camion, j'ai chialé, parce que tu vois, des saloperies et des horreurs, j'en avais déjà vu, mais rien qui ressemble de près ou de loin à cette toute petite guibolle de même. Après, les jours suivants, j'ai rien dit, j'ai serré les dents et j'ai repris mon boulot. Ils ont voulu me faire voir une psychologue. Une grande brune avec des mèches qui lui retombaient dans les yeux et qui penchait la tête d'un air triste en me regardant. Elle m'a fait penser à ces gros chiens gentils qui sauvent les gens à la montagne.

— Les saint-bernard ?

— Voilà. Sauf qu'elle avait pas de p'tit tonneau sous le menton, alors que moi, j'aurais pas dit non à un coup d'gnole. Elle voulait absolument m'aider. Comme si j'étais un dingo. Ça m'a gonflé, ses yeux humides, sa façon de remuer la truffe devant le chagrin et de vouloir absolument

déterrer le malheur qu'on peut pas dire. J'lui ai dit que si elle tenait absolument à m'aider, elle pouvait toujours me sucer la teub. Après ça, y m'en ont collé une autre dans les pattes, une vieille carne, avec des lunettes à double-foyer et plus de poils au menton que moi. Elle m'disait qu'j'étais en choc post-traumatique, qu'y fallait que j'parle, que ça m'ferait du bien, etc. Alors, j'me posais sur son canapé en cuir qui sentait bon la bagnole neuve, j'foutais mes pieds dessus pour voir sa tête de chouette se renfrogner, j'fermais les yeux et j'piquais un somme. Après, j'me barrais et j'lui disais : « Ça m'a fait du bien, à la semaine prochaine, m'dame ! »

Il part d'un petit rire amer avant de redevenir sérieux.

— Qu'est-ce que tu voulais que je lui dise ? Que je m'étais un jour tenu au bord de l'A46 en contemplant la jambe d'un p'tit gars avec une chaussette jaune et des papillons ? Que plus jamais j'arriverais à oublier ça ? Que je m'étais dit à ce moment que la vie était trop dégueulasse et que le mieux ce serait de traverser les voies à mon tour. Que j'l'avais pas fait parce que j'ai pas eu les couilles mais qu'une partie de moi était restée ce jour-là sur ces quatre voies ?

— Ah ouais... ça a dû être dur...

— Bof... C'est pas le mot qu'j'aurais choisi. À partir de là, c'est vrai, j'suis un peu parti en vrille. J'ai commencé à picoler. Y avait que ça qui m'empêchait de voir cette putain d'jambe de mioche. Ça et les gonzesses, bien entendu. Une nuit, j'étais d'astreinte, j'ai été appelé sur une intervention, j'ai même pas entendu mon téléphone sonner tellement j'étais rond. Y m'ont collé un avertissement, puis une mise à pied. Y m'ont déclaré inapte à faire de la patrouille. Y m'ont collé à la vidéosurveillance. T'imagines ? Moi j'aimais conduire, tout seul dans mon camion, j'étais le seigneur d'la route. Là, j'me retrouvais comme un con, coincé derrière un écran. J'passais de Johnny au Stade de France à la première partie de Peter et Sloane à la MJC de Saint-Quentin-Fallavier.

J'ai pas supporté. J'picolais de plus en plus. Un jour, j'me suis endormi sur mon écran. Y m'ont viré. Et après... ben, comme dans les reportages à TF1... La « descente aux enfers » qu'on dit. J'ai bossé à droite et à gauche, dans les usines, j'ai mis des cacahouètes en sachets, j'ai monté des colonnes de direction, j'ai fait l'manard sur les chantiers, j'ai livré des meubles, empilé des cartons... à chaque fois, j'me suis fait lourder, à cause de la picole. Y avait comme un truc de cassé en moi. C'est comme une cage qui s'était ouverte pour libérer un monstre, et moi, j'arrivais plus à l'faire rentrer. Ou alors par moments, mais il finissait toujours par ressortir. J'ai perdu mon appart, j'ai pioncé un moment dans ma voiture. Et puis, j'ai perdu mon permis, j'ai plus eu d'bagnole... Ce putain de monstre avait pris toute la place dans ma vie. J'ai plus jamais réussi à r'fermer la porte. J'crois qu'j'ai plus réessayé.

Malik se lève et fait quelques pas. Il a besoin de se dégourdir les jambes et de respirer. Après quelques instants, il se rassoit pour ne pas montrer à Jony à quel point son histoire l'a mis mal à l'aise. Il ne sait pas quoi dire. Les mots lui manquent et, une fois de plus, il s'en veut d'être aussi peu inspiré. Il murmure juste :

— C'est dur comme histoire.

Jony crache par terre et se lève à son tour. Il dit : « Bof. C'est la vie ». Avec prudence, il esquisse deux ou trois pas, il fait mine de faire quelques mouvements de gym, lève une jambe, tangué un peu et lève les bras pour retrouver son équilibre, avant de se rassoit lourdement en soufflant :

— Et ben... C'est pas encore ce soir que j'vais me mettre au jogging moi. Tu sais quoi ? J'suis tellement défoncé que même si j'avais Monica Bellucci en bas résilles devant moi, j'crois que j'réussirais juste à avoir une demi-molle.

Il marque un temps d'arrêt et hoche la tête :

Bon, soyons optimiste, une demi-dure quand même. Faut pas déconner. C'est Monica.

Et puis, devinant la tête de Malik dans le noir, il pouffe :

— Fais pas cette tronche, gamin. C'est de l'histoire ancienne tout ça. Et pis, j'vais t'dire un truc : même si ce fameux jour, j'avais pas vu c'que j'ai vu, j'crois que je s'rais quand même devenu ce que j'suis dev'nu. Ça s'rait passé autrement, à un autre moment, une autre année. Mais un jour ou l'autre, j'aurais fini par ouvrir la porte. Le monstre serait sorti, tu sais. Ça aurait pris le temps qu'il faut, mais c'est comme ça. On en est tous là, nous autres.

— Vous avez tous des monstres ?

— Tout le monde en a, gamin. Des plus ou moins gros, des apprivoisés, des sauvages. Tout le monde en a. Même Johnny. Surtout Johnny. C'est pas trop le monstre le problème. Le problème, c'est les portes. Les barreaux pour l'tenir éloigné. Et là, c'est sûr, on n'est pas tous égaux. Johnny, comme c'était pas n'importe qui, l'a toujours été bien entouré pour l'aider à calmer ses monstres. Des belles gonzesses amoureuses, des imprésarios, des amis... Bon, c'est normal, hein, c'était Johnny. Mais nous, on est tout seul d'avant la cage. On fait pas l'poids.

Malik reste silencieux. Et puis au bout d'un moment, il demande :

— Tout le monde en a ? Nono, c'est quoi les siens ?

Jony crache par terre.

— Ça, gamin, faudra lui d'mander.

— Et Laurie et Steve ? Ils vont bien s'en sortir eux, un jour ? Ils sont jeunes, ils ont toute la vie devant eux...

— Pffff... les Ragondins, c'est rien que des gros camés, mon gars... L'héro, ça scie les barreaux comme personne, et ensuite, tu peux toujours t'brosser l'cul pour refoutre la bestiole dans sa cage. Une fois qu'elle est

sortie, c'est mort. À peine le temps de te faire un shoot, et c'est toi qui te retrouves en prison. Jusqu'à la fin. Bon, là, tu m'diras, en ce moment, je crois qu'ils prennent des cachetons, de la méthadone, du Subutex et toutes ces merdes. Mais dans le fond, c'est juste une manière de distraire la bestiole qui leur bouffe la tête.

Pour appuyer son propos, il se touche le front avec le doigt. Puis il suspend son geste :

— Tiens, tiens... En parlant de se distraire... mate un peu qui vient là ! Ooooh, Ooooooh, ... Bonsoiiiiiiir mesdemoiselles, braille Jony tout ragaillard par la vision de deux jeunes filles qui passent en riant devant eux. Elles marchent bras dessus bras dessous, l'une d'elle tient à la main une bouteille de vodka déjà bien entamée. Elles n'accordent pas un regard aux deux hommes sur la pelouse et vont s'asseoir sur un banc où elles continuent à glousser tout en buvant directement à la bouteille.

— Et voilà... grogne Jony. Même pas foutues d'être polies.

— Faut les comprendre, aussi... Elles n'ont pas envie de se faire emmerder. Ça doit leur arriver toute la journée. Les filles, aujourd'hui, elles se laissent plus faire. Ça marche plus comme ça maintenant, m'sieur Jony, vous savez.

— J'importune personne, j'dis bonsoir, bougonne le rocker. Et crois-moi, gamin, qu'si j'avais une bonne tête de p'tit bourgeois du 6^e, elles m'auraient répondu. Même qu'elles demanderaient pas mieux que d'se faire tirer les cheveux en levrette si j'étais un d'ces jeunes merdeux à mèches qui roulent en Porsche Boxter. Mais moi, d'toute façon, j'en ai rien à foutre de ces pétasses. C'est juste pour la beauté du geste. J'aime les femmes, pas les filles. J'dis juste bonsoir, parce que j'suis un type bien élevé. Après, c'qui m'rend fou, c'est d'voir des jeunes bourgeoises se mettre dans des états pareils. R'garde moi ça. C'est tout juste majeur et ça s'encanaille à se bourrer la gueule dans les parcs publics à la nuit tombée... Et pis, mate-moi ces dégaines... Ces frusques, ces jeans troués

qui doivent valoir la peau de mes couilles, ces nippes de bourges faussement rapiécées. Tu trouves ça normal, toi, de jouer à être « nous » ? On a des tronches à déguisements ?

— C'est la mode, m'sieur Jony, les jeans déchirés, les baskets abîmées, tout ça...

— Mouais... La mode mon cul... Tu veux jouer à la clodo ? Tu cherches le grand frisson ? Viens crécher dans la rue alors, et on en reparle...

Il fait une pause pour tirer une longue taffe du joint. Quand il a terminé, ses yeux bleus pétillent à nouveau :

— En attendant, gamin, et en parlant de grand frisson, j'en connais une qui va l'avoir, demain soir, quand elle va voir la chouette surprise qu'on lui a préparée, c'est la Vava. J'peux t'dire que des soirées d'anniversaire comme ça, même Johnny dans sa grande époque, il en a pas eu. Je t'le dis, demain soir, les quais du Rhône et le pont de Nono, ça va être à la fois Los Angeles, Saint-Tropez et Versailles. La classe. La trèèès grande classe. Et crois-moi, la classe, ça m'connaît, ajoute-t-il en crachant par terre.

Et puis, il part de son grand rire, celui qui balaie tout sur son passage, même les monstres.

30 – Vava

Le lendemain, Vava est déçue. Elle fait tout pour le cacher, mais elle est déçue. Roxanne a insisté pour l'entraîner sur les quais en lui disant que tout le monde avait envie de la voir, mais seul Nono est là, sur son banc. Elle fait remarquer :

— C'était bien la peine de me faire venir. Non pas que ça me fasse pas plaisir de te voir, mon Nono, mais bon... Je me remets d'une bronchite, je suis pas censée crapahuter dehors à la nuit tombée, le docteur m'a bien dit de rester au chaud. Alors, la petite me baratine que *soi-disant* je manque à tout le monde, qu'il faut *absolument* que je passe faire un coucou, et y a personne.

— Ils vont venir Vava, ils vont venir. Ils ont dû avoir un empêchement, répond Roxanne, en jetant des regards anxieux en contrebas des quais.

— Un empêchement ? Depuis quand on a des « empêchements » nous autres ? Si y a une chose qui est sûre, c'est qu'on n'a jamais rien à faire de nos journées. Mais ils sont où tous ? Quelqu'un peut me le dire ?

— Ils ne sont pas là pour l'instant, mais moi, je suis fidèle au poste... Dis-moi, ma bonne Vava, n'es-tu pas contente au moins de me retrouver, dans cet endroit que nous aimons tant ? intervient Nono afin de faire diversion.

— Si, ça m'a fait plaisir de te voir, mais je vais y aller maintenant. Tant pis pour les autres, je veux pas prendre froid à nouveau.

— Attends, attends, ma chère amie... heu... avant de partir, je voudrais que nous rendions hommage à ce majestueux fleuve qui a dû tant te manquer. Tiens, je t'offre quelques mots de Chateaubriand : « *Quand nous rencontrions un fleuve, nous le passions sur un radeau ou à la nage. Atala appuyait une de ses mains sur mon épaule ; et, comme deux cygnes voyageurs, nous traversions ces ondes solitaires* ».

— Oui, c'est très joli, Nono, merci. Maintenant, je m'en vais. Tu viens Roxanne ?

— Attends, ne pars pas, j'ai encore ceux-ci de Paul Éluard, poursuit le poète, en pleine panique : « *Le fleuve se détend, passe avec adresse dans le soleil, regarde la nuit, la trouve belle et à son goût, passe son bras sous le sien et redouble de brutalité* ».

Mais Vava commence à perdre patience :

— Bon, t'es bien gentil Nono, mais je vais pas passer la soirée à écouter tes âneries. Qu'est-ce qui te prend tout d'un coup à me réciter des poèmes ? Allez, laisse-moi passer, je te dis que je vais y aller.

— C'est bon ! crie soudain Roxanne en fixant un point lumineux en contrebas à la hauteur du pont. C'est le signal ! On peut y aller, c'est prêt. Suis-nous !

Vava se laisse conduire sans protester à travers la pelouse. Arrivée sur les berges, ses amis insistent pour lui bander les yeux. Elle a beau rétorquer que, de toute façon, elle n'y voit pas grand-chose avec sa cataracte, et que le tissu pue, Nono tient à son cérémonial. Une fois arrivés, il lui enlève son bandeau et Vava a le souffle coupé : ils ont bloqué l'accès au-dessous du pont, avec des barrières de chantiers. Un écriteau collé indique « Soirée privée ». Au sol, des bougies de toutes tailles, disposées dans des canettes vides, dessinent un petit chemin lumineux. Des fleurs, vraisemblablement chipées dans les massifs voisins, sont joliment agencées dans des demi-bouteilles en plastique.

Dans un coin, les garçons ont installé un barbecue, et une bonne odeur de saucisse grillée s'élève. Un peu plus loin, en équilibre instable sur un empilement de cartons, une boule à facettes presque intacte renvoie la lumière des flammes. Juste à côté, Malik a posé une petite enceinte portable, de laquelle s'élève la musique de « Into the groove » de Madonna.

« Joyeux anniversaire ! » s'écrie tout le monde.

Ça fait beaucoup d'émotion pour Vava. Elle reste bouche bée et se contente de porter une main à son cœur. Six dix est le premier à s'approcher.

— Tu aimes les bougies ? Six Dix en a pris tous les jours un peu dans la grande maison de Jésus. Il y a une dame qui a vu Six dix et qui a grondé mais Six dix a dit que Jésus était d'accord.

— Allez, viens Vava, viens manger, crie joyeusement Jony. Le Steve et moi, on a bricolé ce barbecue avec deux jantes de bagnoles ; une BMW et une Renault Espace. C'est comme qui dirait le meilleur de la technologie franco-allemande pour faire griller nos saucisses. La classe à l'état pur.

Vava n'a toujours pas retrouvé sa voix.

— Ça te plaît ? lui demande Le Russe en désignant la boule à facettes qui trône en hauteur sur ses cartons. C'est un forain qui me l'a filée, elle servait pour décorer son stand d'autos-tamponneuses, mais maintenant, la mode c'est plutôt des machins lasers qui clignotent. Le gars allait la mettre à la benne, mais moi, j'trouvais ça dommage, même si elle est un peu cassée. Bon, ce qui est dommage, c'est qu'on n'a pas réussi à la fixer tout là-haut, comme c'était prévu. Steve a essayé de planter un crochet dans le béton, mais ça a pas tenu et la boule a failli assommer ce pauvre Géro qui tenait l'escabeau. Déjà qu'il est pas bien vif... Bon, mais rien que comme ça, ça donne un petit côté festif pas dégueu. On se croirait en discothèque non ? Surtout avec Malik qui t'a préparé une super playlist.

C'est une belle soirée, que rien n'assombrit. Ils se sont cotisés, il y a des saucisses à profusion, du pain et même du mousseux qu'ils boivent dans des verres en carton. Quand vient l'heure du dessert, tout le monde applaudit. Malik a vu les choses en grand, le gâteau est énorme, à deux niveaux. Un gâteau de princesse. Vava porte une nouvelle fois la main à son cœur, comme pour contenir un trop plein d'émotion. Le souffle court, elle s'y reprend à trois fois avant de souffler ses bougies, et comme elle n'y arrive pas, Six dix ne se fait pas prier pour l'aider. Ensuite, elle ouvre d'une main tremblante le sac Leclerc que lui tend Laurie et en extirpe les escarpins noirs vernis, un peu éraflés au bout, taille 41. Ses yeux s'écarquillent de bonheur. Elle tient à mettre tout de suite les chaussures et Nono, toujours galant, lui offre son bras afin qu'elle fasse quelques pas sans trébucher.

Pour finir, Roxanne fait signe à Malik d'arrêter la musique et elle sort son téléphone portable de sa poche. Vava n'en croit pas ses yeux et ses oreilles : sur l'écran, Géraldine Levasseur, souriante, lui souhaite « un bon anniversaire, entourée de tous ceux qu'elle aime. Elle l'invite à poursuivre son chemin de vie dans l'amour et la lumière et à ne jamais se laisser entraver par ses peurs. Avoir confiance, faire face et avancer, sans crainte, tel est le secret pour être une femme puissante et lumineuse ». C'en est trop pour Vava qui fond en larmes.

— Vous avez entendu ? Elle m'a appelée sa « chère Vava » ? Oh, mes petits, c'est... c'est trop... tout ça... hoquète-t-elle... je ne mérite pas tout ça... tout le mal que vous vous êtes donné ! Je vais vous dire une chose : de toute ma vie, personne n'a jamais fait une chose pareille pour moi. C'est bien simple, je crois que c'est la première fois qu'on me souhaite mon anniversaire !

De voir pleurer Vava, ça perturbe Six dix. Alors Malik remet de la musique et bientôt, le mousseux coule à nouveau à flot sur l'air de « Matériel girl ». Jony et Roxanne esquissent même quelques pas de rock. En retrait, le jeune garçon dévore sa belle des yeux. Ses longues mèches brunes lui balaient les

yeux chaque fois qu'elle remue la tête. Elle est libre, joyeuse, insouciante, et il donnerait n'importe quoi pour oser aller danser avec elle.

Le Russe arrache son ami à sa contemplation :

— Dis-moi mon gars, tu fais des livraisons de pâtisseries aussi ? Depuis quand y a des invendus de gâteaux d'anniversaire chez Uber Eats ?

— Non, mais là, c'est pas pareil... ça m'faisait plaisir d'acheter le gâteau pour madame Vava. C'est un cadeau.

— Ok. Mais quand t'as dit qu't'allais trouver un gâteau, j'ai pensé que t'allais prendre un truc chez Lidl. Ce gâteau-là, Malik, il vient d'un pâtissier. T'as même fait marquer « Happy birthday Vava » dessus. C'est un truc de bourges ! Ça coûte les yeux de la tête un machin comme ça.

— M'dame Vava, elle le mérite bien. M'sieur Nono a dit qu'on f'sait pas les choses à moitié...

— D'accord, mais et les autres fois ? Les burgers ? Les sandwiches ? Les frites ? Les tacos ? Tout ce que tu ramènes tout le temps ?

Le garçon ne répond pas. Il se contente de baisser la tête et de fixer ses baskets.

— Je sais que ça part d'une bonne intention, mon gars, et c'est généreux de ta part. Mais tu peux pas nourrir dix personnes tous les soirs comme ça ! Ça fait trop longtemps que ça dure ! Va raconter tes histoires d'invendus et de rebus de livraison aux autres. Moi je connais la vie, le prix des choses. Je suis peut-être le seul dans cette bande qui connaisse encore un peu ces trucs-là, parce que je bosse. Crois-moi, je sais repérer un type qui vit au-dessus de ses moyens et qui est en train de se foutre dans la merde jusqu'au cou.

— C'est ma thune, j'en fais c'que j'veux, dit Malik en relevant la tête d'un petit air bravache. Ça m'fait plaisir. C'est pas un problème, l'argent... Je me débrouille.

Le Russe lui agite son doigt sous le nez :

— Justement, c'est ça qui va pas mon gars... C'est que tu *te débrouilles*. Je te l'ai dit, je connais le business... Me raconte pas de salades. En tant que livreur à vélo, tu te fais combien ? 20 ? 30 euros par jour ?

— Même pas... murmure le jeune homme d'un air piteux. Parce que, maintenant, je bosse moins le soir, vu que j viens ici, alors, je les gagne même plus.

— D'accord. Donc comment tu fais pour avoir de la thune alors ? Tu *deales* ? Tu fais des petits trafics avec tes potes ? Ceux qui t'ont cassé la gueule l'autre fois ? Ça t'a pas suffi ? J les connais ces types, Malik... Enfin, pas eux, mais leurs potes. C'est pareil. Ces mecs, c'est des vrais méchants. T'as beau jouer les petits caïds, t'es pas comme eux. Il faut PAS traiter avec eux. Jamais. Ils vont te broyer, mon gars.

— C'est trop tard, répond le jeune homme d'un air malheureux. S'il vous plaît... dites rien aux autres. Sinon ils voudront plus rien que j'amène. Surtout Roxanne.

En guise de réponse, Le Russe serre les poings, puis il laisse échapper un flot d'injures que Malik interrompt en posant une main sur son gros bras musclé :

— J vais arranger tout ça, vous en faites pas... Là, j reconnais que c'est un peu chaud parce que j leur dois de la thune, c'est vrai. Mais je gère. J suis sur un gros coup. Très gros. J vais régler ça, vous verrez... Faut m'faire confiance.

Ce discours n'a pas l'air de convaincre Le Russe, mais il ne rajoute rien. Malik et lui retournent auprès du groupe pour prendre congé de la reine de la soirée qui doit rentrer au foyer. Toujours émue et un peu tremblante, elle range ses escarpins de princesse dans sa valise bleue, elle bredouille une centaine de mercis et distribue des tonnes de baisers, avant de se décider à partir, appuyée au bras de Roxanne.

Les autres suivent longtemps du regard les deux silhouettes serrées l'une contre l'autre, celle longue et élancée de la jeune fille et celle, petite et replète, de Vava.

Une reine et une princesse, murmure Nono avec un sourire.

31 – Nono

Nono reste seul sur le banc, avec Six dix et Malik. Il observe ses deux compagnons :

— Mes jeunes amis, peut-être que ma relative sobriété trouble ma perception, mais, pour des raisons que j'ignore, je vous sens préoccupés ce soir. Après cette mémorable soirée, il n'est pas question qu'un nuage obscurcisse notre ciel, alors je vous conjure de m'ouvrir votre cœur et de vous décharger de vos tourments sur mon épaule solide et à mon oreille attentive.

Après un long silence, comme personne ne répond, Nono reformule sa question, de manière plus directe :

— Je peux savoir ce qui vous préoccupe ?

— Ben rien... répond Malik avec un peu trop de précipitation... rien de spécial, m'sieur Nono.

— Avec la petite Roxanne, où en êtes-vous ? Vos affaires avancent-elles comme vous le voulez ?

— Oui... ça va... Je fais comme on a dit, je lui envoie les messages. Je crois qu'elle aime bien ça. Je sens que... que je suis pas rien du tout pour elle.

— Vous ne lui êtes pas indifférent. Parfait. Voulez-vous que nous lui composions une petite ode qu'elle recevra avant d'aller dormir ?

— Non, c'est bon. J'ai déjà un message tout prêt à lui envoyer demain matin à son réveil. Vous savez, celui avec les étoiles et le soleil que vous m'avez fait. J'veux pas être relou.

— On n'est jamais « relou » quand il s'agit de poésie, mon jeune ami. Tout au plus, un peu exalté, ou fiévreux. Rien qu'un doux regard de l'être aimé ne puisse apaiser.

— Mouais... J'aimerais bien que ça avance quand même cette histoire... Parce que des doux regards, ça va bien un moment hein... Moi j'ai envie de plus.

— Chacun sa vision de l'amour mon garçon. En ce qui me concerne, un seul battement de cils ou un sourire à peine ébauché suffisent à me rendre heureux. Je ne réclame rien, je n'attends rien, que le bonheur d'être quelques instants là où est mon amour, et je souhaite juste que mon cœur palpite en secret près du sien. Je me contente de peu, dans la vie comme en amour. Voilà pourquoi, si les imbéciles me pensent souvent vagabond, moi je sais dans le secret de mon cœur que, parce que j'aime, je suis roi.

— Là, genre en ce moment, vous aimez quelqu'un, m'sieur Nono ? Vous avez une chérie ?

— Mon jeune ami, vous êtes à l'aube de votre vie... Vous apprendrez que l'amour peut prendre bien des formes, certaines complexes, déroutantes, subtiles et inattendues. J'ai eu mon lot de conquêtes lorsque j'étais jeune. Mon cœur a certainement dû faire souffrir autant qu'il a souffert. Cela me fait des souvenirs pour mes vieux jours. Et aujourd'hui, à l'aurore de ma vie, il est possible que le destin s'amuse avec moi et jette le trouble dans mon esprit. Mais vous n'en saurez pas plus. Souffrez que je cultive mon mystère et que je garde pour moi mes doux tourments... Ils nous rappellent que, même si nous ne les comprenons pas toujours, nous sommes en vie. Et que cette vie peut encore être beauté et poésie.

Ils restent silencieux après cette tirade. Malik se roule un joint et Nono repart à la charge :

— Alors mon jeune ami, si ce n'est votre cœur, qu'est-ce donc qui vous tracasse ? Serait-ce en lien avec les deux individus qui vous ont rossé il y a quelques mois ?

Le jeune homme sursaute :

— Pourquoi vous dites ça ?

— Eh bien, puisque vous me dites que ce n'est pas lié à une affaire sentimentale et comme vous m'avez déjà expliqué l'inexistence de vos rapports avec votre famille, j'en déduis que vos soucis concernent vos... activités extra-professionnelles. L'autre jour, une voiture est restée un moment garée sur les quais, presque à la hauteur de l'endroit où nous nous retrouvons. Je n'y ai pas prêté attention, jusqu'à ce que Jony me fasse remarquer que les trois occupants, sortis de leur véhicule, avaient l'air de chercher du regard quelqu'un... Il m'a semblé à leur mise que ces trois gaillards pouvaient être du même style que les deux qui se sont lâchement attaqués à vous il y a quelque temps. Bien que quelque chose dans leur attitude m'ait semblé plus... calme... plus froid et plus menaçant. Je ne vous en ai pas parlé pour ne pas vous inquiéter et parce qu'ils ne sont pas revenus. Mais puisque vous me semblez soucieux...

Malik ne répond pas, il continue à fumer. Bien qu'il ait noté son froncement de sourcils et la crispation de ses épaules, Nono n'insiste pas. Il se promet d'aborder à nouveau le sujet le lendemain.

— Et toi, mon brave Six dix ? demande le clochard d'un ton jovial, aurai-je plus de succès avec toi ? Qu'est-ce qui te rend si silencieux ce soir ? Même ce bon Edmond n'arrive pas à te convaincre de venir courir sur la pelouse avec lui. Qu'as-tu ? Tout va bien ? À quoi penses-tu ?

— Six dix va bien. Tu aimes bien Six dix ?

— Oui, assurément, je t'aime bien. Mais dis-moi à quoi tu penses ?

— À la jolie dame.

— Roxanne ?

— Non, la jolie dame.

— Laurie ?

Six dix secoue négativement la tête :

— Non. La jolie dame dans le téléphone de Roxanne.

— La gourou ? Elle ressemble à un poisson trop cuit, mais bon... passons. Et pourquoi penses-tu à cette morue avariée et cupide ?

— Ce qu'elle a dit dans la vidéo. Six dix a aimé. Qu'il faut pas avoir peur. Qu'il faut oser. Pas fuir son destin. Pas peur.

— Ah très bien. Je n'y ai entendu que des formules creuses et des lieux communs, mais si ça te parle, très bien. Et qu'en déduis-tu ?

— Faut plus se sauver. Six dix arrête. Six dix a plus peur qu'on le retrouve. Voilà. On le retrouve.

— Très bien alors, conclut Nono avec bonne humeur.

Et puis ils restent là, tous les trois. Personne ne se sent obligé de parler ou de meubler le silence. Malik fume, il étend ses jambes, il met ses oreillettes et il écoute du rap. De temps en temps, il agite un peu la tête pour battre la mesure et ses lèvres forment des mots en silence. Il a l'air bien. Quant à Six dix, il fait une chose que Nono ne l'a jamais vu faire : il se roule en boule sur le banc et il s'endort comme un petit chiot tranquille. C'est la première fois qu'il ne s'enfuit pas.

Nono se sent investi de la mission de veiller sur le repos de ces deux gamins. Alors, gardien aimant et attentif, il se cale un peu plus sur son banc et il sourit aux étoiles.

32 – Nono

Après la soirée, la vie reprend son cours. Comme avant mais un peu différente.

Vava va un peu mieux, elle recommence à rendre visite à ses amis chaque soir. Elle est sur la bonne voie pour obtenir un studio. Vingt-deux mètres carrés, dans un logement social à Saint-Fons. Elle en parle avec émotion. Tout la fait rêver : avoir des clés. Un lit à elle. Peut-être même la télévision. Un aspirateur. Elle fait des plans sur la comète, elle dit : « Le samedi, il ne faudra pas me déranger parce que c'est le jour où je ferai mon ménage ». Elle dit aussi : « Vous viendrez me voir. Je vous ferai à manger et on dînera avec de vrais couverts. Pas des trucs en plastique. J'en peux plus des trucs en plastique. Je vous ferai la recette de ma mère, la daube provençale ». Elle s'angoisse pour un rien, elle dit : « J'espère que ce sera pas des plaques électriques parce que ma mère détestait ça pour faire mijoter... Une bonne vieille bouteille de gaz, ça m'irait... Il faut que je me souvienne de la recette ».

Malik en revanche vient un peu moins souvent et jamais à des heures régulières. Il débarque parfois dans l'après-midi, parfois en fin de matinée, plus rarement le soir. Il se débrouille toujours pour laisser quelque chose à manger ou à grignoter pour le groupe. Désormais, il laisse son vélo bien en amont des quais et il arrive par des chemins différents. Il continue à envoyer des messages à Roxanne, toute la journée. Certains sont des extraits de poésies proposés par Nono, d'autres des bribes de pensées de son cru, mais

qui sont toujours revues et corrigées par le vieux clochard. Il s'en veut de ne pas réussir à exprimer ce qui lui tord le ventre. Cet amour qui déborde lui coupe le souffle et le rend muet.

De son côté, Roxanne, aidée par l'équipe de la Halte des femmes, continue de chercher une place pour une formation d'aide-soignante. Elle espère, après avoir travaillé quelques années, pouvoir poursuivre ses études afin de devenir infirmière. C'est le projet qui enthousiasme le plus Jony. Il dit que les infirmières arrivent juste en deux, dans la hiérarchie de ses fantasmes, après les hôtesse de l'air et avant les secrétaires.

Mais le plus mystérieux, après cette mémorable soirée d'anniversaire, c'est la métamorphose de Six dix : il semble apaisé, il ne répète plus « qu'il faut pas qu'on le trouve », il n'est plus en perpétuel mouvement et ne paraît pas sans cesse sur le point de se sauver. Sans que personne ne comprenne exactement ce qu'il veut dire, il affirme souvent : « Six dix a plus peur ». La seule chose qui ne change pas, c'est qu'il continue de demander à tout propos, avec son grand sourire tordu, si « on l'aime bien ».

Nono a repris sa routine et ses joutes verbales, le mardi et le vendredi, devant la fac.

Tristan, le seul garçon du groupe, se montre en général le plus ouvert à la discussion. Il est sincèrement désireux de convaincre Nono du bien-fondé de ses théories. Il lui a plusieurs fois proposé de lui prêter des ouvrages, que le vieux clochard a toujours refusés poliment, prétextant ne relire que de rares classiques et de la poésie. Nono l'appelle parfois « mon jeune Américain », puisque la plupart de ses théories sont inspirées de la société anglo-saxonne, surnom que le garçon réfute avec vigueur : il rejette l'impérialisme US de toutes ses forces, tout en reconnaissant que l'apport des intellectuels de la gauche américaine, en termes de compréhension des rapports dominants/dominés, a façonné sa pensée. D'autres fois, Nono l'affuble du sobriquet « le pénitent », faisant référence à la propension du

jeune homme à se considérer en tant qu'appartenant au groupe des *Mâles blancs hétérosexuels*, coupable de la quasi-totalité des maux du monde.

La jolie métisse au crâne rasé s'appelle Aïssa. Fille d'un ancien journaliste politique à *Jeune Afrique* reconverti dans la presse numérique et d'une professeure de lettres modernes, c'est celle avec qui Nono échange le moins, parce qu'elle pose en préambule à toute discussion une catégorisation par la couleur de peau ; Nono, grand admirateur de Martin Luther King, a eu beau lui citer des extraits du discours *I have a dream* : « Je fais le rêve que mes quatre petits-enfants vivront dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur la valeur de leur caractère », la fille n'a rien voulu savoir. Nono a été accusé de refuser de reconnaître sa « *profonde cécité aux couleurs de peau* » et de « *fuir la discussion sur ses préjugés hérités et inconscients* ». Éberlué, le clochard au ventre vide et aux chaussures trouées s'est vu sommé de reconnaître son « privilège blanc » par une jeune fille dont le coût de la tenue et des accessoires (jean, parka, sac à main et iPhone) était probablement très proche du salaire médian français.

La discussion est également animée avec l'étudiante aux cheveux courts et violets, qui se fait appeler « Alfaraz » et qui se sent investie de la mission de rééduquer Nono et de déconstruire sa masculinité.

Pour la taquiner, le vieux clochard s'amuse beaucoup à surjouer la galanterie et à lui réciter des poèmes. Aujourd'hui, il enlève cérémonieusement son chapeau et déclame, la main sur le cœur « À une jeune fille » :

*Comme ta beauté se révèle
Au-dessus de toute beauté,
Comme ton cœur semble emporté
Vers une existence nouvelle,

Comme en de mystiques ardeurs
Tu laisses planer haut ton âme.*

*Comme tu te sens naître femme
À ces printanières odeurs,*

*Peut-être que la destinée
Te montre un glorieux chemin ;
Peut-être ta nerveuse main
Mènera la terre enchaînée.*

*À coup sûr, tu ne seras pas
Épouse heureuse, douce mère ;
Aucun attachement vulgaire
Ne peut te retenir en bas.*

*As-tu des influx de victoire
Dans tes beaux yeux clairs, pleins d'orgueil,
Comme en son virginal coup d'œil
Jeanne d'Arc, de haute mémoire ?*

*Dois-tu fonder des ordres saints,
Être martyre ou prophétesse ?
Ou bien écouter l'âcre ivresse
Du sang vif qui gonfle tes seins ?*

*Dois-tu, reine, bâtir des villes
Aux inoubliables splendeurs,
Et pour ces vagues airs boudeurs
Faire trembler les foules viles ?*

*Va donc ! tout ploiera sous tes pas,
Que tu sois la vierge idéale
Ou la courtisane fatale...
Si la mort ne t'arrête pas !*

Lorsqu'il a terminé, Alfaraz a l'air excédée :

— Heu, je ne sais pas si vous vous rendez compte du sexisme du truc-là ? Il y a tous les stéréotypes de genre, votre poème c'est un monument de clichés patriarcaux.

— Des clichés ? « Le coffret de Santal » du grand Charles Cros ? Pardieu, vous êtes atteinte soit de surdité, soit de folie.

— Ça non plus, ce n'est pas possible. Vous ne pouvez pas employer des expressions *validistes* ou *psychophobes* comme ça ! Ça n'est pas *safe* de parler avec vous !

— Pardon ? Plaît-il ? Quel est ce charabia ? Aïe, je souffre, mes oreilles !

— Le *validisme* et la *psychophobie* sont des oppressions vécues par les personnes en situation de handicap physique ou mental.

— Qu'entends-je ? Qu'ouïs-je ? « *En situation de handicap* ». Ah, que je sois foudroyé sur le champ si je dois supporter un instant de plus ces infâmes barbarismes !

— Vous comprenez très bien ce que ça veut dire, rétorque Alfaraz vexée. Pas la peine de jouer les naïfs. Et ça n'empêche que votre poème véhicule les stéréotypes de genre qu'on prête aux femmes : la beauté, la douceur, être mère, épouse, vierge, courtisane... même la référence aux seins, à la fin, est de très mauvais goût.

— Mais enfin, ce n'est point une offense que de célébrer la beauté d'une femme ! Vous-même, si un homme vous dit que vous êtes une jeune fille ravissante, en concevrez-vous quelque contrariété si cela est exprimé sans insistance mais en termes galants ?

Un silence gêné fait suite à cette question. Tristan prend la parole :

— Je pensais que vous saviez... Alfaraz est non-binaire.

— J'ai été assignée femme à ma naissance, mais cela ne présume en aucun cas de mon genre. J'ajoute que je suis pansexuelle, gender fluid et

neuroA, complète la jeune fille en croisant les bras sur sa poitrine avec un petit sourire provocant.

— Plaît-il ? répond Nono en se tenant les oreilles. Quel est ce galimatias ? Je sens que mon tympan se met à vibrer de manière très inconfortable, comme à chaque fois qu'il est confronté à une incompréhensible lubie langagière.

— Être non-binaire, enchaîne Tristan avec douceur, ça veut dire ne se revendiquer ni homme ni femme.

— Que me chantez-vous là ? Les hermaphrodites existent depuis la nuit des temps, et si vous faites référence à la légende grecque dans laquelle Hermaphrodite naît de l'union d'Hermès et Aphrodite, il se trouve que...

— Non. Rien à voir. Je ne me revendique ni l'un ni l'autre, le coupe Alfaraz. Parfois, Je m'identifie homme, d'autres fois femme, ça dépend.

— Parbleu, je m'en voudrais de paraître trivial, mais il existe un endroit de votre anatomie qui est parfaitement susceptible de lever vos interrogations et vos doutes quant à votre sexe.

— Vous confondez le sexe et le genre. Le sexe, c'est biologique, c'est ce à quoi nous sommes assignés à la naissance. Mais le genre, c'est une construction sociale. Et en ce qui concerne Alfaraz, iel se sent non binaire, reprend Tristan avec patience.

— Je vous demande pardon ? Iel ?

— C'est un pronom neutre. Normalement, il faudrait toujours demander à quelqu'un quel pronom il souhaite qu'on utilise pour s'adresser à iel. Sinon, on prend le risque de le mégenrer.

— Au secours, à moi, aux fous ! Mes oreilles, mes pauvres oreilles, gémit Nono en faisant mine d'être terrassé de douleur.

Les discussions se poursuivent ainsi, souvent jusqu'à tard dans la journée, jusqu'à ce qu'un des étudiants en ait assez et décide de rentrer, épuisé par

les rodomontades de Nono.

Au retour, le vieux clochard s'arrête souvent chez son ami Roger. Il lui raconte par le menu leurs échanges. Les deux hommes s'amuse beaucoup en évoquant les théories des jeunes gens, la culpabilité érigée en mode de pensée de Tristan, les obsessions racistes d'Aïssa et les combats d'Alfaraz, qui milite pour des toilettes « non genrées » à l'université.

La seule qui n'est jamais moquée, c'est Marina, qui conserve toujours son statut d'intouchable.

Lorsque les deux compères ont bien ri, Roger débouche une bouteille de Côtes du Rhône et ils trinquent, à Romy Schneider, à Sophia Loren, à *Vincent, François, Paul et les autres*, aux cabriolets et aux 504 Peugeot, aux cigarettes écrasées dans un cendrier sur un coin de comptoir, aux gueuletons, à Pagnol, au pastis, au vin rouge, aux jupes qui s'envolent, aux femmes à qui l'on tient la porte et qui vous remercient d'un sourire, à Platini et à Giresse, à Montand, Belmondo, à Jean Rochefort, à la viande saignante et au pot-au-feu, à Charlie Hebdo et à Bernard Pivot, au bœuf bourguignon et au regard poignant d'Annie Girardot. Ils noient leur nostalgie dans les vapeurs d'alcool et ensuite, Nono s'en va, en vacillant dangereusement, comme cet ancien monde qu'il chérit...

33 – Six dix

Ce sont les chiens qui l'ont repéré. Sylvie d'abord, qui se met à aboyer, suivie par Tom. Géro accourt, pensant qu'une fois de plus les animaux se livrent à une guerre sans merci contre les canards ou les cygnes du Rhône. Ce n'est pas un canard. À quelques mètres de la rive, là où l'eau est encore peu profonde, Six dix avance doucement. « Qu'est-ce que tu fous ? Six dix, reviens ! » hurle Géro. Le garçon se retourne et, même de loin, il voit que son visage est baigné de larmes. Six dix fait un petit geste de la main, comme pour signifier à son ami qu'il doit partir, et il reprend sa lente progression. Croyant à un jeu, Tom se jette à l'eau. Géro crie à Sylvie : « Va chercher Jony, va... vite, va chercher, ma fille, cours » et la chienne part en trotinant aussi vite qu'elle peut sur ses grosses pattes. Géro se met à trembler de tout son corps. Six dix est maintenant immobile dans l'eau, le corps secoué de sanglots. Et puis, il avance d'un pas. À cet endroit, la pente doit s'arrêter brusquement, parce que l'instant d'après, le garçon a disparu sous l'eau. Tom aboie encore plus fort. Géro crie : « Mais il va se noyer ! » Il lève les bras au ciel, il hurle encore : « Jonyyyy ». Il n'a pas l'habitude de prendre des décisions seul ; en pleine panique, il fait plusieurs tours sur lui-même en se tenant la tête entre les mains. Il cherche son ami des yeux, sans succès. Alors, sans réfléchir, il ôte ses chaussures, son pantalon, son pull et son blouson. Il pénètre dans l'eau, en slip, et Tom, ravi, vient à sa rencontre en nageant vers lui.

La tête de Six dix surgit, à quelques mètres, avant de disparaître à nouveau dans l'eau sale. Géro plonge. Une fois. Deux fois. Il gueule : « Putain, merde ! » et de rage, il frappe la surface du plat de la main. Il replonge. Il émerge, juste au moment où Jony arrive en courant et lui fait de grands signes depuis la rive. Une main sous le menton de Six dix, l'autre sous son bras, Géro bat furieusement des pieds pour les ramener tous les deux sur le bord. Il ne se souvenait même pas qu'il savait nager. Les chiens n'aboient plus, ils ont compris que tout ça n'était pas un jeu. Jony s'approche du bord et les aide à remonter. Géro tremble des pieds à la tête et se laisse tomber sur le sol. Jony s'agenouille à côté du corps inerte de Six dix. Il appuie sur ses poumons, une fois. Deux fois. Le garçon recrache de l'eau. Il secoue la tête. Il tousse. Il recrache. Ses deux amis le redressent. Ses lèvres sont bleues.

— Putain, où sont les autres ? dit Jony. Il faut qu'on les prévienne, faut qu'ils viennent, qu'ils amènent des vêtements, une couverture, n'importe quoi ! Il va crever de froid là.

Il appelle Le Russe au téléphone. C'est souvent le plus réactif et, à cette heure-ci, il y a moins de risque qu'il soit bourré. Il lui demande de prévenir les autres. Et puis, il enlève son blouson, le pose sur les épaules de Six dix et enserre le corps frêle du jeune garçon dans ses bras.

Ce sont les filles qui arrivent en premier. Roxanne porte la valise et le sac de Vava. En un clin d'œil, la petite femme prend la mesure de la situation. Elle regarde le corps maigre et décharné de Géro, toujours accroupi en slip. Il semble en état de choc et la regarde sans comprendre.

— Allez, rhabille-toi, mon garçon, tu vas attraper la mort et on n'a pas besoin de ça. Jony, aide ton pote à retrouver une mise plus décente, s'il te plaît.

Puis elle contemple Six dix grelotant et sanglotant à la fois.

— Roxanne, aide-moi à le déshabiller. Il ne pourra jamais se réchauffer s'il garde ses fringues trempées.

Maintenant qu'il a recraché l'eau de ses poumons, le garçon se débat, il ne veut pas, il pleure. Il veut retourner à l'eau, il dit : « Non, non... » ; il se débat encore et encore ; il s'échappe des bras de Vava.

— Ça suffit, Six dix ! Fais ce qu'on te dit.

La voix forte et autoritaire de Nono retentit. Lui et Le Russe ramènent une couverture à la propreté douteuse, mais bien épaisse. Quand Six dix est tout nu, le vieux clochard, avec une douceur infinie, l'enveloppe dans le lourd tissu râpeux, qui sent un peu le pipi et l'humidité. Puis il s'assoit par terre, en tailleur, et prend le jeune homme emmailloté dans ses bras, comme un bébé. « Qu'est-ce qui t'a pris, mon garçon ? » demande-t-il doucement. Mais Six dix refuse de répondre, il se remet à pleurer. Alors, Nono le berce et lui caresse les cheveux, longtemps. Quand il est un peu calmé, le jeune homme réussit à livrer son histoire, entre deux hoquets.

— La... la dame jolie... dans la vidéo... elle... elle a dit qu'il fallait pas avoir peur... qu'il fallait... faire la paix... avec ses peurs... alors Six dix a été au commissariat. Pour dire que Six dix était plus fâché. Ils pouvaient le trouver maintenant. Six dix voulait... Faire la paix. Qu'ils arrêtent de chercher... Six dix était d'accord pour qu'on le trouve.

Il s'interrompt, le corps à nouveau secoué de sanglots. Ce faisant, la couverture glisse et il se remet à frissonner.

— On ne peut pas le laisser comme ça, tout nu, décrète Vava en fouillant dans sa valise.

Elle en ressort une paire de chaussettes et un pantalon de jogging molletonné. Tiens, ça devrait faire l'affaire, reprend-elle en lui tendant. C'est pas ta taille, mais ça se porte large et y a une ceinture coulissante pour le serrer. Pour le haut, en revanche, j'ai rien de chaud. Il va pas se balader torse nu, ce gamin !

Aussitôt, Steve, arrivé entre-temps, enlève son pull et le tend sans un mot à Six dix.

Ainsi attifé, le jeune garçon ressemble à un épouvantail : le pantalon lui arrive à mi-mollet et le pull glisse sur ses épaules maigres. Mais il a moins froid. Il se rassoit sur sa couverture, à côté de Nono. Les autres forment un cercle autour d'eux pour mieux écouter la suite. Six dix renifle et reprend son histoire en hoquetant :

— Au... au commissariat, ils ont pas trouvé de... d'avis de recherche. Ils...ils ont dit que personne cherchait Six dix. Jamais. Le... le monsieur a regardé dans son ordinateur. Il est remonté à très longtemps et à tout, partout, dans la France. Il a dit non non. Rien... rien qui correspond. Six dix s'est fâché. Le monsieur a... a... a dit qu'il fallait partir, qu'il avait tout vérifié et qu'il avait pas de temps à perdre.

Il recommence à pleurer.

— Tout ce temps que Six dix s'est sauvé, per... per... personne le cherchait. Jamais.

— C'est pour ça que tu as voulu mourir ? demande Roxanne d'une petite voix.

— Personne cherchait Six dix, reprend le garçon avec obstination. Tout... tout ce temps. Personne. Personne ai... aimait Six dix. Alors, Six dix part rejoindre les poissons.

Un silence consterné suit cette déclaration.

Roxanne se rapproche un peu plus du jeune homme. Elle pose la main sur son épaule.

— Mais moi je t'aime. C'est toi qui m'as trouvée et qui m'a ramenée ici. Sans toi, je ne sais pas ce que je serais devenue. Tu es mon ami. Tu m'as sauvée et je t'aimerai toujours.

— Tout le monde t'aime enfin Ducon ! braille Jony. Qu'est-ce que tu nous casses les couilles, on vient d'se faire la trouille de not' vie. Même qu'on a dessoûlé en 10 s'condes tellement qu'on claquait des miches à l'idée de te retrouver cané. J'crois bien qu'le Nono, ça lui est pas arrivé d'courir aussi vite depuis 1993, tellement qu'il a eu les jetons. Et moi, crois-moi, j'préfèrerais m'faire froter le scrotum à la râpe à fromage plutôt qu'de revivre ça. Et l'autre débile là, qu'est pas plus épais qu'une allumette, qui trouverait même pas sa bite pour pisser dans le noir, qu'a jamais pris une décision de sa vie et qui saute dans la flotte pour te repêcher. Qu'est-ce que tu crois qu'c'est tout ça Ducon ? Tu crois qu'on t'aime pas ?

Six dix paraît un peu rasséréiné par ce discours. Il promène sur ses amis un regard interrogateur.

— Vrai ? Vous... vous aimez bien Six dix ?

— Ce n'est pas tout à fait ça mon garçon, reprend Nono, toujours ému. Nous ne t'aimons pas « bien », nous t'aimons, tout simplement. Vois-tu, mon petit Six dix, nous autres, gens de rien, nous n'avons pas les moyens de nous aimer « bien », ou « assez ». Parce que nous vivons à la rue, nous savons que ce n'est pas une allumette qui va nous réchauffer. Nous avons besoin d'un grand feu, un vrai, un immense brasier dans lequel nous jetons toutes nos peurs, nos peines, notre désespoir. Ainsi, notre cœur n'est-il jamais tiède, mais toujours brûlant. Et je te présente nos excuses pour ne pas te l'avoir dit, te l'avoir expliqué. Moi qui pensais que les mots étaient mes alliés, moi qui croyais savoir mieux que tout le monde exprimer les choses, je me rends compte que j'ai péché par légèreté et par suffisance. J'aurais dû te dire, depuis le début, combien je t'aime mon garçon, combien nous nous aimons tous, ici. Parce que nous n'avons pas d'autre choix que celui du feu...

Le petit laïus de Nono fait une forte impression sur le groupe. Laurie pose sa tête sur l'épaule de Steve, qui grelotte en T-shirt. Vava met sa main sur celle de Nono. Le Russe se mouche bruyamment dans ses doigts avant de

les essuyer sur son pantalon. Tout le monde détourne le regard et Roxanne fait une grimace dégoûtée. « Nous n'avons pas d'autre choix que celui du feu », répète Nono en secouant la tête. « Je suis désolé, mon garçon... désolé de ne pas te l'avoir expliqué plus tôt. »

Pour détendre l'atmosphère, Jony fait l'andouille et se met à fredonner « allumeer le feeeeee ». Il joue un instant sur une guitare imaginaire, avant de se rasseoir et d'entourer de ses bras les épaules maigres de Géro pour le réchauffer.

Ils restent tous là, un long moment, regroupés en cercle autour de Six dix.

Et puis, soudain, Nono a une inspiration, et sa voix s'élève encore :

— « *Dans ta pensée où tout est beau,*

Que rien ne tombe ou ne recule.

Fais de ton amour ton flambeau.

On s'éclaire de ce qui brûle. »

34 – Roxanne

Ce soir, Malik arrive bien plus tard que d'habitude. Il a l'air soucieux. Il s'excuse au moins vingt fois de ne pas leur avoir apporté à manger. Jony a beau lui répéter que tout le monde a été chercher de la soupe au camion du secours populaire, il garde son air triste et coupable.

Quand Vava lui raconte ce qui s'est passé avec Six dix, il a l'air encore plus mal. Et puis, il se dirige vers Géro qui est sur la pelouse, les yeux dans le vague, happé par le vide, comme souvent. De loin, Roxanne le voit hésiter, s'accroupir, se gratter la tête, bouger un peu les lèvres, se relever, hésiter, s'accroupir à nouveau pour finir par lui tendre un joint. Vava dit que c'est sa façon à lui d'exprimer sa gratitude et de dire merci. Géro semble très content. Il aspire longuement la fumée, il sourit et repart dans sa conversation muette avec ses amis invisibles. Ensuite, Malik se dirige vers Six dix qui joue avec les chiens. Il ne court pas parce que le pantalon de jogging de Vava est trop grand pour lui. Il se contente de leur lancer des marrons qui commencent à joncher le sol. Malik se tient là, devant Six dix, les bras ballants. Il a l'air tellement peu inspiré que l'espace d'un instant, Roxanne craint qu'il n'offre au garçon un joint (ce que Vava interdit formellement).

Finalement, en tendant l'oreille, elle l'entend questionner Six dix : il veut savoir si celui-ci sait faire du vélo. Bien entendu, l'autre répond : « Non » alors Malik lui demande si ça lui ferait plaisir qu'il lui apprenne. Immédiatement, Six dix commence à sauter partout, il a l'air fou de joie, il

dit : « Sur ton vélo ? à toi ? » et Malik répond, « Oui, sur mon vélo. Je te montrerai demain soir quand j'ai fini de bosser. On se mettra plus bas, là où y a personne, et je t'apprendrai ». Six dix lui fait un câlin et ensuite, il passe le reste de la soirée à faire le geste de serrer un guidon avec ses mains.

Maintenant Malik est en train de discuter avec Nono. Roxanne ne sait pas ce qu'ils se racontent, mais à chaque fois, ils ont l'air contents de se retrouver. Nono fait des grands gestes et elle voit la plume de son chapeau qui s'agite. Malik baisse les yeux et, plusieurs fois, elle voit qu'il jette des regards furtifs dans sa direction. Et puis enfin, il se décide à venir lui parler.

— Salut Roxanne.

— Salut.

— Ça va ?

— Oui, ça va. La journée a été un peu dingue, avec ce qui s'est passé avec Six dix, mais ça va mieux. Et toi ? Ta journée ? Tes livraisons ?

— Mouais... ça va.

— Tu as pas l'air dans ton assiette ces jours-ci. Tu as des ennuis ?

— ...

— Bon. C'est pas grave si tu veux pas en parler. Tu veux qu'on fasse un tour au bord de l'eau ?

Son visage s'éclaire immédiatement. En temps normal, Six dix les aurait accompagnés, mais avec son pantalon qui tombe, il vaut mieux qu'il reste avec les autres.

Ils se retrouvent donc tous les deux, à déambuler sur les quais parmi les rares promeneurs qui traînent encore à cette heure-ci. Pour Roxanne, c'est une expérience particulière de se balader avec Malik, parce qu'elle a toujours l'impression que le jeune homme est sur le point de dire quelque chose d'important. Sauf que ça ne sort jamais. Parfois, elle se dit qu'il doit

juste s'ennuyer avec elle. Mais ça ne colle pas avec les jolis messages qu'il lui envoie et avec la manière dont il la regarde. De plus en plus souvent, il lui vient à l'esprit qu'elle l'a peut-être jugé un peu vite en le classant d'emblée dans la catégorie « petit dealer de quartier ». En tout cas, il ne doit pas être que cela. Il paraît aussi sensible et touchant. Mais elle a trop de choses en tête en ce moment dans sa vie pour essayer de le décrypter. Elle a le temps. Ils ont le temps.

— Pourquoi tu as proposé à Six dix de lui apprendre à faire du vélo ?

— Chais pas... Pour lui faire plaisir. C'est naze, tu penses ?

— Non. Au contraire. C'est super gentil et il va être content.

— ...

— Tu m'envoies plus de poèmes en ce moment. Ça me manque. Tu vois, j'y prends goût.

— Ah oui... je... désolé... je... j'ai... j'ai pas trop la tête à ça en ce moment. Désolé. Je... désolé.

En voyant sa tête décomposée et son air malheureux, elle est prise de remords :

— Mais je te taquine, Malik ! Y a pas d'obligation. J'aime bien quand tu m'envoies des messages, mais je n'attends pas après ça. On peut se parler aussi, si tu veux. C'est bien de se parler non ?

— Heu... ouais.

On ne peut pas dire qu'il y mette du sien. Ils s'arrêtent, juste sous un réverbère. Roxanne regarde, perplexe, ce drôle de garçon. Elle a rarement vu quelqu'un à la fois aussi gentil et à ce point en difficulté dès qu'il s'agit d'exprimer ses sentiments. Elle remarque avec amusement que, comme elle l'observe avec attention, il devient écarlate. Il pourrait être très mignon si seulement il renonçait à l'uniforme baskets-survêt-blouson-bonnet qui le

fait ressembler à tous les garçons de sa cité. Il y a quelque chose d'enfantin et de doux en lui, qui la trouble.

Elle se dit que, contrairement à ce qu'elle croyait, elle n'a jamais rencontré de garçon comme lui. Et depuis quelque temps, elle se surprend à bien aimer son habitude de baisser la tête quand il sourit. Elle a mis un peu de temps à comprendre que c'est parce qu'il ne veut pas qu'on voie sa dent cassée. Sous la lumière, elle remarque qu'il a dû encore se battre parce qu'il a une nouvelle balafre, juste sous l'arcade sourcilière. Elle lui effleure la petite croûte qui s'est formée, tout doucement :

— Ça fait mal ?

— Non... Heu... si. Oui. Un peu.

— J'arrête alors ?

— Oui... heu... non, non.

Il se font face, sous le réverbère. Ils ont le même âge. Leurs cœurs battent au même rythme. Ils font la même taille. Exactement.

Roxanne n'a même pas besoin de se hausser sur la pointe des pieds pour l'embrasser.

35 – Le Russe

Ça fait presque une semaine que Malik n'est pas passé. Il n'est jamais resté aussi longtemps sans donner de nouvelles. Chacun à sa manière est soucieux. Nono, tout d'abord, dont le premier geste quand il ouvre les yeux le matin est de regarder si la mince silhouette du jeune homme ne se profile pas au bout du quai. Depuis cinq jours, il tourne comme un lion en cage, il frappe le sol avec sa canne, il murmure « mais où est-il donc bon sang ? »

Six dix, ensuite, qui demande sans cesse, « L'est où Malik ? On doit faire du vélo ». Et Roxanne enfin, qui multiplie les sms à l'attention du livreur. Leurs derniers échanges remontent à lundi matin, le lendemain du baiser. Elle a reçu « je vais y penser tout le temps... » Elle a répondu avec un smiley en forme de cœur. Elle était occupée avec Sandra, à rédiger une lettre de candidature. Le soir, quand elle a vu qu'il n'était pas passé sur les quais, elle s'en est voulu de son silence. Elle lui a écrit un « t'es où ? tu viens ? » qu'elle a jugé un peu froid. Immédiatement après, elle lui a envoyé un smiley qui tire la langue, et un cœur. Puis un autre cœur avant de se coucher. Le lendemain, constatant que son écran restait toujours désespérément éteint, elle a demandé « Tout va bien ? » Le jour suivant, n'y tenant plus, elle a envoyé « c'est pas sympa de ne pas donner de nouvelles. On s'inquiète ». Elle a hésité et elle a écrit « JE m'inquiète. Je pense à toi. Tu me manques ».

Toujours pas de nouvelles.

Aujourd'hui, il pleut. Ce début décembre est sans pitié. Laurie est à nouveau malade, elle tousse et parle d'une voix caverneuse :

— Bon, là, sans déconner, ça commence à être pas cool. Six jours sans nouvelles, c'est pas normal. Il faut qu'on se bouge. Quelqu'un connaît son adresse ? On sait où il habite ?

Tous les regards se tournent vers Roxanne qui fait un signe de tête découragé. Non, elle ne sait pas. Nono non plus.

— Il est de Vénissieux, dit Géro.

— Il vit avec sa daronne et son frangin, rajoute Steve.

— Son demi-frère, précise Roxanne. Il s'appelle Ryan, et Malik ne s'entend pas avec sa famille, c'est tout ce que je sais.

— Super. Un p'tit rebeu de 18 ans qui vit à Vénissieux bougonne Jony. C'est pas ça qui manque. C'est comme chercher des chlamydias dans le slip d'une pute, rajoute-t-il... Y a que ça...

— Ne sois pas vulgaire, Jony, ça n'est pas le moment, coupe Vava d'une voix cassante. Le fait est qu'on côtoie Malik depuis des mois et qu'on ne sait pas grand-chose de lui. En tout cas, rien qui permette de le retrouver. On sait juste qu'il est livreur pour Uber Eats, et encore... Il bosse de moins en moins si j'ai bien compris. C'est mince pour le retrouver.

— Il a peut-être juste eu besoin de prendre un peu l'air, hasarde Steve. Il en avait peut-être marre de voir nos tronches et il va réapparaître. Après tout, on fait ça nous aussi avec Laurie. Et Le Russe aussi, ça lui arrive de disparaître sans prévenir. Moi je pense que dans quelques jours, il est de retour.

— Non, coupe Roxanne. Il n'aurait pas fait ça. Il avait promis à Six dix de lui apprendre à faire du vélo, et Malik a toujours été réglo. La dernière fois que je l'ai vu, il m'a dit « à demain ». Il... il n'aurait pas fait ça. Pas en ce moment. J'en suis certaine.

— Roxanne a raison, coupe Nono d'un air malheureux. Notre ami s'est sûrement mis dans un sale pétrin. Peut-être est-ce lié à ses mauvaises fréquentations, je n'en sais rien, mais nous devons le retrouver. Et s'il a des ennuis, on doit tout faire pour l'aider. Malgré mon âge respectable, je vous jure que s'il s'agit encore une fois de pourfendre des coquins, Edmond et moi, nous nous chargerons de leur faire tâter de ma canne. Croyez-moi, si quelqu'un s'en est pris à notre Malik, il lui en cuira.

Comme à son habitude, Nono fanfaronne, il bombe le torse, il brandit sa canne et montre le poing face à un ennemi imaginaire, mais sa voix trahit son angoisse.

Vava reprend la parole et se tourne vers Le Russe :

— Et toi, tu peux pas essayer de te renseigner ?

— Pourquoi moi ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Je suis pas flic !

— Et bien... tu sais... par rapport à... heu... ton parcours... ton réseau... heu...

— Tu crois que la taule, c'est comme les grandes écoles de bourgeois et qu'on a un bureau des anciens élèves ? J'en sais rien, moi, où il est passé ce gosse... J'lui ai dit cent fois qu'il déconnait et de faire attention. Et j'te signale que j'suis plus en contact avec personne... j'suis clean comme un nouveau-né, et la dernière chose dont j'ai envie, c'est de revoir leurs sales gueules à tous...

Il conclut sa tirade en croisant ses gros bras tatoués sur sa poitrine et il fixe avec obstination un point vers l'horizon. Personne ne parle mais il sent huit paires d'yeux braquées sur lui. Onze en comptant Edmond, Joe et Sylvie qui le regardent en penchant la tête. Quand le silence devient trop pesant, il soupire bruyamment, puis bougonne :

— Oh, vous me faites chier tous... Y a pas écrit Colombo sur ma gueule. Bon, je vais voir ce que je peux faire... Mais vous faites pas trop

d'illusions, hein... Les mecs des cités, c'est pas mon rayon. Je vais juste poser deux ou trois questions par-ci, par-là.

Émue, Vava se lève et vient l'embrasser sur la joue. « Tu es adorable. Merci. » Alors, avec sa tronche patibulaire, sa mâchoire comme une enclume, son nez cassé et ses cicatrices, Le Russe devient tout rouge.

Personne ne lui a jamais dit qu'il était adorable.

36 – Le Russe

La photo est de mauvaise qualité. Elle a été recadrée de manière à ce que le sujet en second plan en devienne le sujet central, mais on devine que, lors de la prise, l'objectif était dirigé sur quelqu'un d'autre. Probablement Whalid ou Ryan, un de ses frères.

Malik y apparaît, de trois quarts ; il regarde ailleurs d'un air indifférent, il a l'air d'avoir compris que ce n'est pas lui qui intéresse le photographe. Il paraît un peu plus jeune, ses cheveux sont plus longs, le cliché doit dater de deux ou trois ans, mais on le reconnaît bien quand même.

Ils sont tous penchés au-dessus du journal froissé que leur tend Le Russe.

— C'est pas possible, bredouille Vava... C'est pas lui, c'est pas possible.

— Je l'reconnais pas... Je vois pas grand-chose, vous m'direz, mais n'empêche, moi j'l'reconnais pas, enchaîne Jony. Y disent quoi ?

— Si. Si, c'est bien Malik... La voix de Roxanne paraît comme atténuée, et puis, d'un coup, elle éclate en sanglots.

— Donnez-moi ça, bordel, je vois rien, je peux pas lire, ça raconte quoi ! Merde, s'énerve Jony.

Steve s'empare du journal. Ses mains tremblent un peu. Il lit d'une voix blanche :

— Découverte macabre à Vénissieux. Le corps sans vie d'un jeune habitant des Minguettes a été retrouvé sur un parking. Originaire de

Vénissieux, le jeune homme, déjà connu des services de police mais jamais condamné, a vraisemblablement été battu à mort. Les enquêteurs privilégient la piste du règlement de comptes.

— Oh putain... oh putain... noon... oh putain noon... répète Laurie, encore plus pâle que d'habitude.

Géro se tient la tête entre les mains. Vava prend Roxanne dans ses bras et lui caresse les cheveux, comme on fait à un petit enfant pour le calmer. Soudain, la colère de Jony éclate. Il se lève, il attrape Le Russe par le col et il lui hurle sous le nez :

— Mais c'est quoi ce bordel ? Qu'est-ce qu'il a foutu le gamin ? Putain de merde, on crève pas comme ça à 18 ans ! Et toi, là, pourquoi tu nous l'as pas dit tout de suite ? Hein ? Ça fait deux jours qu'on t'a pas vu, tu disparaissais et tu te repointes, la gueule défoncée, avec ta merde de journal là... Hein ? Pourquoi qu'tu nous l'as pas dit ? Hein ? Vas-y, dis-y pourquoi qu'tu mets deux jours à nous cracher le morceau ? T'étais où hier hein ? T'étais où ???

Le Russe ne bouge pas. Il se laisse maltraiter, secouer. S'il voulait, il pourrait se dégager, envoyer voler Jony dans les airs. Mais non. Il serre ses gros poings. Les veines de son cou de taureau sont gonflées. Il encaisse les cris et les baffes de Jony. Il regarde au loin. Son visage est amoché. Il a un œil au beurre noir, une ecchymose sur la joue droite. Ses mains sont pleines de sang séché. Hier, il s'est battu. Ça faisait longtemps que ça ne lui était pas arrivé. Il a l'alcool susceptible, et à certaines périodes, il démarre au quart de tour.

Quand il a trouvé le journal et qu'il l'a machinalement ouvert à la page des faits divers, il ne s'attendait pas à voir la photo de Malik. Quelle ironie ! Cinq jours qu'il se renseigne à droite et à gauche, qu'il pose des questions par-ci, par-là, pour savoir si personne n'aurait entendu parler de quelque chose... n'importe quoi... une embrouille entre livreurs à vélo, entre dealers, un casse qui aurait mal tourné... Et puis, ce matin, en rangeant ses

cageots après le marché de la Croix-Rousse, une pause cigarette bien méritée. Une pile de journaux qui servent à emballer les légumes. Certains ne sont pas trop vieux. Celui de mardi. Parfait, ça fait toujours de quoi lire. Le projet de contournement ouest. Les résultats de l'OL. Les faits divers. Et cet encart, dans les faits divers. La tête de Malik. Et cette nouvelle. Terrible. Ensuite... Il ne se souvient plus très clairement. Une bonne cuite, pour oublier. La bière fraîche, glacée, pour apaiser la brûlure du chagrin. La vodka, achetée 38 euros à l'épicerie arabe ouverte toute la nuit. Une bouteille. Deux bouteilles. C'est bien la peine de se lever à 5 heures du mat pour faire les marchés et tout craquer en vodka. Les embrouilles avec d'autres paumés. Pas aussi malheureux que lui, pas aussi bourrés. Les coups qui volent. Le goût du sang. Les cris. Encore les coups. Tout ce qui distrait de la tristesse. Des coups et de la vodka...

Alors, maintenant, le Jony peut bien lui gueuler dessus, lui frapper la poitrine et le secouer. Il s'en fout. Hier, c'est lui qui distribuait les gnons. Ce soir, c'est lui le punching-ball. Qu'est-ce que ça peut bien faire ? Ça ne ramènera pas le gosse de toute façon.

Jony s'est calmé. Il répète : « T'étais où hier ? », comme si ça pouvait changer quelque chose d'avoir appris la nouvelle hier ou ce soir. Géro répète : « Oh non... oh non ! » Et puis, il attrape son ami par les épaules, il le tire, il dit : « Viens. Laisse Le Russe. C'est pas sa faute. Viens, on rentre ». Jony n'a tellement pas l'habitude que son ami prenne des initiatives qu'il se laisse guider sans protester.

Laurie est livide ; elle a caché son visage dans le cou de Steve et elle pleure en silence. Six dix ne comprend pas. Il demande : « Qu'est-ce qu'il y a ? L'est où Malik ? C'est le vélo ? » Personne ne s'occupe de lui, alors Steve lui fait signe d'approcher. Il lui explique qu'il y a un problème, que Malik est parti et que tout le monde est triste. Le gosse commence à rouler des yeux effrayés et à se tordre les mains. Alors Steve a une idée de génie. Il lui demande s'il veut bien l'aider à s'occuper des chiens. Il dit : « Tout le

monde est trop triste et personne s'occupe des chiens. Les pauvres. Ils vont être malheureux. On a besoin de toi ». C'est idiot mais ça marche. Six dix enlace Siouxié, fourre sa tête dans le cou de Sid. Steve l'encourage :

— C'est bien. Occupe-toi de Joe aussi, sinon il va penser qu'on ne l'aime plus. Vas-y, fais-leur un câlin. Il faut pas qu'ils soient tristes. Tu crois que tu peux faire ça ? Tu veux bien rester avec nous ce soir ?

Le gosse chouine un peu mais s'exécute.

Et puis, petit à petit, tout le monde s'en va. Ça n'a pas de sens de rester là, chacun muré dans son chagrin. Vava entraîne Roxanne. Il faut rentrer au foyer. « Allez ma petite, allez. On peut pas découcher, tu sais bien. »

— Je m'en fous, dit la jeune fille, en état de choc. Ça sert à rien. Je m'en fous.

Alors, doucement, avec fermeté, Vava la force à se lever. Comme il y a quelques mois, elle lui chuchote à l'oreille : « Allez... je suis là... je te tiens... je te lâche pas ». En partant, elle se tourne vers Le Russe avec un petit air désolé : « Demain, je te soigne ça », dit-elle en désignant ses blessures au visage et aux mains. Puis elle lui fourre un comprimé de vitamine C dans la main : « En attendant, arrête la castagne. Et avale ça, ça te fera du bien ».

Une fois qu'ils sont tous partis, Nono reste seul, debout face au Rhône. Le vent s'est levé et fait voler son grand manteau. Bientôt c'est son chapeau qui est emporté. Le journal froissé est tombé à ses pieds. Lentement, il se baisse et le ramasse. Sa main tremble. Et puis il fait quelques pas un peu hésitants. Finalement, il va s'asseoir sur le banc, là où il a si souvent refait le monde avec Malik. Là où il a été si heureux, si léger, en récitant des poèmes. Il reste ainsi, les yeux fixés sur un point imaginaire. Doucement, entre les rides de son visage, son invraisemblable nez et sa barbe crasseuse, il laisse couler ses larmes.

Sa grande carcasse se voûte. Il respire avec difficulté.

Il a 100 ans.

37 – Vava

Les jours suivants, les quais restent le plus souvent vides.

L'ombre de Malik plane partout.

Nono a trouvé refuge dans son repaire, sous la pile du pont, et il reste là, des journées et des nuits entières, roulé en boule sous ses couvertures dégueulasses. Il ne bouge pas. Les gens qui passent sous le pont ne le remarquent même plus ; au milieu de cet amas de chiffons et de cartons, il est comme fossilisé dans sa tristesse. Vava lui apporte tous les jours un peu d'eau, un morceau de pain et une barquette de confiture, qu'il ne touche pas.

Livré à lui-même, Edmond folâtre tristement sur le quai. C'est encore Vava qui se charge de nourrir le petit chien. Au bout de deux semaines, elle n'en peut plus, elle dit que ça pue trop, elle menace de balancer des seaux d'eau sur le tas informe, alors le vieux clochard consent à sortir de sa tanière. Hagard, il fait quelques pas le long des berges. Et puis, épuisé, il va s'asseoir sur un banc et il reste là, à fixer le Rhône.

De temps en temps, Jony et Géro débarquent, comme avant, mais eux non plus ne sont pas en grande forme. Ils boivent de plus en plus tôt. Jony ne fait plus de blagues et, parfois, Géro est tellement ivre qu'il semble ne plus savoir quoi faire de son grand corps ; alors, il titube, il tombe et il n'arrive même pas à se relever. Jony essaie sans conviction de le secouer et puis, à son tour, il s'écroule au sol. Sylvie et Tom n'aboient jamais, pas plus qu'ils

n'essaient d'inciter les deux hommes à bouger, comme s'ils sentaient bien qu'ils ne sont pas de taille à lutter contre toute cette écrasante tristesse. Alors, eux aussi, ils s'assoient sur leur arrière-train et ils se contentent d'attendre en fixant leurs maîtres d'un œil triste.

Le Russe disparaît pendant des jours. Quand il revient, il est toujours amoché. Il s'agite, il secoue sa grosse tête, il bombe le torse, il se frappe la poitrine, il dit : « J'suis un bonhomme, moi ! Un vrai ! Faut pas m'chercher en ce moment ! » À chaque fois qu'elle le croise, Vava soupire et puis elle ouvre sa valise et en sort du désinfectant, des pansements, des compresses, de la vitamine C. Mais tous ses efforts sont vains. Elle ne peut rien contre la culpabilité qui ronge Le Russe. Car s'il est le premier à s'être inquiété des magouilles de plus en plus visibles du jeune garçon, il ne se pardonne pas de ne pas avoir réussi à mettre un terme à cette folle fuite en avant. C'est pour ça que, chaque soir, il distribue un peu au hasard des coups de poing et de pied à ses remords.

Quant à Roxanne, elle ne se résout pas à revenir sur les quais. Passé une première période de larmes et d'abattement, elle se jette dans une frénésie administrative : elle a enfin des papiers d'identité, elle fait des demandes d'allocations, de bourses, elle enchaîne les rendez-vous, elle dépose des candidatures pour des formations, des stages... Et en attendant les résultats de ses démarches, elle cumule des petits boulots de ménage et de télévente. Tout plutôt que trop penser au sourire par en dessous du garçon qui était fou d'elle et qu'elle n'a pas eu le temps d'aimer.

Un autre jour, les Ragondins s'en vont. Ils abandonnent leur cabane de fortune, ils replient leurs bâches et ils reprennent la route. Steve prétend qu'ils ont un plan pour aller faire les vendanges tardives en Alsace. Tout le monde fait semblant de les croire, mais chacun comprend que le jeune couple ne supporte plus l'ambiance pesante des quais. En partant, Laurie murmure à Vava : « T'inquiète pas, on s'revoit au printemps », et en entendant cette phrase, Vava, loin d'être rassurée, se sent submergée par une

vague d'angoisse : combien de printemps leur reste-il à espérer, tous, avant que l'hiver ne les engloutisse définitivement ?

38 – Roxanne

À la fin de l'automne, Roxanne annonce qu'elle quitte Lyon à son tour. Elle a trouvé une place dans un centre de formation à Dijon, pour devenir aide-soignante. Sur place, elle sera logée dans une résidence sociale, et quand elle commencera à travailler, elle prendra une colocation. Vava est d'autant plus heureuse pour son amie qu'elle-même a reçu une bonne nouvelle : sa demande de logement social vient enfin d'être acceptée. Dans quelques semaines, Vava ne sera plus SDF.

Roxanne a expliqué les raisons de son départ à ses amis : elle a formulé plusieurs demandes de formation, et le seul endroit où elle a été acceptée est en Bourgogne. Elle ne peut pas se permettre de refuser, elle doit saisir sa chance. Au fond d'elle, elle sait que ce n'est pas tout à fait exact. D'autres centres, plus proches, avaient aussi accepté sa candidature, mais elle sent confusément qu'il est temps pour elle de couper les liens qui la rattachent aux quais. Ce n'est pas uniquement à cause de Malik, même si le souvenir du jeune homme la hante encore. Pourtant, elle a l'impression diffuse de passer petit à petit d'une tristesse aiguë à une tristesse sourde. Comme un son strident qui s'atténue jusqu'à ne devenir plus qu'un bruit de fond déplaisant. Un jour, le bruit se transformera en un léger ronronnement permanent. Ce ne sera peut-être même plus désagréable. Juste doux et nostalgique. Ce sera toujours là.

Roxanne se dit qu'un jour, elle se souviendra en souriant de ce drôle de type qui ne savait exprimer sa tendresse et son amour qu'au travers des tacos-

frites.

La vérité, c'est qu'elle ne *s'éloigne* pas des quais et de ses amis. Elle s'enfuit. Parce qu'elle ne sait pas comment leur dire qu'il est impossible qu'une jeune fille de 18 ans, à l'aube de sa vie, continue à n'avoir pour compagnons qu'une bande de SDF alcooliques. Elle voudrait pouvoir leur expliquer qu'elle les aime tous, mais qu'il est temps pour elle de se détacher d'eux. Elle ne trouve pas les mots. Trop difficile à expliquer. Elle a dix-huit ans.

Plus que tout, elle redoute d'être un jour tentée de leur mentir. Elle détesterait se surprendre à inventer des prétextes bidons pour éviter de leur présenter ses nouveaux amis ou des collègues. Elle ne se pardonnerait pas d'avoir un instant, une seule seconde, eu honte d'eux.

Elle préfère s'enfuir.

Ils ne lui en veulent pas, au contraire. Ils ont même décidé de tous venir l'accompagner à la gare pour son grand départ. Lorsque Roxanne se présente pour prendre son train, flanquée de son improbable cortège, le contrôleur les regarde d'un sale œil : pas question pour eux d'accéder aux quais sans billets, et encore moins avec des chiens.

Nono, qui pour l'occasion, a consenti à passer aux douches publiques et a retrouvé un semblant d'énergie, n'a pas l'intention de se laisser ainsi stopper. Il brandit sa canne et cite Napoléon : « Les règlements sont faits pour les médiocres et les indécis. Rien de grand ne se fait sans imagination ». L'effet escompté n'est pas au rendez-vous : l'agent ne se montre nullement impressionné par cette référence impériale ; Le Russe et Jony haussent un peu le ton, ce qui a pour effet de faire chouiner Six dix, mais le type reste toujours inflexible. Finalement, Vava réussit à calmer tout le monde et négocie le droit de rester cinq minutes sur le quai, à condition que les chiens restent à l'extérieur, sous la garde de Géro. Au moment de prendre congé, le géant se tient un moment tout penaud devant Roxanne en répétant : « Héé oui... ça y est... héé oui... » jusqu'à ce qu'elle se hausse

sur la pointe des pieds pour lui planter deux baisers sonores sur les joues. Ça suffit pour le perturber : il devient écarlate, il bouscule le contrôleur, il s'en va dans le mauvais sens avant de revenir sur ses pas. Finalement il s'éloigne, les chiens sur ses talons. Roxanne suit des yeux la haute silhouette dégingandée qui se retourne plusieurs fois pour lui adresser un petit signe de la main, jusqu'à ce qu'elle disparaisse au bout du couloir.

Avant de monter dans son wagon, la jeune fille les serre tous longuement dans ses bras. Jony, comme à son habitude, fanfaronne :

— Bon, ben, ça fait un bel hommage à Johnny tout ça : un mélange de « L'aventure c'est l'aventure » et de « Pour moi la vie va commencer ». Trace ton chemin, gamine. Prends ta route 66 et fais-la à fond. Surtout, éclate-toi et pis... ben... que le rock'n'roll coule dans tes veines !

Au moment de desserrer son étreinte, il se ravise. Pour la première fois, il paraît tout intimidé : — Ah oui et pis... Je... tu... enfin... J'voulais te dire un autre truc... là-bas... heu... je... j'sais qu'on est un peu relou parfois, mais... heu... quand même... j'espère qu'tu nous oublieras pas tout à fait... là-bas.

— Jamais. Jamais je vous oublierai, proteste Roxanne.

Ensuite, Le Russe l'entraîne à l'écart, il veut lui parler « sérieusement ». Avec solennité, il lui fait promettre que si jamais un jour elle a des ennuis, elle le contactera. Il la fixe de son regard perçant et il insiste : où qu'elle se trouve, si elle a besoin, il viendra en personne ; ou bien il trouvera le moyen de lui envoyer « des potes » pour régler ça. Malgré son surnom, Le Russe s'exprime avec un léger accent de la Loire, il dit avoir vécu à Paris, en Alsace, près de la frontière allemande, à Bayonne, et il a souvent raconté avoir été docker au Havre. Roxanne se l'imagine à la tête d'un vaste réseau national de justiciers en camionnettes. Cette idée la fait sourire. Elle a toujours envié ces enfants qui, à l'école, affichaient une tranquille assurance, parce qu'ils savaient qu'en cas de problème, un grand frère

veillait sur eux. Aujourd'hui, dans les gros bras tatoués de cet homme bourru, elle se sent un peu comme eux. Elle promet.

Six dix n'a pas l'air de bien comprendre la situation ; il est impressionné par le bruit, les gens, les trains... Il se contente de demander à Roxanne si elle l'aime bien. La jeune fille lui répond qu'elle l'aimera toujours, qu'il est celui qui l'a sauvée et donc son meilleur ami pour toute la vie. Il a l'air satisfait de la réponse, puis il s'éloigne pour poser la même question au contrôleur.

Nono a les larmes aux yeux. Depuis la mort de Malik, il n'a plus récité de poésie ; il dit qu'il a perdu le goût du beau et que les mots n'ont plus de sens. Il a tout de même préparé un poème d'Arthur Rimbaud qui s'appelle « Départ ». Mais il n'y arrive pas, il a un trou de mémoire, il s'emmêle les pinceaux ; il recommence, il se trompe encore. Il soupire, il est désolé. Alors, il serre Roxanne contre son cœur et il murmure : « Bonne chance ». La jeune fille se dit que c'est la première fois qu'elle l'entend faire une phrase si courte et si sobre.

Elle fond en larmes quand vient le moment des adieux à Vava. Les deux femmes restent longtemps agrippées l'une à l'autre. Entre deux sanglots, Roxanne dit : « J'ai peur, tu sais » et Vava lui caresse les cheveux : « Allons, allons... on t'a tenue. Tu vois, on t'a pas lâchée, t'es pas tombée. Maintenant, faut t'envoler ma petite ». En disant ça, elle fait tourbillonner ses mains dans les airs avec grâce et la jeune fille a l'impression d'être comme les boules blanches plumeuses des pissenlits sur lesquelles on souffle au printemps.

Elle monte dans le train, sa valise est aussi légère que son cœur est lourd. Elle grave une dernière fois dans sa mémoire la silhouette trapue du Russe, ses tatouages et sa mâchoire carrée, le regard rieur et le cuir clouté de Jony, qui paraît tout petit à côté de Nono. Elle fixe à jamais la dégaine inimitable du vieux clochard, son grand manteau râpé, son chapeau, sa canne, son regard d'aigle, son nez à la fois busqué et aplati au bout et sa barbe sale.

Elle imprime dans son esprit l'image de Vava, toute petite et ronde comme un bouchon de champagne, ses bonnes joues rouges comme des petites pommes reinettes, ses longs cheveux gris, ses robes à frou-frou, ses barrettes de petite fille et sa valise bleue.

Le train se met en route.

Sur le quai, elle voit Six dix qui court et qui lui fait de grands signes joyeux.

Elle agite la main.

Et puis elle s'envole.

Partie 2

Roxanne

39 – Roxanne

Elle n'a pas été à la hauteur.

Elle s'en veut.

Elle a fait des promesses qu'elle n'a pas tenues. Elle a dit « Je reviendrai vous voir » et elle n'est jamais revenue. Au début, parce qu'elle était submergée par l'ampleur des choses à faire pour se construire sa nouvelle vie et aussi parce qu'elle n'avait pas les moyens de se payer un billet de train et encore moins un hébergement à Lyon. Au fil du temps, l'idée de rentrer pour quelques jours lui est apparue de plus en plus lointaine. Cent fois, elle s'est dit : le mois prochain. Un jour. Bientôt. Deux ans se sont écoulés. Elle n'est restée en contact qu'avec Vava.

Au commencement, elles se sont envoyé des sms quotidiens et puis, Roxanne a ouvert un compte Instagram auquel Vava s'est abonnée immédiatement. Elle a tout « *liké* » : les images de la chambre dans la résidence, et plus tard, celles du petit studio. Celles des premiers « vrais » meubles, du lit clic-clac, de la cuisinière à gaz et de la petite table en bois. Elle a mis des cœurs enthousiastes sur les clichés de Roxanne avec ses copines de promo et des commentaires extasiés sur la moindre photo de tarte aux pommes faite maison. Un jour, Clara, une autre élève aide-soignante avec qui la jeune fille s'était liée d'amitié, a dit en riant : « Dis donc, elle est trop à fond ta mère ! » Roxanne n'a pas démenti. Elle s'est contentée de sourire et elle a gardé ce mini-quiproquo au fond de son cœur,

comme une petite fleur séchée serrée entre les pages du livre qu'on est en train de feuilleter.

Il y a quelques temps, Vava lui a écrit pour lui dire « Ma chère petite, je suis triste de t'annoncer que notre Nono ne va pas bien. Ils l'ont mis à l'hôpital, mais les médecins disent qu'il n'en a plus pour très longtemps. Il est foutu. Si jamais tu veux que je lui fasse passer un message, ça lui ferait un plaisir fou. Mais y a pas d'obligation... Je t'embrasse. Prends soin de toi. Vava ».

Le soir même, elle empruntait l'ordinateur de Clara pour chercher un billet de train. Son travail se passait bien, elle a juste expliqué qu'elle avait un souci perso et qu'elle avait besoin de prendre quelques jours. Ils n'ont pas fait d'histoire. Elle a cherché un hébergement correct et pas trop cher, chez l'habitant, un peu loin du centre, dans le 8^e. Après ça, elle a croisé les doigts pour ne pas avoir trop d'autres dépenses car son compte était déjà dans le rouge. En deux ans, Roxanne était passée de la misère à la vie simple et modeste de milliers de gens. Elle avait un appartement, un loyer, des meubles à elle, elle venait de passer son permis et elle mettait de l'argent de côté pour s'acheter une petite voiture. Comme beaucoup de gens, après le 15 du mois, elle attendait avec impatience le 30. Elle était devenue une jeune fille presque comme les autres.

« Notre train arrive maintenant en gare de Lyon Part-Dieu. Correspondance pour Saint-Étienne Châteaucreux dans 12 minutes ». La voix au micro la fait sursauter. Elle rassemble ses affaires et s'avance vers la porte. Elle reste quelques instants sur le quai à chercher une silhouette des yeux et elle sent que son cœur bat un peu plus fort que la normale quand elle l'aperçoit.

La première chose qu'elle remarque, c'est que Vava tient Edmond en laisse et que celui-ci remue la queue. La seconde chose, c'est qu'elle a toujours sa valise bleue. Le fait qu'elle continue à se trimballer ses affaires alors qu'elle a désormais un logement ne l'étonne même pas, Vava a toujours été excentrique. Quand la petite femme la voit, elle lui saute au cou. Elle la serre tellement fort que Roxanne a du mal à respirer. C'est une drôle de

sensation, pas du tout oppressante. Rassurante plutôt. Et puis elle lui ébouriffe les cheveux.

— Comme t'es jolie, ma petite ! Ça te va bien ces cheveux courts, on dirait Léa Seydoux en brune. Tu vois qui c'est Léa Seydoux ? Non, je crois que t'es plus jolie qu'elle. Son visage manque de... de personnalité. Toi, tu as un vrai nez, pas un petit machin tout fin et droit comme les actrices américaines. Je dis pas qu'il faut avoir un pif immense et tordu comme notre Nono, mais quand même. En revanche, elle joue bien Léa Seydoux. Enfin, moi, tu sais, je ne vais pas au cinéma, mais c'est ce qu'on dit. Ah, tu n'as pris qu'un petit sac à dos ? C'est bien, tu voyages léger... Tu es fatiguée ? Tu as quand même une petite mine. Tu devrais faire une cure de vitamine C.

Comme « avant », ce bavardage étourdit Roxanne, alors elle lui propose d'aller boire un verre. Elles choisissent chacune un chocolat chaud et Vava glisse quelques sucres dans sa poche.

Elle trempe ses lèvres dans son mug et elle prend la main de sa protégée.

— Alors ma petite ? Raconte-moi. Je veux tout savoir. Comment va ta vie ?

Elle connaît déjà beaucoup de choses par Instagram, mais Roxanne a l'impression qu'elle a besoin d'entendre tout ça de sa bouche afin de le rendre réel. Alors elle lui raconte son installation à Dijon, son studio dans une « résidence sociale partagée » en coloc avec une autre fille, son année de formation au métier d'aide-soignante, ses stages, son diplôme, son travail à l'hôpital, son premier « vrai » appartement, payé par elle toute seule avec son salaire, le bonheur de l'équiper, d'acheter un lit, un frigo, son amitié avec Clara, son permis de conduire, son projet de devenir infirmière. À chaque information, chaque phrase, Vava sourit, s'extasie, dit : « Bravo, bravo ma chère petite ! » et Roxanne, portée par tant de fierté, a l'impression d'avoir gravi l'Himalaya.

Alors elle raconte, encore et encore, elle enjolive pour faire durer le plaisir, elle tait les débuts difficiles, la solitude d'une nouvelle vie dans une ville inconnue, l'amertume de ne jamais connaître l'insouciance de la jeunesse, la peur de ne pas être à la hauteur, la certitude que pour elle, rien ne sera jamais facile et que tout, toujours, sera combat.

Quand elle a terminé, elle propose à son amie un autre chocolat. L'empressement avec lequel Vava répond : « Oh oui, oui, je veux bien ! » l'intrigue, mais elle n'en laisse rien paraître. Elle se contente de ramener deux muffins en plus des tasses fumantes. Il lui semble reconnaître, sur le visage de Vava, ce faux air d'indifférence qu'adoptent parfois les gens qui essaient de dissimuler qu'ils ont faim. Cette expression a été la sienne, deux ans auparavant. Alors, elle chipote sur son muffin. Elle détache un petit morceau qu'elle porte à sa bouche et puis elle dit d'un ton détaché en désignant son gâteau :

— Bof... ça me faisait envie, mais finalement j'en veux pas. Tu le veux ou je le jette ?

Vava fait semblant d'hésiter et elle finit par dire :

— N... non, on va pas le jeter quand même, c'est dommage. Donne, je vais le manger.

C'est le signal pour que Roxanne ose poser la question qui lui brûle les lèvres :

— Tu en es où toi, Vava ? Tout va bien ?

Elle hausse les épaules et un petit sourire gêné passe brièvement sur son visage.

— Oh moi... tu sais... pas grand-chose. Un peu toujours pareil...

— Mais... tu as bien un appartement maintenant ? Quand je suis partie, tu venais d'avoir tes clés. Tu es sortie d'affaire ? Tu ne me parles jamais de

toi, tu ne donnes jamais de tes nouvelles sur Insta. Tu me poses toujours des questions sur moi et quand je t'en pose, tu me réponds pas.

Devant le silence de Vava, elle insiste.

— Tu vis où ? Tu fais quoi ? Dis-moi s'il te plaît.

C'est alors qu'elle remarque que son amie a vieilli. Que son visage est plus marqué qu'il y a deux ans. Plus rouge aussi. Que ses mains sont agitées de tremblements et ses ongles noirs. Que ses yeux sont injectés de sang et son regard moins vif et plus vitreux. Que ses longs cheveux gris sont attachés par un élastique mais qu'elle n'a plus ses barrettes colorées de petite fille.

— Vava ?? implore-t'elle d'un ton plus ferme.

La petite femme soupire et repousse son assiette vide devant elle.

— Qu'est-ce que tu veux que je te dise, ma petite. La vie, c'est compliqué parfois. J'ai eu un appartement, oui. Dans une résidence HLM à Saint-Fons. C'était pas le luxe, mais j'étais folle de joie, tu imagines. Je... je n'en revenais tout simplement pas de tant de bonheur.

— Et ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle soupire encore. Elle a l'air si malheureux que Roxanne a envie de la prendre dans ses bras. Alors, par-dessus la table, elle lui prend la main pour l'encourager :

— Raconte-moi.

— ... Au début, tout allait bien. Mais Saint-Fons, c'est pas la porte à côté, je m'emmerdais toute seule. J'ai invité les autres à venir. Nono, Le Russe, Six dix, Jony, Géro. Tu comprends, ça me plaisait trop de me dire que j'invitais des amis *chez moi*. Et comme j'habitais loin, souvent ils restaient pour dormir. Je... je me sentais forte. Alors, on a fait la fête, quelquefois. J'ai fait une connerie. J'ai re-picolé. Pas beaucoup au début, hein. Mais c'était comme si j'avais ouvert une digue, tu vois... Tant d'années passées à être sobre et d'un coup... hop... j'étais submergée.

L'instant d'après, avant de m'en être rendu compte, je me noyais... Je me croyais forte. Je me trompais. Je me trompais tellement.

De grosses larmes coulent sur ses joues. Roxanne a tellement peur d'entendre la suite qu'elle a l'impression que son cœur s'est arrêté de battre.

— Alors, après quelques temps, ce qui devait arriver arriva : on faisait trop la bringue. Il y avait tout le temps du boucan, les voisins ont râlé... J'ai reçu des courriers d'avertissement de la part de l'organisme HLM. J'allais même pas les chercher... J'avais un contrat de suivi au Pôle emploi, mais je me rendais plus aux rendez-vous. J'étais terrorisée qu'on me voie dans cet état. Même à Sandra et aux filles de la Halte des femmes, je donnais plus de nouvelles. J'avais trop honte. Je sentais que l'alcool me tirait doucement vers le bas. Je savais que tout était en train de recommencer parce que, tu sais, ma petite, cette histoire, je l'ai déjà vécue dans ma vie. Tu as failli te noyer, tu penses que t'as réussi à t'en sortir, tu te crois à l'abri sur ton rocher, et un jour ou l'autre, tu sens quelque chose qui t'agrippe la cheville, qui te tire dans l'eau à nouveau. Et ce « quelque chose » t'est tellement familier, tu connais tellement sa force que tu luttas même plus. Tu te laisses glisser.

Vava a fini son chocolat depuis longtemps, mais elle continue de remuer sa petite cuillère dans la tasse vide, faisant tinter la porcelaine. Ses yeux se perdent dans le vague. Roxanne la ramène, le plus doucement possible, à la réalité.

— Alors ? C'est quoi ta vie maintenant Vava ?

— Retour à la case départ, dit-elle avec un petit sourire triste. J'ai fini par me faire expulser. On m'a proposé une place provisoire dans une association, loin d'ici, à Villefranche. Un foyer d'urgence mixte, tu imagines... Le genre d'endroit où il faut dormir d'un œil, habillée, en serrant son sac et avec ses pompes aux pieds. Quelle différence avec la rue ? Alors, je suis repartie en galère. Remarque, je suis pas malheureuse, avec mon RSA, je me suis acheté une petite tente, un gros sac de

couchage. Et surtout, je dors juste à côté de Jony, Géro et les chiens. Ils sont mes gardes du corps et ils veillent sur moi. Heureusement... Le seul problème, c'est le froid. Mais bon, j'ai passé l'âge de dormir dans les parkings. Si c'est pour me réveiller avec la tête toute noire à cause des gaz d'échappement, non merci. Je préfère camper avec les garçons.

— Dans le terrain à la Part-Dieu ?

— Ah non, ça c'est fini. On est à Gerland maintenant. Il y a une sorte de squat sur une esplanade en friche. Il paraît que ça va pas durer et qu'on va être bientôt virés parce qu'ils vont construire des bureaux. Mais la mairie a promis de nous reloger dans des Algeco. Un truc en dur, ce serait le luxe. Enfin... on verra. Du moment qu'on reste ensemble.

— Comment ils vont ? Jony, Géro, Le russe, Six dix ?

— Oh tu sais... Les garçons sont fidèles à eux-mêmes. Géro continue de perdre petit à petit la boule, et ça va pas en s'arrangeant, puisque personne s'en occupe ; il faudrait qu'il soit dangereux pour qu'il soit pris en charge. Tu imagines ? Géro dangereux ! Jony a un problème de santé, un truc aux intestins, mais il veut pas se faire soigner. Enfin plus exactement, il ne veut plus. Quand il a su qu'il fallait lui faire une coloscopie, il a poussé de grands cris, tu le connais... Soi-disant que personne irait farfouiller à la recherche de sa beauté intérieure et que l'premier qui s'risquerait à le toucher allait passer un sale quart d'heure. Bref, il a fait son cinéma comme d'habitude. Mais quand il a eu trop mal au bide, il a bien été obligé de céder et d'aller à l'hôpital. Le premier jour, il était assez content parce qu'il disait qu'il allait être entouré d'infirmières. Mais dans la réalité, ce séjour a été très difficile. Pas d'alcool, pas de clopes, sans son chien, sans Géro, c'était trop dur pour lui. Et puis, il ne supportait pas d'être enfermé dans une chambre ; même dormir dans un lit, ça l'angoissait. Figure-toi que le premier matin, ils l'ont retrouvé couché à même le sol.

Vava s'étire sur sa chaise et étend ses jambes. Dehors, un vent glacial souffle. Elle a enlevé son manteau et les couches de pulls qui lui tenaient chaud. Roxanne ne peut pas s'empêcher de remarquer que le T-shirt de son amie est taché et déchiré, et ça lui serre le cœur : lorsqu'elle vivait au foyer, Vava a toujours été excentrique mais jamais négligée. Elle croise le regard de la jeune fille et, en rougissant, elle rabat son foulard sur sa poitrine. Pour ne pas la gêner davantage, Roxanne enchaîne bien vite :

— Et Laurie ? Et Steve ? As-tu des nouvelles ?

— Non, pas depuis longtemps ; ils sont revenus une fois, l'année dernière, mais ils ne sont pas restés. Ils avaient un nouveau chien et encore plus de piercings. Steve s'est rasé la tête, ils m'ont dit qu'ils avaient eu des soucis de gale et de poux de corps... tu sais... le genre de saloperie qu'on attrape dans la rue... Aux dernières nouvelles, ils étaient en Ardèche. Le Russe a dit qu'il irait les voir un jour avec son camion.

— Et lui alors ? Qu'est-ce qu'il devient ?

Elle sourit.

— Ah, lui... il s'est un peu calmé. C'est par période, tu sais. Il a fait quelques petits séjours en prison. Toujours pour des histoires de bagarres. En ce moment, il se tient tranquille. Je sais qu'il est en cheville avec un gitan, un grand type sympa qui est ferrailleur. Parfois ils partent plusieurs jours, je crois qu'ils vont loin, jusqu'en Saône et Loire pour leurs trucs... Une fois, il a voulu emmener Six dix pour les aider, mais ça c'est pas super bien passé... Le gamin a pas aimé le voyage en camion, il a vomi tout le long.

— Ah oui, justement, donne-moi des nouvelles de Six dix.

Le visage de Vava se rembrunit :

— C'est lui qui me fait le plus de soucis.

— Il va pas bien ?

— Si si... Depuis sa grosse connerie, il y a deux ans, il se sauve plus sans cesse, il est plus tranquille... Mais tout de même... Je me demande ce qu'il va devenir. Ce gamin ne doit même pas avoir 16 ans... Il aurait besoin d'être dans une institution... dans un endroit pour lui... Il faudrait que quelqu'un s'occupe de lui, maintenant que Nono... va partir. Moi je serai pas éternelle non plus. Les autres font ce qu'ils peuvent, mais tout de même... C'est pas une vie pour lui.

— Il doit bien exister des structures pour l'accompagner ?

Vava hausse les épaules.

— Pas si simple. J'en avais parlé à Sandra, à l'époque où... où j'allais mieux. Il y a rien pour les gens comme lui. Ou alors des choses qui coûtent cher, pour lesquelles il faudrait faire des dossiers, des demandes... Moi je ne sais plus faire ça... J'ai déjà plus la force de m'occuper de moi. Et puis, tu le connais, il se laisse pas approcher par n'importe qui. Le risque, c'est qu'en essayant de le mettre dans un centre, il prenne un coup de folie et qu'on l'interne dans un asile. Là, tu peux être sûre qu'il deviendra vraiment dingo. Mais de toute façon, maintenant, tu sais, même les fous, on les remet en liberté. Ça coûte trop cher, alors on les laisse livrés à eux-mêmes.

Roxanne soupire. Six dix n'est pas fou. Il a un simple retard dans certains domaines, il a été malmené par la vie, mais elle est certaine que, bien accompagné, il pourrait s'en sortir.

— Je vais m'en occuper, moi.

Elle a dit ça sans réfléchir. Juste parce que l'idée d'abandonner le garçon lui est insupportable.

— Tu crois que tu pourrais faire quelque chose, ma petite ?

— J'en sais rien, Vava. Mais je vais essayer. À Dijon, pendant ma formation, je me suis fait une amie, Clara. Elle a fait son stage de fin d'études dans un centre d'accueil pour jeunes autistes, et aujourd'hui, elle

y bosse en intérim. Peut-être qu'elle a gardé des contacts. En tout cas, elle pourra sûrement se renseigner, m'aiguiller... Ça vaut le coup d'essayer.

Vava porte ses deux mains à son cœur :

— Ce serait merveilleux, ma petite... merveilleux. Nous, tu vois, on est tous plus ou moins foutus. C'est comme ça, c'est la vie. La rue, c'est la merde. Mais si on pouvait aider Six dix, alors là... alors là... ce serait... Alors là. Pfffiou...

La jeune fille lui adresse un sourire un peu triste et baisse la tête. Elle s'était imaginé ce retour autrement. Elle se figurait un peu naïvement que tout le monde allait bien. Quelle idiote ! La vie près des quais est sans pitié et tous ces gens qui y vivent sont plus ou moins condamnés à se noyer. Certains coulent à pic, d'autres surnagent un temps, avant d'être à nouveau pris par le courant. Il y a deux ans, ses amis l'ont empêchée de plonger, la laissant en sécurité sur la rive. Elle ne pourra jamais assez les en remercier. Mais elle se demande si elle sera assez forte pour sauver au moins Six dix. Elle se promet d'essayer. De toutes ses forces. Soudain, lui vient à l'esprit l'image d'une main, sortant une dernière fois de l'eau, avant d'être emportée par un tourbillon. Alors, elle lève les yeux, elle regarde Vava et elle dit :

— On va voir Nono ?

40 - Nono

La première chose à laquelle elle pense, c'est à une sorte d'oiseau géant, qu'on aurait surpris dans son nid. Elle est tellement saisie par cette idée qu'elle a envie de rire. Ce grand corps, ces interminables jambes maigres d'échassier qui dépassent du lit d'hôpital, ce long cou qui paraît si fragile, sur lequel est posé une tête ahurie et hébétée, surmontée d'une touffe de cheveux gris hirsutes, et ce nez, comme un bec, qui paraît encore plus long et plus imposant que d'habitude dans ce visage émacié. Et puis, l'instant d'après, son cœur se serre et elle a envie de pleurer. Même le regard, jadis si vif et perçant, lui paraît éteint.

Lorsque Nono voit Roxanne, son visage s'éclaire et il tente de se relever. Il est empêché dans son mouvement par les perfusions de son bras droit. Il esquisse un faible sourire. Sa voix aussi a changé, elle n'est plus qu'un souffle :

— Aaaaah, ma jeune amie Roxanne ! Quelle divine surprise ! Ainsi donc, vous n'avez pas oublié votre vieux Nono. Cela se conçoit peut-être avec difficulté, pardonnez ma mise épouvantable, mais sachez que, sous ma vieille carcasse, mon cœur bondit de joie.

La jeune fille lui pose un baiser sur le front. C'est la première fois qu'elle ne retient pas sa respiration, et pourtant, elle donnerait tout pour qu'il ne sente pas cette odeur de désinfectant, d'hôpital et de mort et qu'il retrouve ses effluves originels.

— Je suis contente aussi de vous voir... je... Je suis désolée de ne pas avoir donné signe de vie depuis que je suis partie...

— Tsss... Pas de ça entre nous, ma jeune amie ! Ne gâchons pas le plaisir de nos retrouvailles par une vilaine amertume. Ma bonne Vava m'a donné de vos nouvelles régulièrement et j'ai été heureux, à chaque fois, de me dire que vous alliez bien et que vous cheminiez sur des chemins semés de roses.

Vava et Roxanne prennent place de part et d'autre du lit. Nono questionne sa jeune amie sur sa nouvelle vie. Mais alors que Vava voulait tout savoir et tout connaître du moindre détail de son quotidien, le vieux clochard choisit soigneusement ses sujets. Seul l'intéresse ce que Roxanne a ressenti, ce qu'elle a aimé et ce qu'elle a pensé. Il veut savoir quelle est sa vue le matin quand elle ouvre ses volets, est-ce qu'elle voit le lever ou le coucher du soleil de sa fenêtre ? Il veut savoir si elle a découvert des musiques, si elle a lu des livres. Quand elle lui dit qu'elle a emprunté à la bibliothèque *Cyrano de Bergerac*, en pensant à lui, il a l'air tellement heureux, qu'un instant elle retrouve dans son regard sombre la vivacité de jadis.

De temps en temps, Vava les coupe pour apporter des précisions :

— Elle va être infirmière, tu sais... Elle est arrivée première à son concours... Elle a pris un peu de poids, ça lui va bien, tu ne trouves pas ?... Elle a monté elle-même ses meubles de cuisine, avec son amie Clara... C'est bien pour une jeune fille de savoir bricoler, non ?

À chaque information, Nono écarte le sujet d'un petit geste agacé de sa grande main maigre. Et l'amour ? Est-ce que son cœur a battu pour quelqu'un ? Est-ce qu'elle a rougi en sentant un regard se poser sur elle et est-ce qu'elle a détourné la tête pour cacher son trouble ?

Vava s'énerve, elle dit :

— Tu vas la gêner, cette petite, ça nous regarde pas... Et puis qu'est-ce qu'on y connaît, nous autres, à ces choses de jeunes ?

Roxanne proteste en riant :

— Non... moi je crois que Nono s'y connaît en amour. Je pense même que c'est la personne la mieux placée au monde pour parler d'amour.

Immédiatement les yeux du vieux clochard s'embuent et il lui serre la main de toutes ses forces, ce qui, vu son état, ne signifie pas grand-chose.

— Ah, ma jeune amie, que vous me faites plaisir. Votre vieux Nono a en effet bien peu de connaissances sur beaucoup de choses, et j'avoue sans peine être un béotien en matière d'économie, de physique, de politique... Je suis à peu près inculte dans les domaines de la vie quotidienne, je ne comprends rien à la technologie, au travail, à l'argent. Je ne sais ni calculer, ni organiser, ni prévoir, je ne sais pas quand il convient d'être prudent ou simplement stratège. Je ne sais ni lire un plan ni m'orienter, je confonds ma gauche et ma droite, je n'ai jamais su faire une règle de trois et je mourrai sans avoir compris un traitre mot du théorème de Pythagore ou d'Euclide. En d'autres termes, je suis un âne. Je ne sais rien faire de ce que savent faire les gens, j'ai plastronné avec mon inadaptation pour ne pas en avoir honte, mais s'il y a une chose dont je puisse être fier, c'est que je suis expert en matière de poésie et d'amour. Vous apprendrez un jour, ma jeune amie, que c'est la même chose et que l'un ne va pas sans l'autre. Sachez que rien de ce qui vient du cœur ne m'est étranger. J'ai ce don, je le dis sans forfanterie, de pouvoir voir et reconnaître la beauté, sous toutes ses formes ; et quand je la décèle, même où personne ne la perçoit, je sais la célébrer... oui, je sais adorer, je sais aimer du plus profond de mon être et de mon âme.

— C'est beau... Je n'en suis pas encore là... Moi je n'aime personne pour l'instant, mais j'ai bien l'intention que ça m'arrive... un jour.

— Très bien, ma jeune amie, très bien. Vous avez vingt ans, ça viendra. Quoi qu'il se produise, laissez venir cet amour. Même s'il vous paraît idiot, inadapté, inconcevable, même s'il est voué à l'échec et même s'il n'est pas partagé, ça n'a pas d'importance. Même s'il ne dure qu'un

instant. Il ne faut jamais regretter. Jamais. Et toujours se souvenir de son amour avec un sourire aux lèvres. Mieux vaut risquer de briser son cœur que de ne pas s'en servir. C'est un tel privilège d'aimer...

En disant cela, il s'agite un peu, sa voix s'affermit, ses yeux brillent, il redevient un peu le Nono plein de fougue et de panache des quais. Alors, pour ne pas perdre cette étincelle de vie, Roxanne le questionne :

— Comme la jeune fille de la faculté ? Celle que vous alliez voir toutes les semaines ?

Sa tête retombe sur son oreiller. Ses yeux sont maintenant embués de larmes. Il soupire et son regard repart dans le flou. Il murmure :

— Marina... Marina... mon dieu... Marina...

Vava pose la main sur son front pour l'apaiser.

— Ça va aller Nono... chuchote-t-elle. On va y aller avec la petite. Il est tard et tu es fatigué. Ça te dit qu'on revienne te voir demain ?

Il ne prend pas la peine de répondre. Il se contente de hocher la tête et d'esquisser un sourire. Lui qui paraissait presque mieux et vivant il y a quelques instants, semble d'un coup éteint. Plus que la maladie, on dirait que c'est une terrible tristesse qui le ronge. Roxanne l'embrasse à nouveau sur le front et quitte la chambre, le laissant psalmodier, comme un mantra « Marina... Marina... »

41 – Marina

À la sortie de l'hôpital, Roxanne se sent comme vidée. Trop d'émotions en une journée. Elle insiste tout de même pour emmener Vava dîner et l'entraîne dans un fast-food. Même si la jeune fille a l'appétit coupé, elle est bien décidée à saisir tous les prétextes pour nourrir son amie du mieux qu'elle le peut. Elle se déclare affamée et elle commande de tout, en grande quantité.

— Dis-moi Vava, tu crois que j'ai gaffé en parlant de la fille de la fac ? J'avais l'impression que tout allait bien et d'un coup, Nono a eu l'air si triste. Je m'en veux...

Vava se tortille un peu sur sa chaise. Elle fait semblant de se plonger dans l'observation de sa salade. Roxanne n'est pas dupe de ce petit manège, mais elle la laisse examiner les ingrédients un par un. Personne ne peut passer une soirée entière à contempler des feuilles de laitue, des morceaux de poulet grillés et des copeaux de parmesan ; elle a tout son temps. Quand Vava a fini de triturer ses croutons de pain, la jeune fille revient à la charge :

— Alors ? Tu crois que je n'aurais pas dû lui parler de la fille ?

— C'est... c'est plus compliqué que ça, finit-elle par lâcher.

— Pourquoi ? Parce qu'il était fou d'elle ? Parce qu'il avait 35 ans de plus qu'elle ? Ça arrive, ces choses-là, non ?

— Non, ça n'a rien à voir.

— Alors quoi ? Tu trouves pas ça bizarre ? Il nous sort une jolie tirade sur le fait qu'il ne faut jamais regretter d'avoir aimé même si ce n'est pas partagé et l'instant d'après il est plombé.

— C'est... ce n'est pas pareil.

Vava continue de jouer avec sa sauce cocktail. Comme elle sent que le regard de Roxanne ne la quitte pas, agacée, elle finit par repousser sa barquette et reposer sa fourchette.

— C'est pas la même chose je te dis... Nono n'était pas amoureux de la petite Marina.

— Ah bon ? Ça y ressemblait beaucoup quand même, d'après ce que racontait Jony quand il le chambrait.

— Jony ne sait rien. Une fois de plus, il aurait mieux fait de la fermer. C'est pas parce qu'il a suivi en douce Nono une ou deux fois qu'il sait quelque chose.

— Raconte-moi alors.

— Marina, c'était... c'est... la fille de Nono.

— Sa fille ? Je ne savais pas qu'il avait une fille ! Il a toujours dit qu'il avait choisi d'être libre comme l'air et sans attache.

— Peut-être, mais c'est comme ça. C'était pas quelque chose de programmé mais il a eu un enfant. Je connais pas tous les détails, tu sais, il m'en a jamais vraiment parlé. Juste quelques infos. D'après ce que j'ai compris, ce bébé, ce n'était pas son souhait à lui. Il s'est fait piéger, la mère cherchait juste un géniteur et Nono, dans sa jeunesse, avant de devenir... ce qu'il est, c'était un homme assez séduisant malgré son nez bizarre... En tout cas, il multipliait les conquêtes féminines. Figure-toi que je crois même qu'il a eu une histoire d'amour avec un jeune homme, quand il était ado, mais je ne suis pas certaine de la véracité du truc, parce qu'il m'a raconté ça un soir de beuverie... Bon, de toute façon, bien qu'il

n'ait jamais été beau, Nono a toujours eu un côté charismatique et fascinant...

— Le panache... Comme dans Cyrano.

— Oui c'est ça, comme dans Cyrano. Bref, Je crois que c'est peu de temps après la naissance de la petite qu'il... qu'il a... qu'il a commencé à partir en vrille et à vivre dans la rue. Avant, il était déjà un peu bohème et un peu original. C'est ce qui devait plaire aux femmes d'ailleurs. Bon, quand la petite est née, la mère avait déjà éjecté Nono de sa vie depuis longtemps et je pense qu'il s'en foutait royalement. La paternité ne l'intéressait pas. Il était trop occupé à vivre ses conneries de rêve de liberté absolue... Sauf que... ça a commencé, malgré lui, à le travailler, cette histoire. Sans qu'il le veuille, de se savoir père, ça l'a complètement chamboulé. Il y pensait tout le temps. Pas question de rentrer en contact avec la mère, je te rappelle qu'entre-temps, il était devenu clodo. Un clodo flamboyant et excentrique, mais un clodo quand même. Comme il savait où cette femme habitait, il s'est mis à traîner un peu dans le quartier. La petite était gardée par une nounou, alors, les après-midi, Nono venait au square, s'asseyait sur un banc et faisait semblant de somnoler, juste pour apercevoir le bébé.

— Je vois.

— La petite a grandi, elle a fait toute sa scolarité dans le 6^e. Il s'est toujours arrangé pour l'apercevoir, de temps en temps.

— C'est pour ça qu'il disait qu'il avait été le clochard le plus chic de Lyon !

— Oui... Il a traîné dans les beaux quartiers exprès. Et puis ensuite la gamine a été en internat à la Croix-Rousse. Encore une fois, Nono a délocalisé son quartier général, tout en veillant à ne jamais se faire repérer. Et maintenant, elle est à la fac.

— Mais pourquoi il ne lui a jamais parlé ? Elle est grande maintenant, elle a mon âge, elle serait sûrement contente de connaître son père.

Vava secoue la tête et soupire :

— Je crois que ça aura été notre unique sujet de dispute, lui et moi.

Roxanne sourit et compte sur ses doigts :

— Si tu rajoutes l'hygiène, les douches, Instagram, Madonna et les gourous du développement personnel.

Oui, si tu veux. Je lui ai dit mille fois de lui parler, mais il a jamais voulu. Tu sais comme il est. Il dit qu'il veut pas qu'elle sache que son père est un clochard, qu'il ne supporterait pas qu'elle ait honte de lui. Il dit qu'il a pas le cœur de lui imposer ça, qu'il n'a aucun droit sur elle et surtout pas celui de la perturber... Il dit aussi que de savoir qu'elle existe, qu'elle va bien, de la voir de temps en temps, de connaître le son de sa voix, ça lui suffit et ça le rend heureux.

— On va le laisser mourir sans rien faire alors ? On pourrait aller la voir, cette fille, la chercher et lui dire...

— Rien. On ne va rien faire.

La voix de Vava se fait cassante, presque dure.

— Tu sais, ma petite, notre droit à prendre des décisions en ce qui concerne notre vie privée, à les assumer, notre volonté de les faire respecter quoi qu'il nous en coûte, c'est tout ce qu'il nous reste à nous... Nono a choisi de vivre et de rester dans l'ombre pour sa fille, et personne lui ôtera ce choix. Rien le mettrait plus en colère qu'on lui impose à la fin de sa vie, quelque chose qu'il a toujours rejeté.

Roxanne se sent abasourdie par ces révélations. Elle se dit qu'elle a 20 ans et qu'elle ne connaît pas encore grand-chose de la nature humaine... Avec son amie Clara, elles passent souvent des soirées à regarder des séries américaines sur Netflix. La plupart du temps, les héros sont des gens aisés,

jeunes, beaux, brillants. Des rédactrices de mode, des génies de l'informatique, des journalistes, des architectes, des aventuriers, des business men. Mais les invisibles des quais, eux aussi, ont une vie, des aventures, des rêves, des histoires, des tourments et des passions. Sous leurs oripeaux, leur cœur palpite aussi fort que celui des autres. Eux aussi, ils s'enflamment, espèrent, tombent, rebondissent, se désespèrent et aiment. C'est juste que cela n'intéresse personne.

À la fin du repas, il reste deux hamburgers, trois boîtes de nuggets et deux barquettes de frites. Roxanne rajoute trois brownies au chocolat, et tend le tout à Vava :

— Tiens, tu donneras ça aux garçons, tu leur diras que je les embrasse et que je suis contente de les voir demain soir.

En regardant la petite femme s'éloigner en trotinant, les bras chargés de nourriture, elle ne peut retenir un petit sourire satisfait. Elle s'est plutôt bien débrouillée pour un premier ravitaillement discret et elle est heureuse de se dire que ce soir, ses amis se coucheront le ventre un peu moins vide.

Malik serait content d'elle.

42 – Nono

Roxanne retourne voir Nono le lendemain. Elle lui fait la lecture, il a l'air content. Elle profite d'un moment où il somnole pour parler à une infirmière, qui l'informe que le vieux clochard souffre d'un double cancer, pancréas et poumon. L'homme n'a jamais fait les choses à moitié.

Le soir, elle retrouve Vava, en compagnie de Jony, Géro et Six dix. Le Russe n'est pas là, il est en déplacement avec son pote gitan, il rentre dans deux jours. En souvenir du temps d'avant, ils se sont donné rendez-vous sur le quai, vers les bancs où ils avaient leurs habitudes. Il fait un froid glacial, et passé les premières effusions et les embrassades, Roxanne n'en peut plus de piétiner sur place. Elle se demande comment ils peuvent tenir et ça lui tord le ventre de les imaginer dormant dans une tente. Ils trouvent refuge dans un café, et, tout en priant pour que sa carte bleue accepte cette nouvelle dépense, la jeune fille commande du pain et deux planches de charcuterie et de fromage.

C'est une soirée un peu étrange ; Roxanne sent bien que ses amis font des efforts pour paraître « normaux », pour ne pas parler trop fort, pour boire leur verre de vin blanc sans immédiatement en enchaîner un autre et pour ne pas se jeter sur le pain. Seul Six dix semble à l'aise, d'ailleurs, il lui a sauté au cou comme s'ils s'étaient quittés la veille.

Jony a l'air fatigué, il a beaucoup maigri et ses cheveux clairsemés ne sont plus blonds du tout, juste d'un gris jaunâtre et sale. Sa Sylvie, en revanche,

est devenue bien grassouillette. Il plaisante, il dit que sa chienne ressemble à une otarie, qu'elle est bien contente qu'il ne puisse presque plus rien bouffer parce que ça lui permet de manger pour deux. Mais quand Roxanne lui demande des nouvelles de sa santé, il s'en tire par une pirouette :

— Bon j'mentirais en disant qu'en c'moment, les mignonnes s'bousculent au portillon pour m'réchauffer les marrons, mais du moment qu'j'ai encore l'énergie de m'astiquer le goupillon tout seul sous ma tente, on va dire qu'ça va... Et pis, tu m'connais gamine... Le Jony y peut pas s'empêcher d'aller bien de toute façon.

Géro a l'air plus en forme. Il dévore avec appétit. Il pioche dans le jambon cru, le Brillat-Savarin, il dit qu'il n'a jamais rien mangé d'aussi bon. Et puis, soudain, il s'agite, il veut savoir l'heure, il demande avec inquiétude à Roxanne si elle ne risque pas d'être en retard à la Halte des femmes. Sans ménagement, Jony lui met un coup de coude dans les côtes :

— T'es con ou quoi Géro, la gamine elle s'est barrée de là-bas, ça fait deux ans, bougre d'âne ! Elle vient de nous raconter qu'elle vit à Dijon maintenant ! Tu perds vraiment le ciboulot mon gars !

Géro ne se formalise pas, il a juste l'air un peu surpris, et puis il secoue la tête en disant : « Héééé oui ».

Lorsqu'ils se quittent, Roxanne a l'impression qu'ils seraient bien restés encore plus longtemps au chaud, mais le bar ferme. Le cœur serré, elle les regarde partir sans hâte pour rejoindre leur campement de fortune.

Le lendemain, elle raconte leurs retrouvailles à Nono, mais elle sent qu'il ne l'écoute pas. C'est un mauvais jour, lui glisse Vava à l'oreille. Il a l'air complètement dans les vapes. Roxanne ne sait pas ce qu'il faut faire. Lui parler, se taire, faire comme si de rien n'était, compatir... Vava ne l'aide pas. Elle est là tous les après-midi, elle est en panne de sujets de discussion. Il paraît que Le Russe est venu deux fois, Jony et Géro aussi sont passés au début, mais c'est trop dur pour eux de voir leur ami ainsi. Peut-être se

disent-ils que ce sera bientôt leur tour... L'espérance de vie des SDF n'est pas fameuse. Roxanne est plongée dans ses réflexions, quand Nono, qu'elle croyait endormi, lui attrape la main avec une vigueur qui la surprend. Elle sursaute :

— Ma jeune amie... ma jeune amie... Feriez-vous quelque chose pour moi ?

— Bien sûr... dites-moi !

— Je veux partir. Je ne veux pas mourir ici.

— Allons, Nono, intervient Vava, ne raconte pas de conneries. Personne parle de mourir, il faut que tu te soignes et...

— Je sais ce que je dis. Je suis peut-être un vieux fou, mais je sais bien que je vais mourir d'un jour à l'autre. Sois gentille, ma bonne Vava, ne me fais pas l'affront de m'illusionner. Je vais mourir donc. C'est une chose entendue. Ce soir, demain ou après-demain. Je ne veux pas le faire ici.

Roxanne essaie de prendre sa voix la plus professionnelle possible. Après tout, elle bosse dans un hôpital.

— Vous savez Nono, ici vous êtes en soins palliatifs. Ce n'est pas le luxe je sais, mais c'est l'endroit le plus approprié. Ce qu'il y a dans cette perfusion, c'est sûrement de la morphine, pour ne pas que vous souffriez. Et dans cet autre tuyau, c'est du glucose. Pour vous alimenter...

— Peu m'importe, ma jeune amie. Je ne veux pas mourir ici, dans cette chambre. Toute ma vie, j'ai couru après la liberté, me faisant fort d'éviter les endroits clos, de fuir les murs et les serrures... Toute ma vie, je me suis éveillé à la lumière du jour et endormi sous les étoiles... et voilà que je devrais fermer les yeux une dernière fois dans cette horrible pièce éclairée de néons ? Pourquoi devrais-je mourir en prison alors que je ne souhaite rien tant que de l'air frais et le ciel au-dessus de ma tête pour mon grand départ.

— Je... je comprends Nono... mais... je ne sais pas quoi vous dire... c'est pas possible, je suis désolée... On peut peut-être demander aux infirmières d'orienter votre lit pour que vous voyiez l'extérieur...

— Je ne veux pas voir l'extérieur de ma fenêtre. Je veux sentir la morsure du froid sur ma peau, je veux sentir le vent, je veux frissonner, je veux voir le ciel s'assombrir, je veux voir la surface du Rhône se rider sous la houle de l'hiver, je veux deviner la lune derrière les nuages... Je veux retourner chez moi... là-bas. Sur les quais. Face au fleuve que j'aime tant. C'est là-bas que je veux partir.

— Mais... mais pourquoi vous me demandez ça à moi ? demande-t-elle d'une voix mal assurée, pleine d'irritation devant l'énormité de cette requête.

— Vous pouvez le faire. Je me souviens que vous aviez organisé l'anniversaire de Vava avec maestria. Et vous aviez même réussi à faire enregistrer un message vidéo à la péronnelle. Vous êtes la seule capable de m'aider, ma jeune amie. La seule.

Roxanne échange un regard consterné avec Vava qui, en retour, lui adresse un geste d'incompréhension. Apparemment, elle ne s'attendait pas à cette lubie de Nono. Les deux femmes tentent de le raisonner, mais le bonhomme ne veut rien savoir. Il ne veut pas mourir dans cet hôpital, il demande juste à ce qu'on l'emmène sur un quai au bord de son cher Rhône et qu'on le laisse partir ainsi. Roxanne manque d'objecter qu'en ce moment, le froid le tuerait, mais elle se ravise in extremis en prenant conscience de l'absurdité de sa remarque. Elles essaient en vain d'argumenter, encore et encore. Ça ne sert à rien. Nono se met en colère, il décrète que c'est sa dernière volonté et qu'il est inutile de revenir si elles ne sont pas décidées à la lui accorder.

Vava est furieuse, elle se lève, et avant de partir, elle lance :

— Décidément, tu seras une sale tête de mule jusqu'au bout.

Il ne répond pas. Il a tourné la tête en direction du mur. Il n'a pas perdu cette habitude de bouder quand il est mécontent. Roxanne reste un instant debout à côté du lit, désemparée. C'est en se penchant pour prendre congé et l'embrasser, qu'elle voit que l'oreiller du vieil homme est trempé. Ses larmes qui coulent silencieusement, son corps amaigri, recroquevillé, son souffle court... tout ça la bouleverse. Alors, elle se redresse, et elle s'entend prononcer la phrase la plus folle et idiote possible :

— C'est d'accord Nono. Je vais voir avec les autres, mais on va se débrouiller. On va venir vous chercher.

43 - Géro

Deux jours.

C'est le temps qu'il leur a fallu pour tout organiser.

Vava a téléphoné au Russe pour lui demander de rentrer. Ils vont avoir besoin de son camion. À tout hasard, elle a envoyé un message aux Ragondins, resté sans réponse. Vava dit que c'est toujours comme ça avec eux et qu'il ne faut pas s'inquiéter. La dernière fois qu'elle a eu Laurie au téléphone, celle-ci l'appelait depuis le portable du maraîcher chez qui ils cueillaient des fruits.

Vava est passée voir Roger, l'ami de Nono, celui qui tient un bar. Il n'a pas eu l'air étonné quand elle lui a expliqué le souhait de Nono. Il a dit que, en ce qui le concernait, il voulait mourir à table, en dégustant du tablier de sapeur, du saucisson pommes à l'huile et de la tarte aux pralines. Et puis, il a ajouté que tout ça était bien triste mais qu'il avait du boulot, qu'il n'avait pas le temps de discutaitter et il l'a plantée là.

Roxanne travaille dans un hôpital. Elle sait comment les choses doivent se passer. Elle a demandé à voir le chef de service et ils ont fait signer une décharge de sortie à Nono. Au cas où cela soit utile, elle a même préparé une adresse bidon pour expliquer que le clochard serait logé chez elle, mais on ne lui demande rien. Le médecin a l'air surpris, puis il doit calculer que ça lui fait un lit disponible en plus... Il tient tout de même à faire une longue mise en garde à Nono qui lui répond en murmurant :

*« Je vais monter dans la lune opaline
Sans qu'il faille inventer, aujourd'hui, de machine.
Mais oui, c'est là, je vous le dis,
Que l'on va m'envoyer faire mon paradis.
Plus d'une âme que j'aime y doit être exilée
Et je retrouverai Socrate et Galilée »*

— Qu'est-ce qu'il raconte ? demande l'homme, interloqué.

— Il vous cite un passage de Cyrano de Bergerac.

— Pourquoi il me dit ça à moi ? C'est la morphine qui lui monte un peu à la tête...

— Non, non, il est toujours comme ça, au contraire. Quand il récite des vers, c'est qu'il va plutôt bien.

L'homme paraît dubitatif, et puis il se souvient qu'il a encore trente-huit patients à voir, un service à gérer, avec toujours moins de budget et de places, des souffrances à soulager, des décisions à prendre, des mauvaises nouvelles à annoncer, des familles à consoler, des causes à plaider, des protocoles à mettre en place et peut-être même, ce soir, une famille à retrouver... Alors il fait préparer le dossier et Nono signe les papiers, d'une main qui ne tremble pas.

Maintenant il est 18 heures.

Le Russe a garé son camion devant l'entrée, juste à l'endroit où il y a marqué « stationnement réservé au personnel ». Il est descendu tranquillement et s'est posé devant son véhicule, les bras croisés sur la poitrine, avec un regard qui semble dire que mieux vaut ne pas lui chercher des noises, si on ne veut pas atterrir directement au service en face, celui où il est marqué « urgences ». Il les attend.

Roxanne, Jony et Géro viennent chercher Nono. Ils ont emprunté un fauteuil roulant car il paraît difficile de le faire marcher. Ça prend du temps car Nono tient à s'habiller avec ses frusques habituelles. Vava lui a pourtant prévu une tenue confortable qu'elle a été chercher au Relais : un large pantalon de jogging, un gros pull et un anorak, mais au dernier moment, il refuse avec véhémence.

— Je ne vais pas me vêtir comme un abruti de sportif, proteste-t-il.

— Tu vas pas nous faire chier à faire ta demoiselle, c'est pas la « fachione ouik », rétorque Jony, mais Nono ne veut rien savoir. Il s'assoit sur le lit et croise les bras.

Dans son placard, Vava retrouve son manteau, son chapeau et sa canne. Le reste devait être dans un tel état que les aides-soignantes ont tout jeté. La petite femme négocie ferme et il accepte enfin d'enfiler le pantalon et le pull, mais pas l'anorak. Bien entendu, il refuse catégoriquement de porter les baskets : il préfère mourir pieds nus plutôt qu'avec ces horreurs aux pieds. Finalement, Géro lui passe ses propres bottes et enfile les chaussures de sport. L'opération se déroule sans encombre pour Nono, les souliers sont un peu grands mais Vava a prévu de grosses chaussettes qui feront l'affaire. De toute façon, il n'est pas question de marcher. En ce qui concerne Géro, en revanche, il est évident que les chaussures ne sont pas du tout à sa taille. Il fait une petite grimace et puis il dit juste : « C'est bon ». Jony lui adresse un clin d'œil reconnaissant. Pour une fois, la légendaire économie de mots de son ami l'arrange bien.

Après ça, ils installent Nono sur le fauteuil et descendent sur le parking. Quelques personnes se retournent sur cet étrange attelage. Géro est à la traîne et il boite un peu. Après quelques minutes, tout le monde grimpe dans le camion et le véhicule quitte l'hôpital.

Le Russe conduit tout doucement. Le cœur de Roxanne bat à cent à l'heure, elle a la bouche sèche et il lui semble que Jony et Géro ne se sentent guère

mieux. Qu'est-ce qu'ils sont en train de faire ? Lorsqu'ils ont installé Nono dans le camion, il a paru content et il a murmuré :

*« Que ne puis-je, porté sur le char de l'Aurore,
Vague objet de mes vœux, m'élancer jusqu'à toi !
Sur la terre d'exil pourquoi resté-je encore ?
Il n'est rien de commun entre la terre et moi. »*

Et puis, il s'est endormi.

Maintenant, il ronfle.

44 – Roger

Jony crache par terre, puis il regarde le ciel constellé d'étoiles :

— Y a pas à dire, mon salaud, c'est une putain de belle nuit pour se faire la malle...

Ensuite, il rajoute :

— Mis à part qu'on se gèle et que j'ai les boules comme des p'tites groseilles congelées. Pour les réchauffer, faudrait qu'une mignonne vienne souffler dessus... ajoute-t-il avec son gros rire, tout en se tortillant dans un déhanchement obscène.

— T'es dégoûtant, Jony ! Un soir pareil en plus ! Va te laver la bouche avec du savon, gros mal élevé, gronde Vava. Ah non, tiens... viens plutôt nous aider à installer Nono.

Ils ont choisi un coin un peu différent de leur endroit habituel, en contrebas de la voie rapide qui mène à la Cité Internationale. C'est Vava qui a eu l'idée. D'abord parce qu'ils ne voulaient pas risquer d'être embêtés dans leur petite soirée, et ensuite parce qu'ils ont besoin d'un lieu vraiment tranquille. En descendant du camion, Nono a marmonné que « si jamais un fâcheux en jogging venait l'importuner au petit matin et s'aviser de donner l'alerte pour le sauver, il serait dans l'obligation de lui briser les jambes d'un ultime coup de canne rageur ». Même si tout le monde sait bien que dans son état, Nono n'arriverait pas à décapsuler une canette sans aide, ils préfèrent ne pas prendre de risque. Être « secouru » au dernier moment et

expirer dans une ambulance ou au service des urgences, ce serait un cauchemar pour lui ; personne n'a pu l'aider à mener une vie de rêve, mais sa mort sera telle qu'il l'a souhaitée, ils se le sont promis.

Ils se sont installés un peu en amont, dans un coin isolé, où ils ne risquent pas d'être dérangés, même si, avec ce froid, il y a peu de chance que des gens sensés s'avisent de se balader sur les quais. À cet endroit, le fleuve est large et tranquille et la vue plus sauvage. Les berges, en revanche, sont réduites à une mince bande bétonnée adossée à un haut muret surplombé par la voie rapide. Nono dit que cet endroit lui convient parfaitement.

Le russe a récupéré des palettes de chantier, et Vava les a garnies de couvertures récupérées à l'armée du salut. Ils placent Nono dessus, adossé au muret. Ça lui fait comme une sorte de petit trône. Il a l'air satisfait. Sitôt installé, il veut fumer. Les yeux mi-clos, il rejette la tête en arrière ; chaque bouffée semble lui demander un effort, mais il s'obstine, comme s'il voulait inhaler encore un peu de la vie qui s'éloigne.

Six dix est le seul à ne pas sembler souffrir du froid. Il court, il saute, il fait des allers-retours avec les chiens. Les autres piétinent sur place pour se réchauffer. Nono suit des yeux Edmond, qui gambade joyeusement avec Sylvie et Tom. Comme s'il lisait dans ses pensées, Géro s'approche et s'accroupit à côté de l'estrade improvisée.

— Heu... Nono... j'voulais te dire... pour Edmond. T'inquiète pas, Vava et moi, on s'en occupera, je sais que j'ai pas l'air comme ça, mais tu peux compter sur moi, je te promets que ton chien...

Nono l'arrête d'un mouvement de la main. Ses yeux brillent dans le noir.

— Je sais mon bon Géro, je sais. Vois-tu, si je m'en vais le cœur en paix, c'est parce que tu as toujours été un ami fidèle et fiable. Un homme qui aime autant les animaux que toi ne peut avoir que le cœur pur. Je sais que mon Edmond est entre de bonnes mains. C'est un petit chien spécial. Il n'a pas besoin uniquement de manger et de courir. Tout comme certains

humains, son esprit se nourrit de récits, de beauté et de poésie. Il aime qu'on lui déclame des vers ou qu'on lui raconte des histoires à la tombée de la nuit... sauras-tu faire ça ?

— Heu...

— N'importe quelles histoires, mon ami. Edmond aime entendre le son de la voix des humains. Ça le berce. Je l'ai habitué à la poésie et aux grands récits épiques, mais c'est un animal ouvert d'esprit et accommodant. Ce que tu lui raconteras lui conviendra.

Géro laisse à cette demande le temps de faire son chemin dans son esprit ; ce n'est pas un engagement qu'on prend à la légère et il sait que ses pensées s'évaporent de plus en plus souvent de sa tête. Il fronce les sourcils :

— Ça, j'oublierai pas. Promis.

Nono sourit. Géro insiste et se frappe le front comme pour graver sa promesse à l'intérieur de son cerveau :

— Même quand tout s'ra parti dans ma tête, ça, j'oublierai pas. Je m'occuperai d'Edmond. Je jure Nono. J'oublierai pas ça.

Ils sont interrompus dans leur discussion par un grand cri de joie de Vava. Elle agite les bras en désignant un point sur la route qui surplombe l'endroit où ils se sont installés. Là-haut, une voiture s'est garée sur le bas-côté et ses *warnings* qui clignotent illuminent la nuit par intermittence. Une silhouette massive en descend et une grosse voix crie :

— Faut v'nir m'aider, je peux pas porter tout ça tout seul, moi.

L'homme descend et fait le tour du groupe, il serre des mains avec sa grosse pogne :

— J'suis Roger, le pote de Nono. J'reste pas, j'ai amené de quoi casser la croûte et boire un coup. Histoire de pas... heu... avoir... le ventre vide.

Effectivement, il est venu avec du pain, des saucissons, deux pâtés en croûte, un jambon de pays, une demi-meule de tomme de Savoie et de la brioche aux pralines. Il a aussi apporté un cubis de vin rouge. « C'est pas du Gigondas, hein... bougonne-t-il. Mais bon, ça s'laisse boire et ça suffit pour se réchauffer. Vous m'ramènerez les plats demain ou après-demain, y a rien qui presse... »

Il parle vite, sa grosse moustache tressaute, il s'active, il dispose une nappe et des assiettes en carton à même le sol, il fait des allers-retours de sa voiture au quai, il organise, il ouvre, il s'affaire, il souffle... Et pendant tout ce temps, il évite soigneusement de regarder du côté de Nono. Comme si l'homme avachi sur les couvertures était transparent. À la fin, quand tout est installé, quand il a fini de trancher le pain, la charcuterie et de découper le fromage, il s'essuie les mains sur son pantalon : « J'suis con, j'ai pris des verres et des assiettes jetables, mais j'ai oublié de prendre des serviettes... Bon, vous ferez sans, hein... » Vava lui demande s'il ne veut pas rester, mais il grommelle qu'il a du travail et qu'il ne peut pas laisser son resto. Et puis, comme s'il venait seulement de remarquer la présence de son ami près du muret, d'un mouvement brusque, il se retourne, se penche et lui presse l'épaule.

— Bon, ben... J'y vais moi, Nono. Je ...file... allez salut.

Ensuite, il part, très vite, sans se retourner. Nono ne prononce pas un mot, il se contente de suivre des yeux la silhouette massive qui remonte le long du quai et de sourire doucement.

L'instant d'après, la voiture est repartie.

45 – Nono

Après avoir goûté le vin, Jony fait claquer sa langue en signe d'approbation :

— Parfait pour s'assaisonner la glotte, ce pif !... Ça s'boit facile et ça s'pisse tout seul. Et pis c'est pas parce que la soirée est bizarre qu'y faut se nourrir comme des présentatrices météo. Allez, faites péter la charcutaille et le frometon !

Roxanne aide Vava à faire le service, à la fois pour ne pas rester inactive et aussi pour essayer de réguler la consommation d'alcool de la soirée. Sur sa palette, Nono reprend des couleurs et dit : « Que la fête commence ! » Ses amis essaient de lui faire grignoter un morceau de pâté en croûte mais il refuse. Ça ne passerait pas. En revanche, il accepte avec joie un verre de vin qu'il vide d'un trait. Aussitôt, il en redemande un autre. Roxanne hésite. Une pensée idiote lui traverse l'esprit : « C'est mauvais pour lui de boire ». Et puis elle se souvient... alors elle le ressert généreusement.

Soudain, les chiens se mettent à aboyer. Géro se lève pour les faire taire. « Tom, Sylvie, Edmond... ici. Au pied ! » Les chiens ne se calment pas, au contraire, Sylvie et Tom partent ventre à terre en direction du bout du quai. Inquiet, Géro se fige. Il fait signe aux autres de se taire, il s'accroupit et il écoute, la tête légèrement penchée, une main sur l'oreille. Figé dans cette attitude, avec son vieux blouson à franges et sa longue queue de cheval grisonnante retombant sur son épaule, le géant n'a jamais mieux porté son

surnom : il ressemble effectivement à un indien de western. Il dit en montrant la direction par laquelle les chiens sont partis : « Y a d'autres clébards là-bas... Au moins trois. Non. Quatre ». Le Russe s'avance, prêt à en découdre dans la nuit. Géro lui fait un signe et dit : « Attends... » Deux minutes plus tard, Six dix pousse un hurlement de joie et court à la rencontre de Sid, Joe, Siouxie et un quatrième chien. Quelques instants après, sous le réverbère, deux silhouettes essoufflées se découpent, et le rire de Jony transperce la nuit.

— Putain, mais c'est les Ragondins, hurle Jony ! Youuuuu houuuuu !

Ensuite, bien entendu, c'est un joyeux bordel, tout le monde s'embrasse et il est difficile de savoir, qui des humains ou des chiens fait le plus de bruit. Steve et Laurie sont tout contents de leur effet de surprise. Roxanne tombe dans les bras de la punkette.

— Mais comment t'as su ? On vous a écrit avec Vava ! Pourquoi vous avez pas répondu ?

Laurie éclate de rire. Elle a la voix encore plus caverneuse qu'il y a deux ans.

— Ben, tu sais, ça a pas changé, c'est pas nous qui allons engraisser ces enulés d'opérateurs mobiles. On a toujours qu'un seul téléphone pourri, et on peut toujours recevoir des SMS, mais pas en envoyer et pas appeler. Mais quand on a lu ton message, on a décidé de vous faire une surprise, et nous voilà.

— On s'pointe tard parce qu'on croyait que vous étiez à l'endroit habituel, dit Steve. Comme on vous a pas trouvés, on a remonté les quais, mais d'abord on est partis du mauvais côté. Ça fait bien deux plombes qu'on vous cherche.

Roxanne est contente de les voir. À la lumière du réverbère, Laurie lui semble avoir un peu meilleure mine que d'habitude. Steve a rasé sa crête et ça lui va bien. Elle le voit s'installer à côté de Nono et le prendre dans ses

bras. Six dix vient les rejoindre et pose sa tête sur l'épaule du jeune punk. Personne n'entend ce qu'ils se disent, mais Nono sourit, attendri, et en profite pour réclamer un autre verre de vin. Il a l'air heureux.

Roxanne sait que, à tour de rôle, ils vont aller s'asseoir sur l'estrade recouverte de couvertures. Elle sait qu'elle ne pourra pas faire comme Roger et esquiver les adieux. Mais elle préfère retarder ce moment au maximum. Elle se rassure en se disant qu'elle a le temps, que pour l'instant, il faut s'occuper de la soirée, que les autres sont prioritaires car ils connaissent Nono depuis plus longtemps qu'elle... Dans son for intérieur, elle espère désespérément avoir une « inspiration », savoir quoi dire, quoi faire pour prendre congé de son ami. Elle a peur d'être muette, maladroite, ou de ne savoir que pleurer. Elle ne s'est jamais sentie aussi peu sûre d'elle et aussi peu « adulte » que ce soir, où elle voudrait pourtant tellement être à la hauteur du grand Nono.

Pour se changer les idées, elle rejoint Six dix un peu en contrebas des berges. Le moment lui paraît bien choisi pour essayer de le sonder :

— Ça va ?

— Oui, Six dix court et mange du pain, du saucisson et de la brioche.

— Comment tu te sens ?

— Six dix est content.

— Pourquoi t'es content ?

— Tout le monde est là. Tout le monde aime bien Six dix.

— Tu as compris que Nono va partir ?

— Oui. Tout compris. Vava a expliqué.

— Ça va aller ? Tu ne vas pas être trop triste ?

— Six dix pas triste. Six dix aime Nono, Nono aime Six dix. Nono part mais il aime toujours Six dix et Six dix aime toujours Nono.

— Tu ne pleureras pas ? Tu... Tu referas pas de... bêtise, comme tu avais fait une fois ?

Le gamin secoue la tête.

— Nono a dit qu'il aime Six dix toujours. Même quand il est parti.

— Ok... T'as raison. Tous, on t'aime toujours. Même quand on part, on s'aime.

— Comme Malik ?

— Oui, comme Malik.

— Mais il a pas appris Six dix à faire du vélo.

Roxanne reste silencieuse un moment. Elle n'oublie pas sa conversation avec Vava :

— Si... si un jour je te proposais de venir avec moi ? Je sais pas... si par exemple, je te trouvais une place dans un endroit où il y a des jeunes comme toi. Une sorte de centre... d'école. Un truc où on s'occuperait de toi, où tu pourrais apprendre à faire du vélo. Et puis d'autres choses comme lire par exemple. Un travail aussi. Tu serais content ?

Il hoche la tête.

— Six dix serait content.

— Mais ça veut dire que tu ne verrais plus les autres... Vava, Jony, Géro, Le Russe...

— Ils aiment toujours Six dix ?

— Oui bien sûr, ils t'aimeraient toujours. Mais tu les verrais moins souvent. Ou rarement. Un peu comme Steve et Laurie...

— Ou comme toi.

— Oui. Un peu comme moi.

— Six dix aimerait bien avoir un travail.

— Tu aimerais faire quoi ?

Ses yeux s'illuminent. Il compte sur ses doigts :

— Champion de vélo. Voler dans une fusée. Conduire un camion des poubelles. Sauter en parachute. Sauver des chiens. Faire du pain. Des mariages. McDonald's. Faire de la peinture sur les murs. Servir au restaurant. Champion de vélo.

Roxanne émet un petit sifflement. Ça fait une sacrée liste de pistes d'insertions professionnelles. Elle embrasse le garçon sur la joue.

— On en reparlera, d'accord ? C'est juste une idée comme ça. On a le temps.

— D'accord, dit-il simplement.

Et il repart jouer avec les chiens. La jeune fille étouffe un soupir : elle n'a aucune idée de ce qu'elle pourrait faire pour aider Six dix. Elle a peu de contacts à Dijon, juste son amie Clara, l'assistante sociale qui l'a suivie, et peut-être le directeur du centre où elle a effectué sa formation. Au fond d'elle, elle sait que le pourcentage de chances que le jeune garçon soit pris en charge est très faible. Il n'est pas fou, il ne représente pas un danger pour les autres, et par mesure d'économie, on préfère souvent laisser les gens un peu « *borderline* » se débrouiller. Quitte à les précipiter encore un peu plus dans la misère et la folie. Six dix n'a pas de passé, pas de papiers et pas d'identité. Ce qu'on ne voit pas n'existe pas, se dit-elle avec amertume.

Elle se souvient de la promesse de Vava, il y a deux ans et demi : on te tient, on te lâchera pas. Grâce à eux, elle n'est jamais tombée dans l'eau. Six dix, lui, il y est né et il y flotte comme un petit morceau de bois mort livré à tous les courants. Elle repense à Géro, toujours perdu, incapable de prendre une décision ou de s'occuper de lui-même, mais qui n'avait pas hésité à plonger pour le récupérer.

Maintenant, c'est à son tour d'essayer de le sauver.

Pendant ce temps, Vava s'affaire et virevolte de l'un à l'autre avec son assiette de charcuterie à la main. Tout en faisant le service, elle a un mot gentil pour chacun. Laurie l'interpelle en riant :

— Dis donc, Vava, tu nous fais le coup des réceptions de l'ambassadeur, on dirait. Tu vas nous apporter des chocolats enveloppés dans du papier doré aussi ?

— Non, mais si je te prends à mettre tes coudes sur la table, je vais te taper sur les doigts, jeune fille, répond la petite femme du tac au tac.

— Ça tombe bien, on n'a pas de table. En revanche, ça a pas l'air de te déranger que l'autre gros dégoûtant de Jony se gratte les couilles avant de trancher le pain.

L'intéressé proteste qu'il est bien obligé de mettre ses mains dans le seul endroit chaud à disposition. Il informe Laurie que, si elle souhaite elle aussi se réchauffer les doigts, il saura se montrer accueillant. Steve arrive derrière son dos et lui enserre les épaules :

— Moi aussi, j'peux mettre les mains dans ton slip, mon Jony ? Parce que moi aussi j'ai des engelures ! Rhoo, fais pas cette tête, j'croisais qu'on était comme une famille ! ajoute-t-il, hilare. J'suis même prêt à t'épouser à l'église si tu veux, ma douce.

Jony aime bien faire des plaisanteries, mais il n'aime pas en être la cible. Un peu vexé, il s'éloigne en bougonnant qu'il est pas pédé, que déjà gamin au catéchisme, il a pas laissé le curé lui tripoter la rondelle et que c'est pas à son âge que ça va commencer. Il prend soin de préciser qu'en revanche, si une nonne veut se faire remplir le bénitier, il est pas hostile au projet. Comme à chaque fois, Vava proteste avec véhémence contre tant de vulgarité, ce qui produit exactement le résultat inverse de celui escompté : son œil pétille, il redouble d'entrain et apostrophe son amie d'un ton goguenard : « Dis donc, ma Vava, j'y peux rien moi, si ça d'vient de plus en plus difficile de s'trouver une p'tite mignonne. De toute façon, les

gonzesses, c'est comme les places de parking, les meilleures sont jamais libres, et pour les payantes, j'aimerais bien, mais j'ai pas les moyens. »

Roxanne ne peut s'empêcher de sourire. Elle se dit que dans la société actuelle, où le moindre mot est qualifié de « problématique », si la parole de Jony était publique, il serait fusillé sur place. Mais personne ne voit et n'entend les SDF des quais. C'est la première fois qu'elle se surprend à penser que c'est plutôt une bonne chose. Après sa tirade, Jony crache par terre et s'en va voir Nono. Roxanne l'observe de dos : contrairement aux autres, il ne grimpe pas sur la palette pour s'y assoir. Il reste devant et met un genou à terre afin d'être à la hauteur de son ami. Il courbe un peu la tête et garde cette attitude pleine de déférence durant tout le temps que Nono lui parle. Quand ils ont terminé leur échange, Jony fait un geste curieux. Il tend son bras, saisit la vieille main de Nono et la porte à ses lèvres. Il la garde longtemps comme ça, jusqu'à ce que Nono se décide à la retirer. À cet instant, la première image qui vient à l'esprit de la jeune fille est celle d'un chevalier qui viendrait faire ses adieux à son seigneur.

Jony se relève lentement, il a les yeux rouges et elle détourne vite la tête pour ne pas le gêner. Il s'éloigne un peu du groupe, et dans la nuit, elle ne voit plus que la lumière de son briquet et le petit point lumineux de sa cigarette trembler.

Laurie aussi a saisi la scène. Pour éviter d'être submergée par l'émotion, elle entraîne Roxanne à l'écart au prétexte de lui raconter leur nouvelle vie. Les « Ragondins » vivent en Ardèche, ils travaillent dans une coopérative éco-gérée. Ils ramassent des fruits, cultivent un lopin de terre et ont enfin acheté un camion, qui fait office de transport et de maison.

— Et puis, rajoute-elle avec un petit sourire en désignant un chien marron, t'as vu... la famille s'agrandit.

— Oui, j'ai vu. Il a l'air sympa. En tout cas, Six dix l'a déjà adopté. Comment il s'appelle ?

— Iggy. Comme Iggy Pop. Ça lui va bien hein ? Il est magnifique.

Grand, maigre, efflanqué avec de grandes oreilles et pas de queue, « magnifique » n'est pas l'adjectif qui paraît le plus approprié pour décrire l'animal, mais Laurie et Steve ont toujours eu une interprétation toute personnelle de la beauté. Laurie se rapproche de son amie et écarte sa grosse parka militaire avec des mines de conspirateur, dévoilant un petit ventre rebondi.

— Hé hé... dit-elle... Quand j'te dis que la famille s'agrandit, Rox, c'est pas des conneries...

Roxanne ne peut retenir un cri :

— Waouh ! T'es enceinte ! C'est génial ! J'en... j'en reviens pas ! Tu vas être maman !

— Ben oui... c'est mon dernier étage de pyramide, tu te souviens ? Mais... chut... C'est encore top secret, et je sais pas si c'est le bon moment pour parler de ça, dit-elle en désignant Nono sur sa palette. Je pense que pour l'instant, on va rester discrets, c'est mieux.

Un désir de discrétion ne tient jamais longtemps face à Jony. Le rocker, qui s'est rapproché sans qu'on l'entende, se met à hurler :

— Par les poils de mon cul, ça alors, pour une putain de nouvelle ! Et les gars, y a les Ragondins qui vont avoir un p'tit ! Ça alors ! Un p'tit Ragondin !

Aussitôt tout le monde entoure Laurie, et Nono, tout guilleret, en profite pour réclamer à boire.

La soirée se poursuit, étrange et surréaliste, à la fois gaie et triste. Tout le monde boit beaucoup pour oublier le froid cuisant. L'alcool ne peut rien en revanche contre le chagrin, tapi derrière chaque blague, chaque parole, chaque regard et chaque soupir.

Et puis, vers 4 heures du matin, Laurie est fatiguée, ses yeux se ferment tout seuls ; Steve dit qu'ils ont fait de la route, qu'il a peur qu'elle attrape froid, alors ils prennent congé. Avant de partir, Laurie chuchote quelque chose à l'oreille de Nono en lui montrant son ventre. Nono lui caresse les cheveux et hoche la tête.

Vava et Le Russe commencent à ranger le bordel. Le Russe fait chauffer le camion. Vava a les yeux brouillés de larmes, elle a trop bu, c'est la première fois que Roxanne la voit tituber. Elle fait n'importe quoi, elle plie et déplie la nappe de Roger, elle ne sait plus où elle a mis les couteaux, ça fait dix fois qu'elle remonte le col de Nono, qu'elle lui demande s'il veut une autre couverture. Il ne veut rien, il est épuisé, il veut juste s'endormir tranquille. Alors, elle craque. Personne ne l'a jamais vue pleurer, jamais entendue se plaindre, et là, d'un coup, c'est comme un barrage qui cède. Elle pleure toutes les larmes de son corps, elle s'accroupit devant le tas de couvertures où son vieil ami est avachi, elle bredouille que la vie c'est trop dur, que c'est de la merde, qu'elle n'en peut plus. Que ça ne vaut pas la peine de se battre, qu'elle veut rester avec Nono et crever comme une pauvre chienne galeuse. Elle parle très vite, elle renifle, elle s'énerve, la morve et les larmes ruissellent sur ses joues rouges. Alors, très doucement, Le Russe la prend dans ses bras, comme un enfant. Il fait un signe de tête à Nono, puis la porte dans son camion, avant de grimper à son tour. Il marmonne : « Putain de vie ». Ensuite, il met le moteur en route et il reste là, à attendre les autres, ses grosses mains crispées sur le volant. Il ne s'aperçoit même pas que ses larmes coulent sur le tableau de bord.

Nono préfère ne pas dire au revoir à Edmond, alors il demande à Géro et Six dix de distraire le petit chien, qui monte dans le camion en frétilant de la queue derrière Sylvie et Tom.

Quelques minutes après, il n'y a plus personne.

Juste Roxanne et Nono.

Son vieil ami la regarde avec un petit sourire :

— Alors, nous y voilà, jeune fille. L’instant que vous redoutez tant... Ne faites pas cette tête, vous avez toujours été ravissante et je n’entends pas que des larmes viennent gâter ce joli visage. Allons, venez près de moi me dire au revoir et quittons-nous comme de bons amis.

Roxanne s’installe à côté de lui. Les couvertures sentent déjà la pisse et le vin. Elle se blottit contre Nono. Elle a l’impression d’être pleine de larmes et il lui semble que son cœur va déborder si elle ouvre la bouche. Le vieux clochard la regarde avec douceur. Quand il prend la parole, sa voix paraît atténuée, comme engourdie par le froid et l’épuisement.

— Il ne faut pas être triste, ma jeune amie. Vous m’avez offert le plus beau témoignage d’amitié possible, vous me donnez la possibilité de partir libre, comme j’ai toujours vécu. Croyez-moi, je m’en vais le cœur léger et sans regret. J’ai eu une jolie vie.

— Une jolie vie ? Vraiment ?

Elle s’en veut de laisser transparaître de l’amertume dans sa voix, mais elle n’arrive pas à se dire que cet homme squelettique, rongé par ses démons et la maladie, qui a toujours vécu dans la rue, en faisant les poubelles, a eu une « jolie vie ». Comme s’il lisait dans ses pensées, il reprend doucement.

— Ne vous méprenez pas... Je maintiens que j’ai eu une jolie vie... selon mes critères. J’ai eu de merveilleux amis, fidèles jusqu’au bout, et j’ai aimé. N’est-ce pas là l’essentiel ? J’ai aimé et j’aime encore, j’aimerai jusqu’à mon dernier souffle, quelle chance !

— C’est vous qui écriviez les messages que Malik m’envoyait... Je l’ai compris quand j’ai lu Cyrano.

— Disons que je l’aidais à mettre des mots sur ce qu’il ressentait.

— C’était beau. J’aimais bien les recevoir. Je m’en veux de ne pas les avoir appréciés à leur juste valeur. Je les trouvais juste « jolis », sans comprendre qu’ils étaient plus que ça.

— Ils étaient sincères. Soyez-en certaine. Même si Malik ne savait pas comment l'exprimer, ce jeune homme était profondément et désespérément épris de vous.

— Je sais... Et... vous ?

Elle n'est pas très à l'aise pour poser cette question, mais elle lui brûle trop les lèvres pour qu'elle la retienne :

— Vous aussi vous étiez... heu... profondément épris ? Comme dans Cyrano ?

Nono laisse échapper un petit rire.

— En quelque sorte oui, ma jeune amie. J'étais moi aussi profondément et désespérément épris. Je le suis toujours. À la différence que moi, maintenant, je vais rejoindre mon amour.

Elle le regarde sans comprendre. Il semble maintenant s'amuser et ses yeux brillent d'une drôle de lueur.

— Allons, allons, ma jeune amie, aussi indiscutable que soit votre beauté, ce ne sont pas vos charmes qui troublaient mon âme et mon repos. Vous, je vous aimais comme j'aurais aimé pouvoir aimer ma fille... Voyez-vous, depuis le premier jour, mon cœur a été ravi par un jeune prince kabyle, à la mine fière et à l'âme pure. Au moment de ma vie où je m'y attendais le moins, et à la minute même où, sur ce quai, à terre, il a posé sur moi ses yeux sombres, c'est lui qui a réanimé les battements de mon vieux cœur...

— Malik ? Vous étiez amoureux de Malik ?

Roxanne dévisage son vieil ami avec un mélange de stupéfaction et d'incrédulité. Cette révélation lui semble à la fois étonnante et évidente. Le regard de Nono quand il voyait le jeune homme. Son empressement à toujours lui réserver la place à côté de lui, sur le banc. Son inconsolable douleur lorsque son ami a disparu.

Lorsque le vieux clochard poursuit, il a l'air perdu dans ses pensées et sa voix n'est plus qu'un souffle.

— Six. C'est le nombre de grains de beauté qu'il avait sur le visage et la nuque. Je pourrais vous décrire par cœur la courbe de ses joues et aussi celle de ses longs cils noirs. Il avait une cicatrice au front, une plus fine sur la tempe droite. J'aimais cette façon enfantine qu'il avait de se mordre la lèvre et de plisser le nez quand il réfléchissait. Ses deux index et ses deux majeurs étaient légèrement déformés, comme souvent chez les gens qui ont les doigts très longs. Il aurait pu jouer du piano. C'est son incisive droite qui avait été cassée durant la bagarre, mais il avait aussi une canine ébréchée, du côté gauche. Ça ne se voyait pas car il prenait toujours grand soin de baisser la tête quand il riait. Mais ça, vous le saviez...

— Oui, ça je le savais. Ce que je ne savais pas, c'est que... heu... que... vous... heu...

— Que j'aimais les hommes ? Ne vous méprenez pas, ma jeune amie. Votre vieux Nono a toujours été un homme à femmes et, dans sa jeunesse, il ne s'est pas privé de courir le jupon. Mais parfois, le cœur a de ces fantaisies qui vous prennent par surprise, et le mien s'est toujours obstiné à aimer où bon lui semblait, y compris là où on ne l'attendait pas. Je n'ai jamais aimé « les » hommes. Mais il se trouve que, deux fois dans ma longue vie, j'aurai aimé « un » homme. Sait-on jamais pourquoi on s'éprend de quelqu'un ? Pourquoi un jour, un regard sur vous posé vous cloue sur place ? Pourquoi d'un coup, vos pensées, vos songes, reviennent toujours au même sujet sans que vous ne puissiez rien y faire ? Pourquoi votre cœur bat inexplicablement plus fort auprès d'une personne en particulier ? Vous vous pensiez à l'abri ? Prévisible ? Immuable ? Quelle folie que de vouloir dompter un cœur sauvage. « Il fallait bien qu'un visage réponde à tous les noms du monde » disait Paul Éluard. C'est très mystérieux tout ça. Vous verrez un jour... Figurez-vous, jeune fille, que, par un amusant hasard, des deux hommes qui m'auront bouleversé, l'un

aura été mon premier amour de jeunesse et l'autre mon amour de vieillesse. Ce dernier, tout platonique et secret qu'il fût, n'en aura pas moins été... discrètement foudroyant.

Roxanne est perplexe. Décidément, il lui reste tant de choses à comprendre et à apprendre sur la nature humaine. Elle frissonne, alors elle se blottit un peu plus contre son ami et ils restent un moment ainsi, mêlant les battements de leurs deux cœurs, l'un jeune et vigoureux, et l'autre, vieux et fatigué. Et puis Nono se décide à rompre le silence.

— Ma jeune amie, il fait froid, je crois qu'il est temps pour vous de me laisser. En ce qui me concerne, je sens que l'heure approche, je suis de plus en plus engourdi. Ce n'est pas une sensation désagréable, au contraire. Je vais m'endormir en paix. Avant de partir, je vous ai réservé dans un coin de mon esprit un dernier cadeau, quelques vers qui m'ont fait penser à vous. Je vais tenter de vous les dire sans trembler, car le froid et la fatigue m'anesthésient le cerveau. Soyez indulgente si je bafouille... J'aimerais, comme au temps de ma splendeur, pouvoir grimper sur un banc et vous déclamer mon texte avec toute l'emphase qu'il convient, mais vous allez devoir vous contenter de ces doux mots murmurés à votre oreille :

*Heureux l'ami dont le nom se conserve
Au cœur de ceux dont il pressa la main ! Qui sait le sort que le temps nous
réserve,
Et les écueils mis sur notre chemin ?
Il se peut bien que plus tard je regrette
Les calmes jours écoulés près de toi ;
En quelque lieu que le destin te jette,
Ma chère enfant, souviens-toi bien de moi.*

Ensuite il embrasse Roxanne sur le front et lui dit : « Va, maintenant ». Comme il la voit hésiter, il lui sourit faiblement, puis il chuchote :

« Merci ». Sa voix est si faible qu'elle l'entend à peine. Elle se lève. Déjà, il ne la regarde plus, il fixe les reflets du Rhône, il tremble de froid et elle le voit qui sourit au jour qui se lève.

Alors, elle part en courant.

46 – Clara

Roxanne est en avance et elle traîne comme une âme en peine dans le hall de la gare. Dehors, il fait – 6°. Elle frissonne. Cette fois-ci, elle a préféré que personne ne l’accompagne. En passant devant la boutique de journaux, même si elle sait que c’est idiot, elle ne peut s’empêcher de détourner les yeux afin de ne pas voir la presse locale. Il est 11 heures, elle ne sait même pas si le corps de Nono a été découvert. Ça peut prendre plusieurs jours. Et quand ils le trouveront, il est peu probable qu’il ait les honneurs des gros titres. Ce genre « d’affaire » fait rarement plus d’un entrefilet : *Un SDF retrouvé mort de froid sur les quais du Rhône. La victime, un homme d’une soixantaine d’années, a été retrouvé en état d’hypothermie par les secours et n’a pas pu être réanimé.*

Son téléphone sonne. C’est Clara. Entendre sa voix claire et enjouée lui fait l’effet d’une gifle qui la ramène brusquement à la réalité.

— Alors ? Ta soirée ? C’était bien ? Raconte.

— Non.

— T’as pécho ?

— Non.

— T’es pas drôle. Tu pars pour Lyon, tu veux pas me dire pourquoi, et au retour, tu me racontes rien. Ah, je sais... Tu te réserves pour Florian, l’ambulancier qui te drague. C’est ça ? J’ai deviné ?

— Rho, tu me gonfls, Clara. Dis-moi, j'ai une question à te poser : dans le centre où tu bosses avec les jeunes autistes, il y a un service social ? Des assistantes ?

— Heu, non, pas du tout. Il y a le médecin, les éducateurs, l'infirmière et les aides-soignantes. C'est tout. Et on n'est pas assez nombreux, ça c'est sûr. En revanche, on a une psy qui est super sympa et très ouverte. Pourquoi ? Tu veux postuler ?

— La psy ? Tu crois que je pourrais la rencontrer ?

— Heu... Pourquoi faire ? Elle consulte pas en dehors du centre, tu sais, et elle fait pas les particuliers. T'as des soucis ?

— Non, mais j'ai besoin de parler à quelqu'un au sujet d'un... d'un dossier.

— D'un dossier de quoi ?

— Je te raconterai. C'est important.

— Ok. Si tu le dis.

— Clara, je voulais savoir autre chose... Ton vélo ? Tu l'as vendu finalement ?

— Non, il est toujours sur Leboncoin. Personne n'en veut.

— Tu peux me le mettre de côté ?

— Heu.. Si tu veux. Mais je pensais que ton délire, c'était de t'acheter une voiture, pas de faire du vélo !

— C'est pas pour moi.

— Ah, ça devient intéressant. Raconte alors !

— Non.

— Pfff, t'es pénible. Tu veux rien me dire alors ?

— Pas maintenant.

— Tu fais ta mystérieuse, t’es chiante. Bon, tant pis, moi j’ai un truc trop génial à te raconter.

— Vas-y.

— J’ai reçu mes résultats. Tu sais, pour Noël, mon mec m’a offert un kit pour faire des tests ADN. C’est super comme truc... Une base de données de 5 millions de personnes, 50 régions ethniques répertoriées. Eh bien, ça y est, j’ai reçu mes résultats. Tu devineras jamais !

— Je t’écoute.

— J’ai des origines franco-hispaniques à 52 %, mais on voit aussi 26 % d’origines britanniques et 22 % d’origines scandinaves !

— Super.

— Non, mais tu te rends compte... 22 % de scandinave ! J’ai du sang viking ! C’est pas dingue ça ?

Elle sourit malgré elle en se représentant l’image de Clara, toute petite et à la peau mate.

— Oui, c’est dingue.

— Dis, tu veux pas le faire ? Dans la lettre qu’ils m’ont envoyée, il y a une carte avec 25 % de réduction. Ça serait marrant non ?

— Non.

— Mais si, c’est trop bien. Surtout pour toi... qui... enfin tu vois... C’est important de savoir d’où on vient. Je veux dire d’où on vient *vraiment*. Ce qui nous compose, ce qui nous a construit au plus profond de nous.

— ... Ça m’intéresse pas... Je le sais.

— Comment tu le sais ? Vas-y, je t’écoute... tu viens d’où alors ?

— ...

— Allo ? Roxanne, t’es là ?

— ... Des quais. Je viens de ceux des quais.

FIN

Achevé d'imprimé :

Relecture : Delphine Dubois et Patricia Draï

Couverture : Lionel Rousseau

Photo de couverture : Xavier Bernard (xb-photo.fr)

Mise en page : Alain Miskovic

©Éditions Amphora – Septembre 2022

978 275 760 952 1

**Retrouvez tous les ouvrages des
éditions Amphora sur la librairie**

[NeoBook](#)

Ainsi que les ouvrages de

[Nathalie Bianco](#)

Ouvrage numérisé et diffusé par

[NeoBook](#)